

Charles
Henneberg
D'or
et
de nuit
Le Masque
Fantastique

D'OR ET DE NUIT

NOTE DE L'ÉDITEUR

Les volumes de la collection sont imprimés en très grande série.
Un incident technique peut se produire en cours de fabrication et il est possible qu'un livre souffre d'une imperfection qui a pu échapper aux services de contrôle.
Dans ce cas, il ne faut pas hésiter à nous le renvoyer. Il sera immédiatement échangé.Les frais de port seront remboursés.

CHARLES HENNEBERG

D'OR ET DE NUIT

RECUEIL DE NOUVELLES

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
17,RUE DE MARIGNAN, 17

D’OR ET DE NUIT

par Nathalie Charles-Henneberg

J’écris ces lignes pour ne pas devenir folle. Totalement.

Voyons, il faut que je mette un peu d’ordre dans mes idées. J’ai été accusée – ou peu s’en faut – de deux meurtres. Chaque fois un non-lieu est intervenu. Oui, mais pour ma part je ne suis pas satisfaite. Ces meurtres, les ai-je commis ou non ? Cherchons. Ce sera une singulière enquête – une enquête menée par quelqu’un qui *pourrait ne pas être l’assassin.*

Notez bien (je m’adresse à un lecteur hypothétique) qu’on ne pourrait plus m’accuser : il y a la loi. Et les circonstances. Pour le « second crime », surtout. Mais commençons par le commencement. C’est-à-dire… par une sottise.

Ma tante de V., qui fut une Rosalinde et qui est une Célimène incomparable (trop connue, aussi tairai-je son nom), recevait dans son vieil et noble hôtel de Passy. J’habite chez elle – une chambre de bonne transformée en studio. Il y avait pas mal de monde et, entre autres, la comtesse de R. Vous savez peut-être – à moins que je n’attache trop d’importance aux silhouettes du « Tout-Paris » – que celle-ci ressemblait à une chatte. Maigre et rousse, elle passait pour pratiquer les envoûtements et pour aller voir, au petit matin, fonctionner la guillotine. Elle avait dû être assez odieuse, autrefois, et, de l’avis public, avait à son compte une ou deux révolutions de palais au Proche Orient, quelques amants connus, un film raté et plusieurs suicides. Mais tout cela dans un passé tel qu’on hésitait à la qualifier : était-elle « amortie » ou « son et lumière » ? Elle traversait à ce moment, assez bien semble-t-il, une période de dèche noire.

Vous me demanderez comment une telle épave avait abordé la rue X. C’est simple comme bonjour : quelqu’un l’avait présentée à ma tante, dans les coulisses. Au sommet de sa carrière, Célimène dispensait à l’univers des trésors d’une indulgence moqueuse. Elle trônait dans sa loge et, comme à Marguerite Moreno (en folle de Chaillot), on lui apportait des enfants à bénir. J’ignore quel âge s’était donné Rita de R. mais trois jours plus tard, elle s’était immiscée, elle venait chez nous « en amie », vêtue d’une robe feu garnie de marabout.

Je faisais la jeune fille de la famille (je déteste ça). Je me présente : je suis une étudiante de vingt ans, je prépare les Sciences Nat. J’aime Léonor Fini, Prokofiev, mais aussi Racine. On me dit jolie, à cause de ma silhouette longue, équilibrée, et de mes yeux d’or horizontaux qu’un bandeau de cheveux noir bleuté met en valeur. Je ne veux par faire du théâtre, encore moins du cinéma. Loin des brumes germaniques ou slaves, non psychanalysée par Kinsey, je suis née en Seine-et-Oise. Cela vous

rassure ? J'étais strictement tout ce que pouvait haïr la comtesse de R.

Je venais donc lui offrir une boisson quelconque, quand, avec des déhanchements très « d'annunziens », elle me reprocha de me tenir trop raide. « Une jeune fille, susurra-t-elle, doit être un peu chatte. » Ce disant, elle flattait le chat de la concierge, une sale bête, monté avec les invités parce qu'il adore les éclairs. J'ai dit sans réfléchir :

— J ai horreur des chats.

— Oh ! fit la comtesse en s'étirant, le matou pelucheux entre ses bras, vous ne devriez pas ! Ce sont les familiers, les amis des sorcières. Et toutes les femmes sont un peu sorcières.

— Vous savez, la superstition, cela date…

Elle me fixa brusquement.

— Oui. Et vous êtes jeune, n'est-ce pas ? Mais surtout vous appartenez au camp adverse.

— Quel camp ?

— Et vous n'en savez rien, en plus ! Ce serait amusant de prendre une revanche… Votre fiancé adore les chiens, je parie ?

— Je n'ai pas de fiancé.

— Oh ! vous avez bien quelqu'un à qui vous tenez !

C'est vrai, je tenais à Jean-Claude. C'est vrai que dans leur propriété du Poitou il possédait la plus belle meute du pays. Mais cela ne regardait pas la vieille fée !

Je le lui exprimai, en termes polis, tendant à marquer la différence qui existait entre nous autres, gens sédentaires, pourvus de professions précises, et ces « graines errantes » qui encombrent les carrières et les salons. Peut-être me suis-je montrée dure ? Les yeux verts se rétrécirent, dangereusement.

— Mais, fit-elle, voilà une véritable déclaration de guerre entre félins et canins ! Et le plus drôle est que… mais oui, vous vous apparentez plutôt à la gent féline… Oh ! pas à une minable chatte de gouttière comme moi, mais à une belle panthère noire !… Eh bien mais, puisque nous sommes ici entre sorcières, je vais simplement vous rendre votre apparence véritable. Après, on verra.

Une telle conversation ne pouvait se soutenir. Je m'éloignai. De toute la réception, je n'ai plus pensé à cette femme sinistre. J'avais un cours à potasser, et plus tard, Jean-Claude devait venir me chercher pour me conduire à un concert de Bach. Par conséquent, j'ai abandonné thé et papotages pour monter à mon studio.

Inutile d'en faire un dessin, c'est un rectangle qui coiffe l'appartement de ma tante. L'unique porte donne sur un antique escalier tapissé de pesant velours pourpre, retenu par des embrasses et des clous dorés – le tout très XVIIIe. Les marches aboutissent au hall de réception. Mon studio moderne et très clair comporte en outre une fenêtre, en forme de baie vénitienne. (J'entends déjà le lecteur ricaner : « Hé, hé ! Il y avait une fenêtre. ») Nous habitons au sixième étage et il n'y a pas d'escalier de secours.

Rentrée chez moi, j'allai à ma table de travail. Je ne verrouillai pas la porte : à la fin des soirées assommantes, Célimène vient souvent m'embrasser. Et puis, je l'ai dit, j'attendais Jean-Claude.

J'allumai ma lampe et baissai son capuchon bleu car, je ne sais pourquoi, la lumière me blessait les yeux (je ne cherche pas à égarer l'hypothétique lecteur, mais à rendre fidèlement mes impressions). La lampe se reflétait dans l'eau noire d'un plateau de laque – et c'était comme si je voguais entre deux cerisiers transparents. Je ne sais comment cela

m'est arrivé – c'était la première fois. J'ai posé ma joue contre un gros volume relié en veau blond qui traitait, en un langage pesant, de bêtes gracieuses et folles, douces au toucher, de papillons et de fleurs. Et je me suis endormie.

C'est comme ça.

Des heures ont passé.

Il n'y eut ni maîtres-mots ni enchantements.

Quand je me suis réveillée, j étais une panthère.

*
* *

Une flamme de velours noir à peine embrumé d'argent, un condensé d'énergie, un crâne un peu plat de chat aux oreilles sensibles, des griffes et des yeux luminescents. Le monde était jeune – en moi, autour de moi – et mes muscles pouvaient tout. Je roulai comme une balle sur la descente de lit et je rebondis sur l'appui de la fenêtre. Celle-ci, par hasard, n'était pas fermée. Une seconde après, je me tenais sur la corniche. D'ordinaire, quand je me penche, j'ai le vertige, mais cette fois c'était parfait.

Comment savais-je que j'étais une panthère ? Mais voyons, la zoologie, c'est mon fort ! Et puis il y avait tout un monde de sensations.

Laissez-moi analyser.

En bas s'ouvrait Paris, gouffre phosphorescent d'où montaient vers moi les odeurs diverses, excitantes, comme celles de proies multiples, des Halles pleines de gibier encore chaud des boucheries saturées de sang. D'autres odeurs étaient horribles (non seulement inhumaines, mais non-animales) : odeurs d'asphalte, d'essence, du caoutchouc brûlant des pneus. Je levai d'instinct ma tête, pour les éviter – et voici qu'au milieu du ciel noir se tenait droit un disque de cristal blanc. Jamais je n'ai vu la lune aussi immense ni aussi attirante. Elle devait être ainsi, sur une jungle vierge, sur les fleuves aux vastes remous qui charrient un limon sacré ; elle était ainsi au-dessus d'une Terre émergeant à peine des flots de l'océan originel…

De la voir toujours semblable à elle-même me donnait l'envie de bondir au-dessus des toits, de miauler et de griffer, en me vautrant dans la coulée d'opale… Comment je me sentais ? Mais admirablement bien ! Je n'ai jamais possédé une telle liberté de mouvements, une telle souplesse. Je dansais sur la corniche, voilà !

Et c'est alors que la catastrophe se produisit.

Il est entré dans mon studio.

Sans doute avait-il frappé, mais dans le flux des bruits nocturnes (un avion à réaction fonçait sur Orly, une louve gémissait dans sa cage à Vincennes, quelqu'un tuait un inconnu, au loin dans le Bois), dans la ruée des sensations nouvelles qui m'envahissaient, le son mat des doigts humains contre la cloison était passé inaperçu. Jean-Claude était donc sur le seuil de ma chambre – comme je l'aime : souple, avec ses cheveux lisses comme un beau pelage de loup, ses longues mains déliées – et je me suis sentie saisie d'une horreur… sans pareille. Collée au mur, je l'observais comme un ennemi. Peut-être était-ce son costume de velours côtelé qui hésitait entre le gris et le bleu ?… Le souvenir de choses affreuses, de poursuites dans les bois, d'yeux verts, phosphorescents, qui vous cernent, de crocs aigus qui s'enfoncent et lacèrent la chair, me remplissait, à me donner la nausée. Lui, de son côté, hésitait à l'entrée de cette chambre de

jeune fille glacée, face à cette fenêtre ouverte. Il plissait son nez fin, comme s'il respirait soudain une odeur affreuse. Il recula un peu – et puis, comme ce n'était pas un lâche, il a appelé :

— Maryse ? Que se passe-t-il ? Maryse, voyons ! Cela sent le jardin zoologique, ici… Où êtes-vous ?

Je me taisais, aplatie contre le mur, affolée par sa voix.

— Maryse, répéta-t-il, si c'est une blague, permettez-moi de vous dire qu'elle est mauvaise. Nous sommes déjà en retard, en bas tout le monde est parti. Venez. Venez, Maryse, ou je m'en vais. Franchement, je ne peux pas supporter cette… mise en scène. D'ailleurs, Lucky s'impatiente dans le vestibule.

En effet, du fond de l'appartement vide me parvenaient des sons odieux, épouvantables, le crissement de pattes griffues, des jappements… Je ne sais quelle impression doivent produire sur le condamné à mort, dans le petit matin blême, le sourire et le bonjour matinal du bourreau. Mais cela ne pouvait être pire que ce que je ressentais. Il y avait un chien derrière ces portes, un grand chien-loup aux aguets, prêt à bondir. Je poussai ce que je crus être un miaulement d'effroi.

Et Jean-Claude recula encore. Ses prunelles couleur de vivier s'élargirent. Il fixait la fenêtre et, maintenant, il devait me voir. Je me tenais sur le rebord – et j'étais belle. J'avais surgi de l'antre obscur de la nuit, et mon élan onduleux mettait tout à coup, face à l'homme, le hiéroglyphe félin de velours noir, un cratère rose et le feu sableux de mes yeux. Je me tenais devant lui, immobile, par coquetterie féminine, laissant admirer mes nouvelles pupilles verticales et mon mobile petit menton musculeux. Je vacillai lorsqu'il porta la main à sa poche – je ne savais pas que Jean-Claude était armé. L'était-il ? Mais un instinct vital, plus puissant que moi, plus fort que l'attrait connu (venu d'une autre existence) pour ses cheveux lisses, ses membres légers et sa bouche étroite et passionnée, me jeta en avant de tout mon poids.

Pour peu que vous ayez parcouru les faits divers de la saison, vous savez maintenant de quoi il s'agit : cet invité tardif, mort dune chute dans l'escalier, chez une sociétaire célèbre qui, à cette heure, jouait du Musset. La presse s'est emparée d'un tesson de bouteille sanglant, pour parler d'une orgie… un tesson de bouteille rouge d'avoir labouré des chairs. Sottises. La bouteille était sur une table que le premier choc a renversée. Jean-Claude était tombé le visage dessus.

A l'enquête, plus tard, on a expliqué la chute par ce tapis d'escalier dont les clous très anciens avaient brusquement cédé et qui, arraché, avait roulé sous ses pas. Et aussi par les bonds furieux du grand chien-loup qui avait – on ne sait à quel instant – enfoncé la porte du hall et s'était élancé dans l'escalier.

Une ambulance a emporté le corps disloqué de Jean-Claude. On a piqué le chien-loup qui pouvait être enragé.

Par contre, les policiers n'avaient pas l'odorat assez fin pour comprendre la colère du chien-loup. Mais ils ont tant agacé ma tante quelle leur a avoué que Jean-Claude était resté dans l'appartement pour m'attendre. Quant à moi, elle supposait que j'étais sortie… oui, parfaitement, pour prendre l'air. Elle avait frappé à ma porte et je n'avais pas répondu cette fois-là.

Je ne pouvais pas répondre.

L'odeur du sang de Jean-Claude… l'odeur de ce chien qui en bas brisait la porte… Je me suis enfuie. J'ai refranchi d'un bond la fenêtre et j'ai sauté

sur le toit.

Et là, croyez-moi si vous le voulez ou non, j'ai tout oublié. Je comprends maintenant pourquoi les chats attrapent si facilement les souris, pourquoi les bêtes tuent et restent innocentes.

Elles oublient.

J'étais sur un toit encrassé de fumée. J'ai gambadé un peu d'un chéneau à l'autre et, sans doute, plus d'un ivrogne s'est cru cette nuit-là au dernier degré du delirium tremens, pour avoir aperçu une grande panthère noire, dansant sur la lune blanche, au-dessus de Paris.

J'ai vu une ville que vous ne connaissez pas – ni aucun des vôtres (à part, peut-être, un vieil écrivain mort, qui la rêvait tout en gargouilles et en tourelles pointues et la décrivait en ballades : Victor Hugo).

J'ai vu les deux cornes de Notre-Dame qui surmontent la Seine, l'île Saint-Louis, en forme de cygne et de navire, et des choses mortes, disparues, dont il reste seulement l'ombre – dans les impasses ou dans les rues, telles que les rues de Guéménée, de l'Estrapade, des Mauvais-Garçons… le bûcher des Templiers dans la Cité, les processions des Pénitents – et tout le reste. Et j'ai vu (parce que les yeux aigus des félins distinguent indifféremment, mélangés, le présent, le passé et l'avenir) des choses encore informes, à peines tracées dans les brumes du futur : les dévastations prévues et les monstres à naître.

J'ai vu…

Comme l'aube commençait à poindre, je décidai de rentrer au gîte. Un itinéraire très simple se présentait : dégringoler dans la cour et me cacher sous l'escalier de service. Les fournisseurs viendraient, les servantes circuleraient et ce serait bien le diable si je n'arrivais pas à me glisser au sixième. Je descendis donc le long de la gouttière, comme un vulgaire chat, mais les tôles geignaient sous mon poids. Le placard aux balais étant entrouvert, je m'y glissai et je fis un petit somme.

Je fus réveillée par la lumière du jour passant sous la porte et par une conversation matinale dans l'escalier.

— Tué net, disait une voix familière. Le docteur a expliqué : la colonne vertébrale brisée. – Puis, dans un chuchotement : – Il paraît qu'il y avait des traces de griffes au visage, quasiment comme celles d'un gros chat… Les policiers sont là-haut. La dame est rentrée du théâtre à deux heures…

— Et la demoiselle ? demanda une voix inconnue.

— Pas là. Une surboum, probable. Les jeunes filles d'aujourd'hui, vous savez… Faut pas chercher à comprendre !

— Faut de tout pour faire un monde, pas, Mâme Piju ?

— Tenez, je vous passe not'aspirateur. Mais faites vite.

Mme Piju était notre femme de ménage « non couchée », une « perle » très approximative… J'ai cru comprendre qu'on ne me soupçonnait pas encore. Mais comment sortir de ce maudit placard plein de toiles d'araignées, moi, la reine de la nuit, dansante dans ma robe de velours noir, parée de griffes lumineuses ? Il faudrait sauter par-dessus ces infâmes commères…

Et tout à coup, je m'aperçus que mes griffes ne brillaient plus.

Je portais mon petit tailleur gris, des ballerines, et je n'avais rien d'une panthère. Certainement, j'avais fait un cauchemar. Mais comment me trouvais-je dans ce placard ? Ça y est : j'étais, sans le savoir, somnambule… Cette invention me calma.

Les infâmes commères s'étant éloignées, je sortis tout naturellement et j'empruntai l'escalier de service. Je sermonnai plus tard Mme Piju sur ses

prêts d'aspirateur.

— Jamais, protesta la Dame. Je ne le donne qu'à la cuisinière du rez-de-chaussée, elle est propre, son patron est député. Elle a même demandé de vos nouvelles. J'ai dit que vous étiez allée à une surboum, bien sûr…

Elle esquissait un vague sourire de complicité : « Tiens, attrape ! Je prête les aspirateurs, toi tu découches, on est à égalité… » Je crois que ma fièvre a commencé à grimper à ce moment-là.

Je remontai l'escalier en me disant :

« Jean-Claude est mort. C'est horrible. Mais je n'y suis pour rien. Pour rien… »

Je claquais des dents et brûlais en même temps. Ma tante me mit au lit, avec une bouillotte. Ensuite, il y eut une procession de visages indistincts. Le docteur qui déclarait qu'il ne savait vraiment pas ce que j'avais – peut-être une fièvre de croissance ? En tout cas, un million d'unités d'un antibiotique à nom barbare ne me feraient pas de mal. L'infirmière, se confondant avec une vieille chipie en dentelles, qui habite en face de nous, me fixait à travers sa lorgnette et déclarait :

— J'ai rêvé cette nuit d'un chat noir, énorme, qui passait devant ma fenêtre. Ma chère, il avait tout à fait votre figure !

Ma tante a mis tout ce joli monde à la porte.

Le policier, lui, revint plusieurs fois. Je compris qu'il s'inquiétait d'une chose : la poignée de la fenêtre ne portait que mes empreintes.

Mais je pouvais être sortie, en laissant ma fenêtre ouverte, non ?

Jean-Claude était mort, mais je n'y étais pour rien…

Je me réveillais la nuit. Je revoyais sa silhouette nette sur le pas de la porte, ses doux cheveux lisses. Je sanglotais et mordais mon oreiller. Un matin, j'ai cru retrouver sur le mur des traces de griffes…

Vous me direz que je suis folle ? Ce n'est pas prouvé.

Guérie, j'ai coupé mes boucles qui me donnaient une sensation horrible de fourrure dans le cou. Et j'ai passé mes examens. Brillamment.

Ensuite, des mois ont coulé. Je sortis un peu – avec Pierre ou Paul. Ma tante trouvait que j'avais embelli : « Tu es plus féminine ; disait-elle. Enfin, plus chatte… » Elle trouva très diplomate de me mettre sous le nez un journal où l'on racontait la capture, au bois de Boulogne, du léopard échappé, quelques jours après la mort de Jean-Claude.

L'affaire fut close par un non-lieu.

*
* *

Et puis, il y a quelques jours, en rentrant du théâtre, je rencontrai dans notre escalier une ombre qui paraissait me guetter : la comtesse Rita de R. Fanée, misérable. Une toilette très « charleston ». Nous étions toutes les deux sur le palier où un lustre versait sa clarté sans pitié. Je voyais ses pattes d'oie, ses fanons de douairière… Et elle me voyait… comme je suis.

— Votre tante m'a consigné sa porte, siffla-t-elle. Ma chère petite panthère noire, je suppose que cela vient de vous ?

— Je ne comprends pas.

— Si, très bien. Qu'est-ce que cela pouvait vous faire qu'une chatte rousse, très vieille, vint manger les restes de vos éclairs ?

— Je… rien, en effet. Mais…

— C'est bien au cou que le chien-loup vous a mordue ? Je veux dire, le vrai chien-loup. La cicatrice est très belle, mais visible.

Je portai la main à mon cou.
La cicatrice y était.
J'ai voulu fuir, crier, mais elle était là, barrant mon chemin, avec son sac à main énorme, où elle devait ramasser des rogatons, et son renard de cou pelé. Ses yeux me fascinaient. Elle dit :
— Remontez le long de votre cou. Encore. Derrière les oreilles. Vous trouverez d'autres coups de dents. Les loups, quand ils meurent, se débattent, oui, même les loups fantômes. Relevez vos cheveux. Oui, sur la nuque, touchez-les…
D'autres cicatrices étaient là, en effet, à peine sensibles – comme des écailles nacrées. J'ai su que Jean-Claude s'était défendu…
Je me suis échappée, en serrant mes dents pour ne pas hurler d'épouvante.
Je n'avais plus besoin d'enquêter, ma conviction était faite. Mais le lendemain, ma tante m'apprenait au petit déjeuner qu'elle venait de « congédier cette pique-assiette de Rita de R. »
— Ce n'est pas que je déteste de faire l'aumône, à mes heures, ajouta-t-elle, en beurrant un toast. Mais cette vieille sorcière, elle avait vraiment l'air de vouloir vous envoûter.
Défaillante, je demandai :
— Croyez-vous cela possible ?
— Oh ! fit ma tante, je vis avec notre siècle, le XXe ! Mais on a découvert et réalisé tant de choses, non ? Magnussen me disait justement que la transmutation des métaux – ce vieux rêve des alchimistes – est dépassée. Les tapis volants sont les avions et les balais du Sabbat, les fusées. Alors, pourquoi pas l'envoûtement ? A tout hasard, je fais usage d'une petite magie que je tiens d'une nourrice auvergnate : cette bague d'argent, je la tourne trois fois autour de l'auriculaire chaque fois qu'une femme trop méchante me regarde.
— Et… ?
— Généralement, elles prennent la fuite, en miaulant.
— Tu l'as fait pour Rita de R. ?
— Bien sûr. N'aie pas peur : elle ne reviendra pas.
Ma tante rit et mit du miel sur un autre toast.

*
* *

Alors vint une autre nuit – celle du 8 novembre, pour préciser. Pour celle-ci je possède ce qu'on appelle un « alibi inattaquable ». Ce soir-là, après vingt ans de cour patiente et chevaleresque, ma tante avait fini par se fiancer avec son vieil ami Magnussen, le physicien connu (les savants, et surtout les savants nordiques, sont capables de tout). Ils n'oublieront jamais la nuit du 8 novembre ; moi non plus. Je suis montée chez moi vers 22 heures, une migraine atroce me martelant les tempes (j'ai depuis quelque temps des migraines). Les invités continuaient à rire et à discuter en bas ; il y avait parmi eux un ancien président du Conseil, un ambassadeur, des critiques d'art et des écrivains connus, et Magnussen lui-même, un peu candidat au prix Nobel. Tout le monde m'a vue au haut de l'escalier (désormais en bois poli), fragile dans ma robe d'organdi gris fumée – un demi-deuil mondain. L'ex-ministre se pencha vers Célimène et lui dit, paternellement :
— Votre nièce est vraiment une jeune fille charmante. Si timide, si

réservée… Une jeune fille d'un autre âge.

Je l'espère bien !

Tout le monde m'a entendu repousser le verrou de ma chambre.

En bas, la petite fête a continué jusqu'à minuit et demi – rien à voir avec les orgies néroniennes. Bien sûr, on a bu du Moët et Chandon (ma tante a une cave excellente). Magnussen fut le dernier à partir, vers une heure, posant sur un mince poignet plié en col de cygne le plus chaste des baisers.

A 1h30, ma tante montait chez moi, une flûte de champagne à la main. Elle a frappé. Je n'ai réclamé que du lait, d'une voix ensommeillée. Oh ! le lait froid, un peu bleuâtre dans le vacillement jaune des cierges, le lait insipide qu'on boit, Tes lèvres pressées contre un gobelet de verre épais – d'un seul trait ! – pour oublier le goût du sang.

Nous avons choqué nos verres : lait et champagne. J'étais sur le palier, étroitement enveloppée dans ma robe de chambre – tel un burnous blanc – les pieds nus sur le parquet poli.

— Mais tu es glacée ! s'exclama ma tante en reprenant le verre. On ne dirait jamais que tu sors du lit.

*

*   *

La femme que j'ai tuée (la comtesse de R., bien sûr) est morte entre 23 heures et minuit, suivant l'avis autorisé des médecins légistes. Elle habitait, aux environs de La Celle-Saint-Cloud, un rez-de-chaussée de pavillon croulant, dont elle abandonnait le premier étage aux chats. La nuit, elle fixait les volets avec des barres de fer et elle cadenassait les portes.

J'ai mis longtemps à repérer la lucarne de la salle de bain (en marbre rose !) dont la baignoire servait à ranger le charbon. Un mince corps de félin pouvait s'y glisser. J'ai su l'heure où la dame rentrait au logis, j'ai choisi une nuit bien sombre et puis…

Que peut une chatte devant une panthère ?…

Je termine ma confession dans une chambre de clinique privée, aux murs jaune paille (couleur excellente, dit-on, pour les grands nerveux). Des docteurs très doux m'assurent que j'ai fait des cauchemars.

La comtesse de R. a été trouvée dans son lit, le matin du 9 novembre, « odieusement égorgée » (toujours suivant les journaux ; il y aurait donc des égorgements aimables ?). Il vaudrait mieux dire : la gorge déchiquetée, mise en pièces, le corps et le visage labourés. Il y a peut-être, dans Paris, un autre fauve en liberté.

Une seule chose m'inquiète : je ne retrouve plus sous mon oreiller ce tesson de bouteille, englué de sang séché, et qui imite si bien les griffes…

A-t-il jamais existé ?

LES NON-HUMAINS

par Charles Henneberg

Ce ne sont pas là divagations de vieux *condottiere*.

Il y a plus de choses en cet univers terraqué – et sous les étoiles – que n'en disent les clercs et je n'ai pas toujours été le soldat coriace qui vous raconte ses histoires devant une chope d'hydromel.

Je vous parle de la Florence d'antan. Non de cette fourmilière bernée par la Seigneurie et un Gonfalonier vergogneux, mais de la Cité léonine au Lys Rouge qui fut la fille et l'amante des braves. De la ville qui étonnait l'Italie et attirait les étrangers, tel un aimant.

1490… Année qui paraît si loin, qui est si près, dès que je ferme les yeux ! J'étais jeune alors, un peu fou, comme nous le sommes tous à vingt ans, et content de ma personne que les belles trouvaient parfois à leur convenance. J'appartiens, vous le savez, à la noble famille des Pazzi que l'exil et d'illustres infortunes épargnaient encore ; un de mes oncles était cardinal, les galères de l'autre trafiquaient jusqu'aux rives d'Alger ; ma ,mère, veuve, habitait avec moi un charmant palais rose à Fiesole. Oui, il a été détruit, depuis.

Comme beaucoup de.choses. Mais cela n'a rien à voir avec mon histoire.

Vous avez entendu parler de ces inégalables années où un souffle divin passait sur l'Italie. Venant des neiges d'Olympe, d'une mer violette, d'une Byzance d'or en proie aux barbares, il réveillait, dans nos cœurs et dans l'humus de nos collines, les anciens dieux endormis, les grâces et les arts ; une timide naïade, écartant les algues de ses cheveux, ouvrait les yeux dans chaque source ; on voyait à l'aube, sur l'herbe foulée, la trace dansante de l'ægipan… Les artistes se mettaient à peindre et à sculpter, les femmes étaient belles et orgueilleuses, et la science, abandonnant ses alambics d'alchimiste, jetait un coup d'œil vers les cieux. Depuis, nous avons eu fra Girolamo Savonarole et l'Inquisition. Passons.

Pour moi – ô merveille – ces années coïncidaient avec ma jeunesse. Je ne dépensais guère de temps aux comptoirs de mon oncle, marchand, à vendre du velours grec et de l'encens des Axumites ; je composais des sonnets, comme Cornazano, de la musiqué – comme Lorenzo de Médecis – et j'avais parmi mes amis le seigneur Pérugin. Ce peintre illustre avait fait jadis le portrait de mes parents et ma sainte mère le tenait en grande estime.

C'est même dans son atelier que j'ai rencontré Nardo – Nardo, vous savez, le plus jeune de ses élèves, d'après lequel le maître peignait ses anges musiciens ? **(1)** Vous pouvez le voir encore çà et là dans les fresques, jouant de la harpe ou du rébec – son teint de perle, ses boucles blondes et

ses étranges yeux vacants… « Il semble toujours qu'une moitié de son âme est absente », disait en riant le magister. Nardo, enfin – voilà que son nom m'échappe (c'est la vieillesse ou cette blessure d'Agnadel). Peu importe, cela me reviendra. Il était le bâtard, d'une servante d'auberge, mais légitimé par son père, un hobereau.

Il a fait du chemin, depuis…

Je venais souvent à l'atelier de messire le Pérugin. Celui-ci possédait un heureux caractère et un génie inimitable. C'est lui et non un autre qui a doté l'Italie de ces crépuscules brumeux, entre l'ombre et le jour, où filtre un rayon de surnaturelle aurore ; à lui aussi que nous devons ces premiers visages d'adolescents et de vierges pensives, les traits veloutés et les paupières mi-closes sur un secret ravissant. Les peintres, plus tard, ont deviné et défini bien des choses, aucun n'a reproduit cette attente silencieuse du miracle : elle correspondait à notre époque.

Le seigneur Pérugin était alors au faîte de sa fortune et s'entourait d'une jeunesse brillante. Passablement glorieux, il a même lancé la mode, pour les artistes, d'un grand manteau de pourpre ou de velours noir qui lui allait fort bien, et du béret florentin penché sur l'oreille.

Pour recevoir ses amis et leurs joyeuses compagnes – les « honestæ meretrix » de Florence – le maître avait loué et remis à neuf une grande baraque sur l'Arno ; elle avait fait jadis partie des entrepôts de graineterie, désertés lors de la Grande Peste, elle jouxtait l'impasse des Vieux Juifs, mais Pérugin s'y plaisait. Ce vaste bâtiment gardait à l'extérieur son aspect négligé, mais l'intérieur – appentis consolidés et murs couverts d'ébauches délirantes – présentait l'aspect d'un vaisseau de cathédrale. On s'y amusait fort, l'on buvait ferme et l'on chantait en latin des hymnes bacchiques, tandis que les petits bourgeois du voisinage tremblaient dans leurs lits aux côtés de leurs chastes épouses ou éteignaient, en hâte, leur chandelle, en se signant. À moins qu'ils n'allassent pousser les verrous à la porte de leurs filles.

Leurs filles… Nous y venons.

Un soir que je me trouvais chez messire le Pérugin et que celui-ci s'était mis en tête de me peindre, en saint Sébastien percé de flèches – comme Mantegna fit d'un sien ami – un étrange personnage vint solliciter le maître. Long, maigre, vêtu de noir, à son teint basané et à ses traits crochus nous l'eussions pris pour le Juif Errant lui-même, n'eût-il porté l'épée, en gentilhomme.

Le visiteur se présenta : un seigneur Déodat Lazarelli, ce qui était, nous apprit-il de bonne grâce, la corruption du nom arabe d'Al-Hazreh… Vous dites qu'il y eut un savant de ce nom ? Je l'ignore. Le Déodat en question nous expliqua que ses ancêtres avaient régné aux confins de Cathay et c'étaient là des barbares, se nourrissant d'herbes et de lait de jument et offrant, en gage d'amitié, leurs épouses aux étrangers de passage. Notre Déodat, lui, s'était converti à la foi chrétienne et, quittant ce plateau où ses perfections l'avaient rendu impossible, il avait réalisé sa fortune et s'était retiré à Florence, « ville devenue », disait-il, « le centre de l'univers. » Et il demandait au maître de Pérouse de peindre le portrait de sa fille qui s'appelait Noémi ou Nahéma.

Le magister avait d'autres commandes en train et la perspective de peindre une moricaude lui agréait peu ; il déclina l'offre, en recommandant à Al-Hazreh des collègues d'un moindre renom – mais le bonhomme savait se faire entendre, il ne perdit pas de temps en discussions et vida sur la table le contenu d'une longue bourse de maroquin rouge. L'œil du peintre

étincela, non que le Pérugin fût ladre le moins du monde, mais il voyait déjà toutes les belles choses qu'il ferait naître de ce monceau d'or. D'une voix neutre, il avisa l'Arabe que sa fille pourrait venir poser, dès le lendemain.

— Non, fit l'autre sèchement, changeant de ton, comme s'il avait acheté le droit à l'insolence. Ma fille ne peut quitter ma demeure ni paraître en public. C'est vous qui viendrez chez moi. Ne croyez pas que j'abuse de votre temps : j'habite derrière votre logis ; juste sur l'impasse des Vieux Juifs, l'ancienne maison du grainetier que j'ai acquise.

— Mais, dis-je, personne ne saurait vivre dans cette ruine ! Il y a cent ans – et plus – que l'endroit est abandonné !

Je croyais connaître Florence – ville imprévisible, inépuisable !

— J'y habite, rétorqua l'homme avec hauteur. – Avec mon torse nu et barbouillé de « sang de dragon », il me prenait sans-doute pour un modèle à gages – Du reste, j'enverrai un esclave pour vous y conduire, magister.

Sans un regard pour moi, il salua le maître et se retira.

— Que penses-tu de cet olibrius, Guido ? me demanda le Pérugin.

— Qu'il est discourtois et que la main me démange… Mais c'est un étranger, nous devons compter avec les usages des barbares. Que comptes-tu faire ?

— Je n'en sais rien, répondit l'artiste. Bah ! l'or est toujours bon à prendre ! Si la fille n'est pas trop laide, je bâclerai ça en trois séances et je donnerai les fonds à fignoler à Nardo. Il s'en acquitte fort bien. N'est-ce pas, mon poussin, mon cygne ?

Caché derrière les tentures, Nardo esquissa son charmant sourire ensommeillé. Je quittai l'atelier persuadé que je ne reverrais jamais ni n'entendrais parler du déplaisant Al-Hazreh.

*
*   *

Mais le destin se joue des hommes et, le même soir – par désœuvrement et pour essayer mon nouvel alezan jais – je vins à longer l'Impasse des Vieux Juifs. J'y surpris une agitation singulière : on enduisait de mortier une façade, l'on polissait les ferrures des volets, des nègres géants apportaient des ballots de tissus orphrazés, des meubles d'ébène incrustés de nacre, des vases de jade et d'onyx, et ces étonnants écrans d'émaux cloisonnés qui commençaient à nous parvenir de l'Orient. D'autres étendaient sur les marches un Myrzapour bleu à laine haute, d'autres encore épongeaient avec des aromates les dalles de l'entrée, en y faisant brûler l'encens et le benjoin.

Emménagement de prince, s'il en fût ! Je restai là, charmé et surpris : en quelques jours et sans bruit, des serviteurs diligents avaient transformé cette ruine en un palais de fées… Mais de nouveaux porteurs surgirent, cariatides courbées, amenant sur leur dos des coffres à forme sinistre de cercueils, en bois pâle de citronnier, enrichi de ses seules veines. Chose bizarre, tandis qu'ils les déposaient sur les tapis, un concert me parvint de voix fines et discordantes – on eût dit d'une troupe de moineaux affamés ; je me retournai.

croyant qu'un groupe d'enfants m'avait suivi, mais l'impasse était déserte, les maisons à pignons, sombres, et les portes, closes.

Cependant une rose jaune, au parfum poivré, tomba sur l'encolure de mon alezan.

Dès lors, je n'eus de cesse que je n'aie pénétré dans la demeure du barbaresque. La jeunesse est ainsi faite : Al-Hazreh se fût-il montré moins secret et jaloux, que je ne fusse pas venu sous ses fenêtres. Et la rose eût-elle été blanche et d'un parfum moins capricant… Il est naturel de se faire des chimères : je m'imaginais déjà la belle sous les atours d'une Impératrice de Cathay, avec des yeux obliques et une peau de satin jaune.

En quoi je me trompais.

Le lendemain matin, rencontrant Nardo accompagné d'un énorme Noir qui portait pinceaux et toiles, je leur emboîtai le pas. Nardo me dédia son sourire d'ange. Le matin était doux, le ciel d'un mauve exquis, des carillons d'argent tombaient des campaniles et une buée flottait sur le fleuve hyalin.

J'appréhendais la rencontre du patibulaire Al-Hazreh, mais il avait eu la bonne grâce de s'absenter et nous montâmes, à travers des enchantements de mille et une nuits. Les salles se succédaient, avec leurs linteaux en lapis-lazuli et leurs volets d'ivoire ; sur chaque seuil veillait un Noir, une source battait dans chaque vasque en forme de lotus.

Une pièce immense, qui avait fait partie des entrepôts, avait été transformée en atelier avec un goût raffiné : le jour pénétrant par une verrière en cristal s'adoucissait aux tentures d'un bleu de turquoise ; il donnait aux objets un aspect aquatique et singulier. Une grille d'ébène en forme de lis et de cygnes délimitait l'espace des chœurs. Il n'y avait guère de meubles, sauf quelques fauteuils et crédences à guirlandes de nacre, tantôt mauve, tantôt rosée, suivant les reflets. Au milieu de la salle, un bassin taillé en opaline bleue berçait des massifs d'iris. Je remarquai aussi les coffres en citronnier, déposés de part et d'autre d'une petite estrade. Un orchestre caché derrière les grilles préludait à une *canzone* douce.

Sur l'estrade, une jeune fille était assise. Je ne saurais la décrire, sauf par comparaison avec les choses rares et précieuses qu'elle évoquait : clair de lune, frisson de saules, perles et nuages flottant sur l'eau. Angélique, androgyne et mystérieuse, sans passé, sans pays, venue peut-être d'un univers étranger… Je crois qu'elle était vêtue de brume et d'azur. Je crois… Dès le premier regard, un envoûtement inexplicable s'empara de moi, j'ai agi et je me suis déplacé en automate ; je laissai Nardo faire les gestes nécessaires, déplier le chevalet et préparer les couleurs, restant toujours derrière lui, de façon à voir mon inconnue. Nardo, par contre, s'était animé et choisissait ses fusains. J'avoue que je ne suivis pas les progrès de son travail ; j'étais plongé dans un abîme de sensations vertigineuses et je voyais, je me rappelais des êtres, des objets, des séquences entières de temps – étranges, magnifiques ou redoutables – qui tous avaient' une relation avec l'adorable créature assise là.

Deux séries d'images se superposaient : d'abord un gouffre noir, peuplé de lueurs nébuleuses, les astres, comme les perles d'un collier répandu sur du velours – et des méandres, des spires de feu, des explosions émeraude et pourpres (telles, je le sais maintenant, que n'en produit aucun artificier). Une clarté éblouissante crevait la verrière – et c'était la face d'un globe géant. Alors je voyais, comme un voyageur contemple du sommet des Apennins le val d'Arno, venir vers moi une autre terre, avec ses reliefs aigus, ses pics engivrés et ses cratères nocturnes parmi les grands plateaux lumineux ; des océans phosphorescents battaient leurs rives et une clarté morne glaçait les ruines de superbes cités. Et ces paysages étaient en même temps un chant et une musique, montant, par paliers d'argent, vers les vastes cieux.

— Sauriez-vous peindre ceci ? demanda l'inconnue, s'adressant

également à Nardo et à moi.

J'eusse voulu lui expliquer quelle était son erreur, mais ma voix mourut sur mes lèvres. Nardo dessinait déjà, avec l'aisance et la rapidité qui lui étaient propres, lançant sur la toile des traits arachnéens emmêlés. Un coup d'œil accordé à son ébauche me fit pâlir : sans échanger un seul mot avec moi, il venait de retracer mes visions.

Nous étions si absorbés que nous n'entendîmes pas le maître Pérugin entrer dans l'atelier, puis se retirer sur la pointe des pieds.

*
* *

Je sollicitai du magister la permission d'assister à la seconde séance de pose, et Pérugino, qui venait de planter une nouvelle flèche dans le biceps du saint Sébastien, leva sur moi des yeux étonnés.

— Le désires-tu vraiment ? demanda-t-il.

— Par Bacchus ! Sinon, t'en parlerais-je ?

— Bon, concéda-t-il, étalant un reflet sanglant sur les pectoraux de mon double, mais ne jure pas : cela ne va pas avec l'air du visage d'un martyr. Je t'accorde que l'agencement du logis du sire Al-Hazreh est ingénieux et sa prétention de me faire peindre sa poupée de cire, amusante.

— Sa… quoi ?

— Son automate, dit l'artiste. Sa démone, reine des Stages. Son homoncule géant… – Et prenant de haut mon indignation : – Tu ne l'as donc pas regardée de près ? Il est vrai qu'avec toutes ces lumières tamisées, tu es excusable.

Suffoqué, je pus formuler seulement :

— Mais cette jeune fille nous a parlé !

— Vraiment ? Après tout la chose est possible. On fabrique des machines si étonnantes ! En France, on a construit, paraît-il, des anges en bois doré, d'un si parfait mécanisme qu'ils marchaient, agitaient leurs ailes et prononçaient même un compliment, à l'occasion du couronnement de la jeune reine Ysabeau de Bavière. Et Paracelse prétend que non seulement les mandragores, mais certains oignons de lis blancs, cultivés en bocaux et ensevelis dans du fumier, à la pleine lune, avec des incantations appropriées, donnent naissance à des êtres vivants, hauts d'une coudée. Ces goujons, quoique fort dévoués à leurs maîtres, sont d'humeur maligne et méchante. Certains alchimistes racontent qu'ils se sustentent d'air, comme les poissons de Cathay, mais il est admis communément qu'on les nourrit avec une gelée de sang. Entre parenthèses, j'aimerais bien savoir comment Al-Hazreh s'en procure, car il s'agit là du sang humain… Enfin, automate, homoncule ou mandragore, que ta signorina Nahéma appartienne à une espèce ou à une autre, ce n'est certes pas une créature chrétienne et je ne la peindrai pas ! Je ne tiens pas à abaisser l'Art même, en ma personne !

— Mais, protestai-je encore, ce que vous dites là est impossible, insensé ! Nardo, qui l'a peinte, vous certifiera…

Le maître m'interrompit, excédé :

— Nardo ! Beau témoin ! Un puceau qui n'a jamais osé lever les yeux sur les femmes vivantes ! Un automate est justement la sorte de jouet qui affole les enfants. Eh bien, Nardo la peindra, puisqu'il s'y entend si bien, et il pourra aussi, pour envoyer des douceurs à la servante, sa mère, dorer quelques enseignes de rôtisseries ou cabarets !

Ce jugement injuste confirma mes soupçons : à savoir que le maître était jaloux des progrès de Nardo.

*
* *

Je vins à cette seconde séance, avec le ferme propos de m'assurer que la signorina Al-Hazreh ne pouvait être une statue de cire. Je retrouvai le même paradis bleu, le même envoûtement et un Nardo attentif, penché sur sa toile. Nous étions à peine installés qu'une moricaude apporta à la jeune fille un luth d'argent, d'une forme allongée. Des nains nous servirent des sorbets de rose et de citron et versèrent dans des murrhins irisés du vin de dattier lourd rafraîchi de neige. (Je me suis demandé, plus tard, si quelque philtre en avivait le feu.) Nahéma joua et chanta, d'une voix de cristal ; dans ses mélodies, il était question d'un monde mort, jadis ravissant, d'étoiles et de glaciers, où les âmes éperdues errent et se recherchent. Et tandis qu'elle préludait, nous voyions – car je peux parler pour Nardo comme pour moi – des théories d'ombres légères envahir la salle, danser le long des tentures, appeler ardemment une joie impossible, se tordre les mains, tandis que leurs longues chevelures s'emmêlaient aux iris de la vasque.

Nous ne vîmes pas davantage Al-Hazreh. Mais nous respirions le relent de sa jalousie. Parfois un rideau battait, sans un souffle de brise, quelque chose, comme une araignée géante, courait dans les recoins sombres, on percevait un écho discordant… Personne, bien sûr, ne s en souciait.

Le troisième jour…

En somme, je ne vivais que pour ces heures-là. Le reste de ma vie s'estompait dans une somnolence. Je ne paraissais plus aux fêtes et j'évitais l'atelier du Pérugin. Durant de longues heures, je subsistais, mais comme une plante aux racines privées de sol. Subitement, je plongeais dans mon humus natal, ou plutôt dans un espace aquatique où tout était vie et sève. Nardo m'attendait sur le rivage de l'Arno et nous montions, silencieusement, vers l'impasse.

La troisième séance fut donc consacrée à ce que j'appellerais « la magie naturelle ». Nahéma nous parla des sciences pendues pour l'Occident : elles avaient été dévorées par les grands incendies – Omar avait brûlé l'Alexandrine et, dans la Bibliothèque des Ming, les petits chevaux velus des Mongols avaient piétiné les papyrus précieux. D'autres connaissances reposaient dans les abysses, avec des continents noyés…

Elle nous raconta les êtres qui avaient vécu dans ces eaux profondes, circulant dans des nefs discoïdes ou la tête protégée par des masques à apparence de cristal. Elle nous représenta ensuite d'autres créatures, s'élevant dans les airs comme la fumée au-dessus des chaumes, planant, tels des oiseaux sur leurs ailes étendues ou encore (ceci était trop compliqué pour moi), traversant l'éther sidéral, par le seul fait d'une incroyable vitesse dépassant le son, la lumière et le temps. « Ainsi, disait-elle, l'énergie se stabilise ; à preuve : la lueur d'une étoile morte depuis des millénaires nous apporte son image rayonnante et vivante. Le temporel n'existe plus : nous entrons dans l'éternité. »

Elle nous prouva que l'alchimie ancienne n'était qu'un pâle reflet de véritables chimies, pour lesquelles la transmutation des matières est un jeu. « Un jour, promettait-elle, les hommes capteront à la fois la foudre, le chaos des étoiles qui éclatent et le rayonnement des astres proches de

nous. Alors peut-être tiendront-ils entre leurs mains le Secret. Ils feront surgir de nouveaux matériaux – sans prix, extraordinaires, résistants comme l'airain ou satinés comme la chair d'un enfant. Ils imiteront le corps humain – et qui sait… »

Elle s'interrompit et Nardo lui demanda si des savants y songeaient déjà. Les lèvres de Nahéma s'infléchirent : sourire que démentaient ses yeux assombris.

— Il y a les empiriques, dit-elle. Mais ce n'est pas du tout la même chose. – Voyant que nous ne comprenions pas, elle expliqua : – Ceux que vous appelez les sorciers. Ils manipulent, en aveugles, de grandes forces naturelles : c'est là le danger.

Tout en parlant, elle considérait attentivement ses propres mains, leurs doigts fuselés, leur délicat modelage… Une flamme blanche courait sous la texture de sa– peau.

Nous ne parlâmes pas plus avant ce jour-là.

Ici se place un incident dont j'ai un peu honte et que j'eusse écarté, s'il ne tenait de près à mon récit. Je vous ai déjà dit que, dans l'heureuse consomption où je vivais, je ne comptais plus les jours, ni ne fréquentais mes commensaux habituels ; j'en oubliais même mes amours. Le mot n'est pas trop fort, car rencontrant ce soir-là, au retour de l'Impasse des Vieux Juifs, sous le porche même de Santa Reparata, Mona Chiara Salviati, je ne la reconnus pas.

Cette jolie veuve de banquier avait eu pour moi des bontés ; elle était blanche et brune, elle touchait à un âge orageux et se précipita à mon cou, avec pétulance. Je la soulevai et la déposai délicatement sur la margelle d'un puits. Elle y resta pétrifiée, non sans alerter par ses cris quelques bourgeoises à la sortie des vêpres et un marmiton assis au seuil de sa rôtisserie. Je pus ainsi enfiler la première rue venue, tout en me félicitant d'en être quitte à si bon compte, et sans me rappeler l'adage des anciens : « Il n'est pire furie qu'une femme délaissée. »

*

*   *

A notre quatrième rencontre, Nahéma nous parla de mythes et de mystères. Elle revenait, avec prédilection, au récit platonicien qui entend que les êtres ont été primitivement créés doubles. « Votre Bible, ajoutait-elle, en passant, confirme cette vérité dans sa version Elohiste. » Et elle cita : *« Et Elohim créa l'homme à son image : mâle et femelle Il le créa. »* Cependant, ces êtres parfaits qui étaient à la fois la beauté et la force, l'énergie et l'intuition, furent disjoints, *« ainsi qu'une ménagère coupe un œuf en deux, avec un fil »*, et jetés, solitaires, dans le chaos. Ils errent depuis, avec le souvenir ineffaçable du compagnon perdu, avec le désir et l'angoisse que rien n'étanche…

— Parfois, ils se rencontrent, acheva Nahéma avec mélancolie, mais ce n'est pas toujours pour leur bonheur, car ils cherchent une union intime et profonde, devenue impossible, et leurs âmes enchaînées aux corps sans mémoire se meurtrissent et se blessent en vain.

— N'arrive-t-il jamais, demanda Nardo de sa voix cristalline, que la rencontre soit heureuse et l'union parfaite comme la fusion de deux métaux ? Laure n'a-t-elle pas aimé Pétrarque et Paolo sa Franscesca da Rimini ?…

— Oui, répondit Nahéma, mais la mort est là, qui guette. Il n'est

d'immortalité véritable que pour un être complet : c'est-à-dire pour deux âmes jumelles, fondues en un seul corps. C'est d'ailleurs à cette faculté de fusion, de réceptivité, que les élus se reconnaissent : c'est là le signe des amants parfaits.

— J'eusse aimé une telle union, fit l'enfant en baissant ses longues paupières.

Puis il peignit, en silence.

Il est temps que je vous parle, puisque l'occasion s'en présente, de la peinture de Nardo. J'ai dit que je considérais le Pérugin comme un maître injuste ; si peu que je me connaisse en matière d'art, je pouvais préjuger, dès lors, que nous avions en la personne de cet apprenti un futur grand peintre. Un Botticelli ou un Mantegna, qui sait ? Son trait était ferme sans rudesse et doux sans mièvrerie, et sa science de perspective exceptionnelle pour son âge. Mais ce portrait de Nahéma fut le premier devant lequel j'eusse éprouvé ce léger froid au cœur ; ce frisson sacré que donne la contemplation d'un chef-d'œuvre. La jeune femme apparaissait sur le fond du mystérieux paysage de pics et de voies stellaires qu'elle nous avait suggéré. Son visage – d'une inhumaine sérénité – souriait à une vision intérieure, sans reproche, sans faille et sans espoir. C'était une musique dont Nahéma formait le motif principal – Nahéma… à moins que ce ne fût une lointaine étoile. Oui, l'œuvre était belle. Mais depuis, il me semble que Nardo a fait mieux. On le dit.

Vous ai-je indiqué que pendant ces causeries nouées et dénouées dans la salle aux sortilèges bleus, colloques platoniciens auprès desquels toute conversation de femme, fût-elle la charmante Chiara, n'étaient que babillage insipide et vulgaire, nous osions parfois nous rapprocher de l'estrade ? Nardo s'allongeait aux pieds de la jeune fille qui laissait pendre sa main et me l'abandonnait ; j'en goûtais le parfum, la douceur satinée et la tiédeur, tout en me moquant des lubies de Pérugin. Jamais une autre privauté ne nous fut accordée.

Parfois, les regards de Nahéma pesaient sur nous, il me semblait que ses yeux criaient – exigeaient une réponse. Que pouvais-je lui dire ? Mais oui, bien sûr, je l'aimais ! Mon désir le plus cher était de l'arracher au sinistre renégat… Une seule fois, je prononçai devant elle, avec haine, le nom d'Al-Hazreh. Ses sourcils, peints au pinceau, se levèrent.

— Ne l'accablez pas, fit-elle. Il a ses soucis. Tel Ugolin, il voit le moment où, ses fils morts de faim, il doit se présenter à son Maître. N'envions pas le sort des apprentis-sorciers. Quoi, vous ne saviez pas que Déodat Lazarelli en fût ?

Elle passa, sur un front lisse où il semblait que ni l'âge ni les épreuves humaines n'auraient de prise, une main trop belle, et laissa tomber :

— Oui. C'est un sorcier. Pour le malheur des êtres sans âme – et des âmes errantes.

Ce fut la dernière fois que je la vis en présence de Nardo.

*
*   *

Le lendemain soir – était-ce bien le lendemain ? Je perdais la notion du temps, vous ai-je dit. C'était en tout cas une veille d'orage. La ville défaillait sous une chape de plomb et, sur le Ponte Vecchio, le soleil se couchait dans une pourpre tragique. Des vieux quartiers montait une odeur

lourde de charogne, de roses et d'encens. Une inquiétude hantait l'impasse des Vieux Juifs, dont les habitants se terraient ; les serviteurs mêmes d'Al-Hazreh se faisaient invisibles. Sur un pont, à la place exacte où jadis Dante vit et aima instantanément Béatrice, je rencontrai le seigneur Pérugin, au milieu de sa cour de rapins, en velours taché de couleurs, de traîneurs de rapière et de courtisanes. Il y avait une éternité que j'avais déserté son atelier. Sans doute venait-il à peine de quitter une table de festin ; il n'était pas ivre, mais surexcité, et m'entraîna à l'écart de son groupe bruyant.

— Eh bien, fit-il, quelles nouvelles ? Comment vont tes amours avec la poupée de cire ? Guido, Guido, j'ai toujours pensé que tu étais trop beau pour un simple chevalier florentin et que cette aubaine te jouerait un tour ! Est-ce vrai, comme l'on dit, que cette statue soit savante comme la reine de Saba et plus séduisante qu'Hélène de Sparte ? A-t-elle vraiment guéri de la lèpre un empereur et rendu fou le Pape Calixte Borgia ? Prends garde aux ruses de l'enfer, mon fils, reprit-il, en adoptant un langage de clerc, ne s'appelle-t-elle pas Nahéma ? Or, c'est un nom de démone, autant que Lilith !

— Messire le Pérugin, rétorquai-je en me maîtrisant, il ne sied point à un chevalier d'entendre parler sur ce ton de sa dame, mais vous fûtes toujours pour moi l'égal d'un frère aîné. Je vous supplie donc de mettre terme à ces mauvaises plaisanteries. Sinon, croisons le fer et que Dieu soit juge !

Il me regarda, les yeux si élargis que la pupille en noyait la cornée :

— C'en est donc là ! s'écria-t-il. Que je regrette de t'avoir mis sur leur chemin ! Mais Dieu m'est témoin, jusqu'ici, j'ai cru précisément à une plaisanterie… Enfin, Guido dei Pazzi, tu es un homme sensé et non point une commère ou un des Piagnoni, un des « pleureurs » de Saint-Marc… Comment peux-tu divaguer à la vue d'un automate savamment peint !

— Il ne s'agit nullement d'une machine, mais d'une jeune fille adorable…

— Tu en es réellement amoureux ?

— Oui, prononçai-je en pesant chaque mot. Je sentais que c'était là la vérité même. Et je sais pertinemment que ce n'est pas une statue de cire – je la vois presque tous les jours, en compagnie de Nardo. Je respire son parfum, je baise sa main, elle nous parle. Son haleine est celle d'un matin de mai…

— Toujours en compagnie de Nardo ? demanda le Pérugin, l'air mauvais. Jamais seule à seul ?

— Tu connais nos usages.

— Pourtant, dit-il, c'est l'unique moyen pour toi de t'assurer que les commères du ghetto mentent, que les marchands Génois et Vénitiens mentent, que le Légat même ment ! Tous ces gens sont persuadés que le maître Al-Hazreh, qui est le Juif Errant, Ahasphérus, ou le Diable, promène à travers le monde une effigie modelée en une matière dont il est l'inventeur, ayant utilisé dans ce but des radiations solaires ou autres ! Elle se meut (je veux dire, la statue) à l'aide d'un mécanisme ingénieux – à moins que cette merveille ne soit dû, simplement, à la présence d'un démon. Il n'aurait réussi cette créature qu'après diverses expériences, dont ces homoncules qu'il nourrit de sang frais. Plusieurs enfants auraient disparu dans le voisinage et l'on s'attend à ce que les tribunaux de foi soient saisis d'une plainte en règle, ce qui ne saurait tarder. Quant à cette Nahéma, démone ou entité mystérieuse, venue d'un autre monde par une ténébreuse voie, tu n'as qu'à lire les cabbalistes pour en avoir le cœur net : elle règne sur les stryges, conduit l'homme aux parjures, à la passion

coupable, aux catastrophes et aux suicides et marque ceux quelle égare d'une étoile infernale entre les deux yeux !

— Mensonges que tout cela !

— En tout cas, ses pouvoirs sont grands. Tu n'as qu'à te regarder – tout Florence en parle.

— Maître !

— Il est un seul moyen de prouver que tout ceci est sornettes et dits de fou…

— – Et lequel, s'il vous plaît ? demandai-je, blanc de rage.

— Parbleu, fit le Pérugin en riant, la donzelle t'agrée, n'est-ce pas ? Profites-en. Tu verras bien.

*

* *

Les mauvaises paroles sont comme le grain maudit, comme cette ivraie qui lève partout où elle tombe : elles germent dans une âme, même indignée.

Je vous ai déjà dit qu'il faisait lourd. La nuit violette effaçait le Campanile et, dans sa fosse, le Marzocco, le lion héraldique de Florence, rugissait furieusement. Des éclairs muets allumaient la nue. Quittant le Pérugin, je marchai au hasard ; les enfants fuyaient devant moi et les femmes refermaient vite leurs portes ; j'étais cette sorte de lépreux – l'envoûté, le possédé ! L'air sur l'Arno enivrait comme un vin de sauge. Sans savoir comment, je me suis retrouvé dans l'impasse des Vieux Juifs.

Il n'y avait personne au logis d'Al-Hazreh : ni dans l'entrée ni au long des couloirs. Toutes les portes étaient ouvertes. Les serviteurs avaient fui. Je me tenais immobile sur le seuil quand j'entendis venir à moi un gémissement ou un sanglot – si faible qu'on eût cru le soupir d'une corde de luth, rompue. Puis un piaillement : on eût dit d'une nuée d'oiseaux envahissant les combles. Ce bruit venait de la salle bleue et j'avais reconnu la voix… Je m'y précipitai. Toutes les tentures étaient tirées, il régnait dans l'atelier une nuit étouffante où seul luisait un flambeau posé sur le coin de l'estrade. Cette frêle lueur grandissait démesurément les ombres et je vis, dans ce noir liquide, Nahéma, debout, blanche comme un cierge, et Al-Hazreh, agenouillé. Armé d'un stylet — le couteau de sacrificateur – il lui entaillait le poignet et le sang tombait goutte à goutte, dans une coupe.

Je ne pris pas le temps de sortir mon épée du fourreau et luttai dans l'obscurité, les mains nues. L'arme recourbée brilla, mais j'étais plus jeune et plus fort…

— Ne le tue pas ! cria Nahéma.

Le renégat s'enfuit. Et nous restâmes seuls – ou presque. Nahéma, d'un mouchoir, me fit un garrot. Sa main, à elle, ne saignait plus. Je vis alors autour de nous des coffres en citronniers ouverts, et, posés par terre, des flacons de cristal, hauts d'une coudée, où flottait une phosphorescence bleue. Ils étaient scellés au moyen d'une vessie que traversait le tuyau d'un alambic. Dans chaque bocal s'agitait une créature vivante, monstrueusement humaine – une horreur.

Il y avait une reine et un roi. Un évêque mitré, un *condottiere*. Un Hospitalier, sur son cheval. Une Gorgone dont chaque cheveu rouge se tordait. Que sais-je encore ? Il y avait même, vêtu d'écarlate et pourvu d'une épée pas plus grosse qu'une épingle, dont il lardait la vessie, un Satan, dû aux cogitations d'un docteur Faustus…

Tout cela piaillait, criaillait, avec une incroyable arrogance ; cela n'avait que quelques pouces, mais une réalité damnable. Et tous tendaient leurs bras, leurs minuscules lèvres en trompe, avides, vers nos blessures, vers le tuyau d'alambic par où allait descendre leur manne, leur rosée – notre sang…

J'allais renverser les bocaux et piétiner ces monstres minimes, quand la jeune fille saisit mon poignet et avança vers moi un visage exsangue, pathétique de colère :

— Arrête ! souffla-t-elle d'une voix rauque que je ne connaissais pas. Pourquoi tuer ces malheureuses créatures ? Ce n'est pas leur faute si elles existent, si elles tremblent de peur et meurent de faim ! Al-Hazreh est seul responsable. Je me suis offerte moi-même à nourrir mes frères… les non-humains !

— Non, m'écriai-je égaré, je ne puis le croire ! Tu n'es pas de la race des mandragores ! Ton sang coule, tu es vivante, je t'aime !

— M'aimes-tu vraiment ? questionna-t-elle avec avidité. Comprends-tu seulement le sens de ce mot : aimer ? Non, écoute-moi, ne me touche pas. Je ne suis certes pas une machine ni une racine magique et l'on ne m'a pas couvée entre les cosses d'un oignon blanc. Imagine-toi que tous tes rêves étaient vrais. Mieux : représente-toi cet abîme sidéral dont votre terre n'est qu'un atome. Regarde : dans ce ciel noir, parmi les perles de la Ceinture d'Orion, il y en a une qui est un soleil mort autour duquel tournent inlassablement des globes glacés. L'un d'eux est ma patrie, qui fut jadis la beauté même. Si tu m'aimes, Terrien, sache que je suis en réalité humaine – plus humaine que vous, car j'appartiens à la même race, mais plus ancienne, née sur une planète qui n'est plus qu'un cadavre, dans le néant.

» Mais la mort n'est pas venue tout à coup, bien sûr. Notre espèce était puissante, évoluée, elle a lutté longtemps pour entretenir un semblant de vie parmi ces cratères de glace et ces pics engivrés dont vous avez rêvé. Quand tout fut perdu, quelques survivants tentèrent l'aventure suprême : ils savaient qu'il existait, de par le Cosmos, d'autres mondes peuplés de créatures qui leur ressemblaient et des corps où ils pourraient revivre…

» Ils tentèrent de joindre ces lointaines patries. Moi…

» Ce n'est que par hasard que j'ai échoué sur cette Terre : elle est neuve, crue, elle n'est pas prête à ces expériences. Mais Al-Hazreh m'a prise dans les rêts de ses incantations insensées… Il m'a attirée ici… Non, je ne dois pas accuser Al-Hazreh : il devait y avoir une prédestination – il n'y a pas d'effet sans cause, peut-être ce globe abrite-t-il… Je m'égare. Al-Hazreh m'a donné ce corps pour prison. Non, il n'est pas de cire (je lis ta pensée), mais j'y suis enchaînée et je souffre… Tu dis que tu m'aimes, n'est-ce pas ? Bien que je sois une créature sidérale… Tu m'aimes – et tu veux bien me recevoir ?…

— Je t'aime. Peu m'importe d'où tu viens.

Je l'ai dit et je l'ai prise dans mes bras, avec la fougue indifférente de la première jeunesse. Les passementeries de mon pourpoint s'incrustaient dans la chair délicate de sa gorge, je désirais la serrer, la meurtrir, m'abîmer en elle et demeurer son maître. Et de toutes mes forces je me cabrais contre une flamme légère, une douceur enveloppante qui prenait possession de mes nerfs. Il me semblait qu'un flot d'énergie incroyable me soulevait et me pénétrait, refoulant le sang de mon cœur – et c'était une telle épouvante et un tel délice ! Nous luttâmes ainsi, silencieusement, bouche à bouche, jusqu'à ce qu'elle parut fondre dans mes bras et alors – seules les sensations physiques subsistant – avec une vertigineuse, une

lancinante netteté, je compris que cette peau florale que je caressais, que ces lèvres de miel, ces ondes vives de cheveux où j'étais pris comme dans une nasse, *n'étaient pas une chevelure, des lèvres, une chair humaines…* Une horreur insurmontable m'envahit. Je repoussai cet adversaire sidéral qui allait me vaincre. Ou peut-être s'arracha-t-elle d'elle-même à mon étreinte ? Elle me jeta au visage :

— Non. Tu n'es pas celui que je cherche. Va-t'en.

*

* *

Toute cette nuit, j'ai erré dans les rues. J'essayai de donner une logique à mon cauchemar. Bon, Al-Hazreh était un sorcier. Il avait entrepris – c'était une folie courante – de créer la vie. D'abord en suivant les enseignements du Grand Albert et de Paracelse (je n'étais pas un ignorant !)

— de là les homoncules, monstres fascinants et imparfaits. Il était parvenu finalement (par quel procédé ? – « Par les irradiations », avait dit le Pérugin) à reconstituer une matière vivante et à lui donner une forme adorable. Toutefois, il s'était rendu compte qu'il manquerait toujours à sa statue cette divine étincelle : l'âme ou l'esprit… Alors il avait cherché encore. Était-ce Platon, étaient-ce les Ophites qui lui avaient appris la survivance dans le Cosmos des âmes errantes, à la recherche des corps nouveaux à habiter ? « *Animula vagula, blandula…* » avait dit avant de mourir le César Hadrien. La patiente folie d'Al-Hazreh s'était élancée à la recherche de ces pérégrins et il avait rencontré Nahéma – exilée, perdue, irresponsable… Je frissonnai. Le Pérugin avait raison : son corps admirable n'était qu'une matière inerte, servant de prison. Pourtant elle avait frémi et pleuré dans mes bras. Elle attendait un miracle. Je n'en étais pas digne.

A l'aube, j'échouai, brisé, à l'atelier du maître qui pansa mes blessures et me veilla, comme un fils égaré.

*

* *

Je me rends compte maintenant que depuis ma première visite à l'Impasse des Vieux Juifs, mon âme avait été réellement absente, attirée dans ces limbes où habitait Nahéma. Hors de l'espace et du temps, de ce siècle et de cette ville appelée Florence. Je ne savais rien des troubles qui sapaient le trône des Médicis, ni des premiers sermons du jeune Savonarole, ni des pas initiaux et timides sur notre sol, libre encore, de cette effrayante machine venue d'Espagne : l'Inquisition. Mon mode de vie avait tellement changé que mes proches s'inquiétèrent. La plus ardente à intervenir fut, bien sûr, mona Chiara Salviati. Cette dame avait des relations étendues, mais elle recourut simplement à son confesseur, un moine novice, animé de zèle qui n'était autre que notre vénérable et bien-aimé fra Giorgio da Casale.

Oui, j'ai bien dit : le Marteau des Sorciers. Celui qui en brûla, récemment, quatre cents en un jour. Enfin, le Grand Inquisiteur de Toscane.

Ma convalescence fut longue. Ma mère m'avait ramené à Fiesole et elle veillait jalousement à mon chevet. Je passais des heures, prostré sur une terrasse couverte de glycines. Mes jolies cousines jouaient du rébec ou de la viole. L'été s'achevait. Les vignes étaient lourdes de raisins que picoraient les grives ivres. Dans le brouillard matinal, l'Arno scintillait

comme une lame d'épée. Il se produisait en moi un phénomène connu des exorcistes : soustrait à la présence de mon cher démon, je l'oubliais, tout en gardant son emprise dans ma chair.

Il vint cependant un jour, où un ami de Florence prononça devant moi, par inadvertance, le nom d'Al-Hazreh.

— Le magicien de l'impasse des Juifs, expliqua-t-il. Comment tu n'es pas au courant ? Il fut, il est vrai, appréhendé le lendemain du jour où le maître Pérugin te recueillit, avec cette mauvaise blessure. L'inquisition avait été saisie d'une plainte et se déplaça. Mais le plus fort de l'affaire est que les vigilants n'arrivaient pas à réduire le sorcier, car il faisait des miracles : le feu brûlant à même la pierre, les serpents sur les marches de l'escalier… enfin, toute la lyre. Alors, ils enclouèrent portes et volets du logis et placèrent, en bas, des sentinelles. On chanta des exorcismes, un bûcher d'Agnus Castus arrosé d'aromates se consuma, toute Florence en fut trois jours empoisonnée. Pendant ce temps, l'on entendait dans la vieille demeure des cris et des bruits effroyables… Oh ! non, il était seul, ses serviteurs avaient fui. Cela piaillait comme une immense volière… Mais non, il n'avait pas d'oiseaux. A la fin tout se tut. Quatre jours après, les vigilants firent les sommations et enfoncèrent les portes.

— Et alors ?

— Alors, il était mort. Il semble qu'il se fût entaillé les poignets avec des tessons de cristal. Il y avait des tas de bocaux brisés autour du cadavre, recroquevillé et tout noir.

— Et c'était tout ?

— Ah oui ! Il y avait encore une gelée rouge qui tremblotait.

— Ce n'était donc pas le Juif Errant, dit ma mère qui s'était approchée, pendant la conversation – Elle se signa. – Pourquoi racontez-vous de telles horreurs ? Guido est encore si faible !

Ainsi, pensai-je, Al-Hazreh était mort en essayant de détruire ses créatures ? Ou l'avaient-elles tué pour boire son sang ? Un souvenir fulgura dans ma mémoire vide. Je me redressai et criai :

— Ce Juif… n'avait-il pas une fille ou une pupille ? Qu'est-elle devenue ? Parlez, au nom de Dieu !

Mon camarade me regarda, surpris d'une telle véhémence :

— Je n'en sais rien, dit-il.

Personne n'en avait entendu parler…

Guéri, je quittai ma maison, Florence et la Toscane, pour m'engager, comme failli *condottiere*, sous des drapeaux divers. J'ai servi sous Alviane, « marié à la République de Venise ». Sous da Fermo. Sous le grand Vitellozzo Vitelli, le Stratège. J'ai servi – de 1502 à 1507 – la Tiare et les Clefs, sous Monseigneur de Valentinois, – et Dieu me pardonne – j aurais servi sous le Diable même !

L'histoire serait finie, si, le premier jour où je revins à l'atelier de Pérugin, je n'avais appris qu'il avait congédié Nardo.

— Ce garçon devenait impossible ! ronchonna le maître. Il avait changé du jour au lendemain, il découvrait de nouvelles lois de perspective ! Il inventait des couleurs et peignait avec ! Et des vaisseaux sous-marins – et des machines volantes… L'air, suivant lui, avait un poids et devait soutenir les corps… Pure folie ! Combien de grammes, messer, dans ce zéphyr matinal ? Je l'ai mis à la porte sur une dernière insolence : ce portrait, fait pour Al-Hazreh, il prétendait le signer !

— Ce portrait existe donc ? demandai-je avec ferveur.

— Bien sûr que non ! Je l'ai détruit : un barbouillage innommable. Les

couleurs se décomposaient avant de sécher !

Je voulus revoir Nardo : ce ne fut pas facile. J'appris que le duc de Milan, Ludovico Sforza, l'avait pris sous sa protection, eu égard à sa naissance et, probablement, à ses talents. Il devait partir pour la Lombardie, peut-être était-il déjà en route.

Attiré par la puissance irrésistible, j'errai dans l'Impasse des Vieux Juifs. Elle venait d'être ravagée par un terrible incendie, des chiens rôdaient parmi les débris calcinés et les poutres ; tout une partie des entrepôts, celle où s'enclavait la maison du grainetier, avait brûlé.

En une seule nuit, et personne n'en connaissait la date. Ni les causes du désastre. Aucun feu ne couvait sous les cendres…

Puis il m'advint ceci :

La nuit tombait sur Florence : douce, froide et bleue, comme elles sont au prime automne. Chaque gorgée d'air recelait une fraîcheur de menthe. Je distinguai au coin d'une rue une silhouette familière : le manteau noir et le béret de peintre. J'appelai et l'homme se retourna. C'était Nardo. Il avait grandi, sa taille s'élançait avec une grâce exquise et son visage semblait rayonner. Magnifiquement vêtu, il me confirma la faveur de Son Altesse. Tandis qu'il parlait, j'écoutais la musique de sa voix, je suivais les gestes de ses mains et ses cils ailés. C'était Nardo – et ce n'était pas lui.

— Viens voir ce que je peins maintenant, proposa-t-il avec une sorte d'allégresse. Je peux faire tant de choses, vois-tu ! Viens.

A l'auberge où il était logé aux frais ducaux, il me montra de ravissantes ébauches d'êtres aériens, des anges et des démons également beaux, des paysages lunaires, çà et là le profil d'un monstre inconnu – ou une aile géante. Ce n'étaient que des études, des tâtonnements, mais l'on ne pouvait douter : sous ses doigts effilés naissait un monde. Il avait visité les abysses et les étoiles… Ce qu'il rapportait à la Terre appartenait à une autre échelle de valeurs, à un domaine et un art ignorés des humains. L'exécution était la perfection même. Je remarquai aussi que, surnageant dans tous les traits, hantant le rêve et le travail de l'artiste, apparaissait le même visage androgyne et angélique aux yeux sans fond.

— Nahéma ! m'écriai-je enfin.

Nardo me considéra avec calme :

— – Oui, dit-il. Nous ne nous quittons plus. Tiens, voici la maquette de son luth d'argent que j'ai reconstitué. J'ai noté l'air de ses chants. Voici les machines qu'elle trace par ma main – je ne sais pas encore à quoi elles servent, mais bientôt je saurai. Bientôt, quand la fusion sera complète, Guido. Car moi aussi je l'aimais, vois-tu. J'étais prêt à lui donner mon être et ma vie. Lorsque son heure a sonné. J'ai demandé à la recevoir. Elle m'a reconnu. Depuis, elle est présente partout, elle vit par moi – *en moi.*

Ses traits étaient empreints d'une sérénité non-humaine.

Encore une chope d'hydromel, patron, pour le vieux *condottiere !*

Ah ! le nom de Nardo me revient : il avait pris celui de son village : Vinci. Il s'appelait Leonardo da Vinci.

(1) Il est bien entendu, personne n'ignore que Léonard de Vinci a été élève d'Andréa Verocchio. Mais ce que certains ne savent pas, c'est que congédié par ce maître jaloux et non encore récupéré par les services du duc de Milan, Léonard fréquenta « les ateliers de principaux maîtres de Florence », autour de 1490. Et Pérugin en était le plus grand –Pérugin – l'aube de la Renaissance, comme de Vinci en a été le midi. La tentation a été trop grande… (N.D. A.)

PÊCHEURS DE LUNE

par Charles Henneberg

Hugues Page, pilote d'essai de la promotion Chronos, de l'an 2500, considéra avec intérêt l'appareil dressé au milieu du labo des Études Intemporelles. La carlingue blanche, pourvue de cadrans lumineux, ressemblait à un sas d'astronef.

— C'est un sas d'astronef, affirma le professeur Rezky. Nous avons adopté cette forme pour des raisons psychologiques précises. L'homme qui pénètre ici est enveloppé de radiations cosmiques autant qu'un astronaute qui fonce dans l'espace-temps. La quatrième dimension se contracte autour de lui et l'univers devient immobile. Le voyageur peut débarquer à n'importe quelle escale : passé, présent ou avenir. Son corps seul reste dans cette cabine.

— Ce voyage, alors, ce serait un rêve ?

— Non. De l'autre côté le monde est réel, tout est réel. Entendez-moi, je ne vous prends pas en traître : les dangers que vous allez courir comptent. Si vous mourez, votre cadavre sera ici, voilà tout.

— C'est consolant ! fit Page.

Avec sa stature d'archange, ses boucles noires en désordre et ses longs yeux violets, il ressemblait à un prince des miniatures persanes. Rezky pensa qu'en définitive, il l'avait choisi à cause de cet aspect insolite dans la foule des héros standardisés. Il s'adoucit pour dire :

— Le principe du voyage pallie les risques.

— Parce qu'il s'agit d'une nouvelle loi ?

— Certes. Depuis trois cents ans environ, en fait depuis les premiers vols dans l'hyperespace, l'humanité se trouvait bloquée devant une énigme irritante : nous savions que le temps est une dimension, il se déplie et se contracte suivant ses lois, nos pilotes reviennent jeunes de lointaines galaxies alors que le nom de leurs parents s'est effacé sur leurs tombes… Pourtant cette route nous était fermée, une barrière invisible nous arrêtait, pire que les monstres d'Ulysse ou ces murs de lumière ou de son que brisèrent les aviateurs du XXe siècle…

« Ceci demandait une explication. On émit des hypothèses extravagantes, on argua de la forme immuable du passé. On s'amusa aux casse-têtes : « Si, au cours d'une escale dans le passé, vous aviez la malchance de tuer votre aïeul avant qu'il ait procréé, existeriez-vous ? Et, n'existant pas, comment l'auriez-vous tué ? » C'est ce qu'on appelle le paradoxe temporel… »

Page rit, brièvement :

— Comme si l'on pouvait être sûr de ses aïeux !

— Le principe d'incertitude, bien sûr. – Le savant essuya ses oculaires embués. – Mais ce n'est qu'une défaite. La réponse était d'une terrible

simplicité : il semble que depuis Wells, la Terre se soit hypnotisée sur des notions fausses : on axait le problème sur le plan matériel. Une machine — chrome et nickels – se déplaçait sur le Fleuve du Temps ; on atterrissait au cœur d'une époque et l'on y apportait sa valise et son portefeuille, ce qui donnait des complications. C'était insensé, bien sûr. Il fallut tout reprendre à la base.

— Pour aboutir à quoi ?

— A cette idée de primate, à cet œuf de Colomb : le temps qui agit sur la matière lui est extérieur. Il relève de la perception extra-sensorielle.

— En somme, résuma Hugues, on voyagerait à la manière des purs esprits ? Personne ne se rendrait compte de notre présence et toute intervention effective nous serait impossible ?

— Non, dit le professeur. — Il hésitait, il semblait très las. – Nous revenons toujours à la variation d'Heisenberg et au relativisme einsteinien. Dans une certaine mesure, tout peut arriver : le présent se bâtit sur la base d'un passé imprécis, en vue d'un avenir multiple et malléable. Prenons l'histoire des peuples… Néron fut-il un poète incompris, un fou ou un monstre complet ? La première bombe atomique jetée sur la Terre sauva-t-elle ou perdit-elle l'humanité ? Chaque situation peut être autre, sans rien changer au tout. Le moment même que nous vivons n'est qu'une « configuration privilégiée »…

— De sorte que je pourrais peut-être – pardonnez une expression peu scientifique – « entrer en collision avec le passé ou l'avenir » ?

— Tout ceci, soupira Rezky, est encore théorique. Le premier raid dans le Temps, c'est vous qui le faites, n'est-ce pas ? Cependant, je ne voudrais pas vous donner d'illusions : les cloisons étanches n'existent plus. Il y a des phénomènes de lévitation, vous savez. Et des personnes douées de facultés PSI aiguës. Des prophètes et des clairvoyants…

— Il y eut même, affirma d'un air pincé un assistant archéologue, un certain continent à réputation bizarre : l'Atlantide. Platon.en a parlé dans Critiôs et dans Timée. Il est également décrit, avec un luxe de détails, par un certain Théopompe qui vécut quelque 389 ans avant Jésus-Christ.

— Une fable ! grommela le savant.

— Ou une « configuration privilégiée » ? Vous avez dit vous-même : tout peut arriver.

— Voyons, fit Hugues, conciliant, en quoi ces Atlantes peuvent-ils nous être utiles, dans le cas présent ?

— Utiles, je ne sais pas. Je pense plutôt qu'ils pourraient vous faire courir un de ces fameux risques que le professeur Rezky traite d'un peu haut.

Le physicien blêmit :

— Expliquez-vous, fit-il. Je n'aime pas les demi-vérités. En quoi ces types qui vivaient plus de 5.000 ans avant l'ère chrétienne et dont on sait pertinemment une seule chose : qu'ils ont péri avec leur continent, sauraient-ils intervenir dans un voyage intemporel à partir de l'an 2500 où nous sommes ?

— Oh ! ce n'est qu'une hypothèse… Puisqu'on parlait de prophètes et autres clairvoyants. Ils étaient bleus, paraît-il.

— Circonstance atténuante, dit Hugues, très sérieux. Mais encore ?

L'archéologue parut outré qu'un profane discutât :

— Il semble, formula-t-il tout d'un trait, qu'ils possédaient, en outre, des facultés psychiques singulières. « *Ils rêvaient du passé et se souvenaient de l'avenir.* » C'est-à-dire que ces « pêcheurs de lune » se déplaçaient bien

avant nous sur le Fleuve du Temps, drainant dans leurs filets des visions et brassant les événements à naître.

— Affirmation incontrôlable, coupa froidement Rezky. Je vous rappelle que ce Service s'intéresse seulement aux Sciences exactes.

*

* *

Elle s'appelait Neter.

Elle naquit aux environs de l'an 3000 avant l'ère chrétienne. L'hiéroglyphe de son nom signifie également : vie et lotus, l'eau, l'océan originel, le mystère. Le commencement du monde et son principe féminin. Et une foule de corollaires : le clair de lune sur les flots, semblable aux filets. Et sur le désert, où il est mirage. Tout ce qui trouble, capte, fait varier. Le voile d'Isis sur l'avenir – et aussi sur le passé. Dans la vallée du Nil, ce nom royal, donné à une simple jeune fille, surprenait.

Isidès, son père, appartenait au petit groupe d'hommes bleus – les rescapés d'un continent disparu que quelques-uns appelaient Mâ, Gondwana ou Lémurie mais plus communément l'Atlantide. Ces gens-là étaient sages et cléments ; la durée de leur vie étonnait les Égyptiens qui vivaient peu et vite. Certains d'entre eux continuèrent leur migration et portèrent leur lumière par-delà la Mer Rouge. Isidès, à qui la tradition attribuait près de 200 ans, fut vénéré à Guizeh, dont il fonda le temple souterrain. La rumeur lui donna plusieurs épouses – des déesses et des mortelles (car en ce temps-là, les dieux descendaient facilement sur la Terre).

Et une seule fille : Neter.

Nous croyons que sa mère était terrienne. Les croisements avec les Interplanétaires étaient alors hasardeux : ainsi naquit Thot à tête d'ibis, le cynocéphale Anubis et Sekhmet au corps d'adolescente, sommé d'un mufle de lionne. Naissances dont résultèrent mille ennuis. Sans parler d'Echidné et autres sirènes.

Neter, à quinze ans, était belle et souple comme un serpent qui danse. D'une blancheur azurée – comme tous les Atlantes : vous pouvez voir son image sur un sarcophage de la Vallée des Rois, où elle sourit sous sa tiare de saphir. Des colliers en feuilles de rosier d'or chargent son cou long et flexible. La bouche est enfantine, sensible et passionnée et les yeux d'opale s'alanguissent sous des cils inouïs.

Or en ce temps-là, l'Égypte secouait une oppression séculaire : l'Étranger Hyksos était chassé, la XVIIIe dynastie montait sur le trône et le siècle d'or allait s'ouvrir.

Non que le pays fût entièrement libéré : une sombre épouvante régnait encore sur le désert. Les Interplanétaires débarquaient dans ces sables. Il y en avait de plusieurs sortes. Beaucoup plus tard, le Pharaon Psammétique III note : « Ils tombaient du ciel comme les fruits d'un figuier qu'on secoue ; il y en avait couleur de cuivre et de soufre et certains avaient trois yeux… » C'étaient les parachutistes d'une planète assez proche. Mais à l'aube de la XVIIIe dynastie, d'autres atterrissaient sur les roues ocellées dont parle le prophète Ézéchiel : ils avaient un corps de lion, des ailes et un visage humain. Leur chef s'appelait Ptah. Sa statue – celle du Sphinx – écrasait la plaine.

De sombres histoires couraient : ces êtres aspiraient à dominer ; tapis

dans les hypogées de la Vallée des Rois, ils se nourrissaient subtilement de sève humaine, ils buvaient l'âme et non le sang. Les troupeaux de fellahs à l'œil éteint confirmaient ces bruits. D'autres accusaient des larves et des lémures. Le pays attendait, en tremblant, le jour où cette puissance sévirait ; on supputait la date de l'apocalypse et sa forme précise.

L'humanité – déjà – était coutumière de ces terreurs éparses et de ces interminables veilles de combat.

Il vint une nuit où, dans sa maison blanche et cernée de cyprès, sur le Nil, l'Atlante Isidès lut un avertissement d'étoiles. Il se leva, replia dans les étuis ses papyrus et s'approcha de la fenêtre sous l'arche : non, il ne s'était pas trompé – un piétinement immense, une houle de sifflements montait du désert, et sur le mur de son logis se profilaient des bois en spirale, des cornes aiguës, comme si un troupeau d'antilopes, d'hémiones et de mouflons se fût avancé, précédé et suivi de couleuvres et d'iguanes : tout ce qui était doux, inoffensif, tout ce qui craint la mort dans les ténèbres, fuyait. Isidès alla réveiller sa fille à la hâte et se rassura, en plongeant dans les prunelles claires de Neter. Ils n'en montèrent pas moins dans une litière close de rideaux, « en air tissé de Crète » et portée par quatre géants Nubiens. La litière s'enclava dans le silencieux cortège de bêtes et, sur la rive du Nil, trois ou quatre villages se levèrent et suivirent.

Neter n'avait rien demandé à son père ; tout était convenu entre eux. Parfois, tendant sa main qui brillait dans l'obscurité, entre les tentures, elle caressait un museau de biche, doux comme du velours. Du haut du ciel, la lune jetait ses filets d argent sur le désert et semblait ramener vers elle Mitzraïm entier comme une proie. Lorsque, beaucoup plus tard – tours d'albâtre et jardins suspendus – Thèbes se profila sur un horizon pâle, Isidès dit :

— Ton oncle, Nephtalî, fils de Jacob, nous attend.

Ce jour-là, le feu venu du désert consuma l'oasis qui entourait la maison de l'Atlante et l'on perçut en plein jour le rauquement des lions.

Parce que sa prescience de l'avenir était incertaine et éparse, Neter ignorait encore l'ordre des événements, le lendemain.

Le coucher du soleil la surprit assise sur un mur, aux côtés de Déborah, la quatrième épouse de l'oncle Nephtalî – et toutes les deux croquaient des graines de melon d'eau.

« Oncle » n'était qu'un terme d'amitié, car Isidès, issu du divin continent, n'avait aucun lien de sang avec la laborieuse, la prolifique famille du Berger Jacob, arrivé en Égypte après que son fils Joseph y fût devenu, par la grâce de Jéhovah, d'esclave un affranchi et de là, un fonctionnaire. Mais poète de cour (car il est dit : « Nephtalî est une biche lâchée : ses paroles ont de la grâce »), le Sémite estimait l'esprit Atlante, limpide et hautain ; lui-même était fort sage, bien que plongé dans les intrigues et marié plusieurs fois. Sa dernière femme, Déborah, avait juste l'âge de Neter ; elles s'étaient liées d'amitié, elles aussi.

De graves événements agitaient Thèbes : le Pharaon Ahmôsis était mort et son fils combattait au loin. Un certain Apôpi, intrigant à la solde d'Hyksos, prêchait la révolte :l'Égypte n'avait que faire d'un jeune prince belliqueux qui allait tenter des conquêtes et épuiser les greniers – d'ailleurs personne ne le connaissait, et sa famille n'était qu'une tribu du Delta… ainsi que d'autres balivernes. La lie du peuple buvait à ses frais du vin de palme et criait fort. Mais vers midi, un courrier haletant accourut ; il annonçait qu'un nuage de poussière révélait l'approche d'une armée innombrable – et tous les cœurs bondirent : « Le Pharaon ! » Il arrivait, il

avait traversé le Nil.

Il s'appelait Aménothès. A vingt ans, il était beau d'une beauté violente : toutes les filles du Mitzraïm en étaient amoureuses. Élevé loin de la cour, on le disait secret. Le bruit courut qu'il allait entrer par la Porte du Sud – et tout le monde s'en fut aux remparts, les anciens émeutiers clamant leur joie plus haut que les autres ; cette foule bloqua toutes les rues et des personnes de qualité attardées chez les joailliers ou les Grecs, où elles négociaient l'ambre et la pourpre, se trouvèrent portées au premier rang des spectateurs.

C'est ainsi que Neter et Déborah se perchèrent sur un mur, et la petite Juive dit, secouant ses boucles brunes ;

— Crois-tu qu'il régnera vraiment, lui… Aménothès ?

— Qui d'autre veux-tu ?

L'Atlante paraissait pâle et distraite ; elle jouait avec ses anneaux.

— Je ne sais pas… dit Déborah. Non, vraiment. On raconte tant de choses ! On dit que nous aurons là un grand roi conquérant. On dit qu'il soulèvera comme une vague les peuples d'Égypte, pour les jeter sur l'Elam ? et le Chanaan… et peut-être aussi sur la Mésopotamie et les Indes. La terre tremblera devant lui et il la possédera dans le tumulte et le sang.

— Je pense, dit sèchement Neter, qu'il pensera d'abord à délivrer son propre pays de Ptah et de ses ombres.

— Ça…

Déborah s'arrêta et mordit son ongle. Comme si elle en avait trop dit. L'Atlante la regarda, curieusement :

— Tu ne le crois pas, n'est-ce pas ? Tu as des connaissances bizarres. Depuis notre dernier voyage, tu as changé, Déborah !

Elle baissait la voix. Autour des deux étrangères, la foule thébaine éclatait de couleurs, de rires et de cris ; les femmes jacassaient, les enfants couraient, nus, et une sourde psalmodie montait du cortège des prêtres. Mais Neter sentait – encore en plein jour, sur la Ville – l'ombre et la glace d'une éternelle nuit. Déborah rit un peu, elle se pencha et d'une mince langue de chatte lécha la nuque blanche de son amie.

— C'est bon, fit-elle. Comme de la crème. Pourquoi n'aimes-tu pas l'amour, Neter ? Oui, on dit que tu seras reine un jour… n'oublie pas alors ta petite servante ! Je te dirai tout, si tu promets de ne pas me trahir. Voici : je reçois chaque nuit la visite d'un Kéroub ailé… non, pas un Kéroub : ils ont un corps de taureau et ils meuglent. Celui-ci est comme un félin, long, puissant et doux. Il fait de moi ce qu'il veut et il me verse dans l'esprit des choses… oh ! je ne saurais te dire ! C'est terrible et délicieux.

— Et Nephtalî, Déborah ?

— Il a cent ans ! Mon amitié avec le Visiteur ne peut lui nuire. Pourquoi ne voudrais-tu pas essayer, toi, Neter ? Cela n'a aucun rapport avec les bêtises humaines : on devient si puissant, si savant – on ne fait qu'un avec Ptah ! C'est un tel ravissement. En même temps, on sait qu'on est perdu, on sait tout…

— Tu exagères, répondit Neter.

Elle aurait voulu fuir ce bras amical qui l'enlaçait, cet être charmant et souillé, mais maintenant elle savait : le destin commençait à tisser ses fils. Dans un dessin calculé d'avance, Déborah était l'arabesque imprévisible et nécessaire. Neter, glacée d'horreur, choisit bien ses mots :

— Prouve-moi que tu connais un mystère, un seul… et je te croirai.

Déborah se mira dans le regard clair de son amie : elle avait la pupille verticale, comme les félins.

— Eh bien, dit-elle, voilà encore… Dès cette nuit sans doute, le Pharaon ne sera plus Aménothès, fils d'Ahmès.

— Tu veux dire qu'ils le tueront ?

— Ils n'en auront pas besoin. Les Ptahs sont très savants : ils mettront une autre âme dans son corps. Et il les servira, il sera leur esclave.

— Une autre âme ? Tu es folle. Il a la sienne.

— On te l'a dit ? Peut-être, après tout, en a-t-il une. Mais les Ptahs ont besoin seulement de son visage et de son corps. J'ai appris qu'ils pratiquaient souvent de telles opérations. Il y a là une phrase que j'ai retenue, peut-être la comprendras-tu : *« Depuis que nous nous sommes aperçus que nous sommes réfractaires à toute mutation, nous allons vivre ailleurs… les hommes ont horreur des rois à ailes et à griffes ! »*

— C'est impossible, dit Neter durement. Le Pharaon ne se laissera pas approcher par ces bêtes. Et il est bien gardé.

— Oui. Sauf en cette nuit. Car tu sais qu'il existe un usage très ancien : celui de la Veillée d'armes. Un jeune souverain d'Égypte passe la nuit qui précède son couronnement au temple d'Ammon, dans son oasis. Il doit être seul. Dès le seuil, un prêtre lui offre un vin mêlé de myrrhe. Ptah connaît le prêtre. Il y aura dans ce vin un mélange d'herbes et un charme, tels qu'Aménothès s'endormira, et le Très Mystérieux viendra prendre possession de cette enveloppe vide, de ce corps vacant…

Neter se modérait encore, mais elle avait enfoncé les ongles dans la paume de sa main et elle sentit, avec soulagement presque, la tiédeur humaine de son propre sang. Elle demanda d'une voix basse et douce :

— Tu ne crois pas que c'est là une trahison odieuse ? Je ne parle pas d'Aménothès. Mais l'Égypte ? Elle a mérité un autre roi.

— Oh ! celui-ci sera très grand. (Déborah baissa ses cils peints au curma, d'un air voluptueux et coupable.) Et puis… que savons-nous des dieux ? Peut-être est-ce déjà arrivé ? Bien des princes, vides comme des grelots, sont devenus des Pharaons remplis de sagesse. Et si l'épreuve de l'oasis consistait justement… en cet échange ? Mon amant régnera sur l'Égypte ! Mais ne le dis pas à Nephtalî ! Et cette nuit, cette nuit…

Neter avait glissé du mur, mais elle ne pouvait avancer. C'était, pensa-t-elle, comme dans les cauchemars, où l'on veut fuir, crier – et l'on est cloué sur place, et toute parole meurt. Un nuage de poussière écarlate voila l'horizon et des fanfares éclatèrent. Debout sur les remparts, les Thébaines frappaient dans leurs cymbales et faisaient pleuvoir des pétales de roses et de lotus. Les prêtres agitaient leurs encensoirs. Déborah criait quelque chose, tendant vers son amie ses bras minces. Comme cela lui arrivait souvent, dans les minutes de grandes émotions, l'Atlante devait se retenir à une corniche, à la robe d'une fellahine, au présent, pour ne pas tomber avec une vitesse vertigineuse dans un des deux abîmes également béants : l'avenir et le passé. Elle courait. Elle devait prévenir, aider… Elle devait surtout faire taire ses pensées – tant d'êtres télépathes se cachaient dans cette foule – et ils avaient capté Déborah. Elle s'arrêta, haletante : la rue devant elle était barrée. Comme elle était fort petite, les tuniques bleues et les claphtes flottants des prêtres lui dérobaient la vue – elle en eût pleuré. Soudain la brume hypnagogique, l'état d'indécision, de vacuité dans lesquels elle avait flotté toute cette journée, se dissipèrent, et elle comprit, avec horreur, qu'elle devait voir Aménothès à cet instant : *sinon elle ne serait jamais sûre.* Ses petits poings tambourinèrent avec audace dans le dos d'un grand Lydien qui se retourna, avec un large sourire :

— Si menue, dit-il, et si méchante ! Que veux-tu, ô fille d'Isis ?

Haletante, elle balbutia :

— Il faut que je voie le Pharaon !

— Ohé ! vous en êtes toutes folles ! Monte ici.

C'était un musicien, il la hissa sur sa harpe,

dressée dans un étui de santal. Elle y demeura, comme une figurine sculptée, une victoire. Il était temps : en bas, les portes de bronze s'ouvraient, dans un tonnerre, et parmi les nuées d'aromates, bruyante, éblouissante comme un joyau barbare, lourde – tel un python aux mille anneaux – l'armée de Mitzraïm pénétra dans Thèbes.

De minces coureurs gaînés de tabliers de cuir précédaient de pesants mercenaires Ioniens, dont les cuirasses préfiguraient les scaphandres interplanétaires. Les Numides galopaient sur leurs fines cavales dorées et les Noirs Lybiens menaient les meutes de léopards du désert.

Sur un char attelé de quatre étalons blancs, se tenait une statue d'or, immobile. Un serpent d'émeraudes – l'Uræus royal – se tordait sur son front ; le visage sombre et parfait était découvert. La ressemblance qui existait pour les Atlantes seuls était frappante. Lorsque le Pharaon d'Égypte passa devant le mur mélodieux de ses harpistes, il leva les yeux. A travers l'épais grillage des cils, Neter rencontra deux lacs nocturnes : obscurs et sans éclat. Elle se sentit rassurée : Aménothès Ier n'avait pas d'âme. Pas encore.

*

* *

En 2500, Hugues Page, le premier voyageur intemporel, serra beaucoup de mains et pénétra dans sa carlingue, laissant le professeur Rezky se débattre au milieu d'une foule de reporters. L'importance que les gens attachaient à ce raid le dépassait. Il ne laissait pas grand-chose après lui et n'aimait pas exagérément son époque. Il y en avait de plus belles, ses études hypnotiques le lui avaient appris. Certaines statues de primitifs, des fresques de la Renaissance Italienne, des émaux retrouvés dans les syringes de la Vallée des Rois, réveillaient en lui comme un écho lointain, naturel, pathétique… Il ajusta son casque à électrodes et regarda Rezky.

Des bribes de conversations lui parvenaient. Que disait-il encore, l'autre affreux ? *Les Atlantes, pour se déplacer dans le temps, laissaient, dans les époques, des espaces vacants, des figures creuses. Cela explique l'apparition de ces grands génies dépareillés : Vinci, Pascal, Einstein. C'étaient les hommes du futur*… Sous le faux jour des néons, le visage de l'archéologue tournait au bleu. Hugues consulta son chronomètre et appuya sur la manette en sélénium.

Et le monde fut autre.

*

* *

Une immense lune blanche se tenait sur le désert. Page ne se rappelait pas avoir quitté la carlingue – et voici qu'il se trouvait parmi ces dunes rouges. Le sable scintillait faiblement. Cela ressemblait à Syrtis Major, de Mars. Il releva un peu la visière de son casque et un air sec, chargé d'oxygène, brûla ses joues. Il s'inquiéta : était-ce bien la Terre ? Une première expérience pouvait comporter des erreurs d'aiguillage. Sous trois palmes métalliques, un mince ruisseau de cristal lui parut lourd, saturé de

sels minéraux.

Pendant un instant, le voyageur vacilla : tout était perdu, Rezky s'était trompé de direction, il l'avait envoyé dans un avenir imprévisible, sur une Terre morte – ce désert n'était qu'un fond d'océan, tari par évaporation, et ce filet au goût de cendre, la dernière eau… Le dessin variable des étoiles, la limpidité de l'atmosphère appuyaient l'horreur de cette hypothèse : les astres semblaient énormes et l'Étoile Polaire avait changé de place, comme si l'axe du globe s'était un peu redressé. Rezky saurait-il le retrouver ? … Sur les planètes calcinées ou glacées qu'il avait visitées jadis, il avait du moins son astronef, mais pas ici…

Presque au même moment, un hurlement sauvage, angoissant, pareil à une sirène d'alerte, le jeta derrière une dune. Son fulgurant au cran d'arrêt (bien qu'il supposât cette arme inutile), Page vit se profiler, sur le disque blanc, un monstre fantastique. La lune faisait étinceler son pelage argenté, à ombres bleues ; haut comme une grue de décharge, il avait les jambes et le cou longs et flexibles, une bosse au milieu du dos et l'air franchement dégoûté. Le monstre fit quelques pas en chancelant, puis plia les genoux, humainement, et s'abattit dans le sable. Et l'astronaute perçut un sanglot mélodieux.

Une petite silhouette se dégagea de l'ombre. Un long voile bleu traînait derrière elle et, durant un instant, Page entrevit un visage renversé, une blancheur de perle, de cerisier en fleur, une blancheur d'abîme – des cils emperlés de larmes et une bouche d'enfant. La fillette courut aveuglément devant elle (pour Hugues, c'était indéniablement une fillette) et le voyageur la suivit : cette première forme de vie intelligente qu'il surprenait était charmante. Il essaya de capter sa pensée ; un influx d'ondes désordonnées le frappa (il était vrai que ses facultés E. S. P. avaient ici une acuité singulière) : l'adolescente était lasse, effrayée, elle venait de voyager toute la nuit. Il y avait urgence. Et ce maudit dromadaire qui refusait de marcher ! Page se rapprocha, manqua de poser une question, se rappela à temps qu'il était invisible et inaudible. Pourtant, comme une réponse, l'inconnue, avec une force extraordinaire, se centra sur un péril extérieur, impitoyable et vivant, quelque chose qui venait d'un autre monde. Pendant un instant, Page eut cette intuition insensée : d'autres astronautes l'avaient précédé dans ce pays, et l'enfant fuyait devant ces envahisseurs.

Cependant sur le flot mental bouillonnant, deux images surnagèrent avec une incroyable netteté : la première était celle d'une oasis et d'un édifice semi-circulaire, bâti en blocs énormes, marbre noir et jaspe – un temple solitaire, nocturne, d'où émanait une impression d'horreur. La préparation hypnotique de Hugues lui permit de reconnaître un des plus anciens sanctuaires du globe : le temple d'Ammon Ra, où tous les souverains, y compris Alexandre le Grand, cherchèrent leur consécration. Ainsi donc, il était bien sur la Terre, mais au fond de quel passé hallucinant ?

L'inconnue continuait de courir, elle trébucha et une seconde image se détacha de ses ondes mentales : un homme. Non, plus qu'un homme, Page ne pouvait distinguer ses traits – seulement l'éclair d'une armure qui ressemblait assez, pensa-t-il à part soi, à une cuirasse spatiale. L'être était sous la menace d'un danger, pire que la mort. Essayant de décanter, de préciser cette ombre, Page échoua. Sans doute un décalage s'était-il produit entre sa perception et les émissions de la jeune fille : il ne vit que le désert et l'image du sphinx de Guizeh.

Comme si elle désespérait de pouvoir communiquer plus clairement, la fugitive se tordit les mains et demeura figée. Une secousse plutôt sensible

qu'audible avait ébranlé le plateau et pourtant l'on ne voyait rien : à perte de vue, seules les trombes de sable dansaient comme des colonnes d'encens. Quelques secondes après, une forme tourbillonnante fonça à leurs côtés, c'était le dromadaire blanc – son ombre s'étendait comme une nuée sur le désert ; oreilles collées au crâne et le cou frémissant, il disparut dans un rideau de poussière.

Et Page vit venir les lions.

Le premier rugissement s'éleva d'une faille profonde, sous le plateau. Un tonnerre roula au ras du sol, puis s'épanouit en gerbes de hurlements et de râles. Une tornade onduleuse naquit parmi les dunes – un nuage de sable, de griffes et d'éclairs – un souffle de forge. La jeune fille tomba et, avant que l'astronaute eût pu esquisser un geste, ce volcan fut sur eux.

Vingt, ou cent, ou mille trombes rousses. Cent ou mille longues et rugissantes flammes – mufles taillés dans le granit, crinières emmêlées – et lorsqu'ils furent tout près, le double de pupilles d'un or bouillonnant. Certainement plus qu'il n'en fallait pour balayer, pour déchiqueter deux vulnérables corps humains. Page avait, d'instinct, plié le genou et il enveloppait de ses bras un mince corps de fillette, qui semblait cacher son visage à même l'armure spatiale. Il n'avait pas eu le temps de tirer son fulgurant. Mourait-on sur le plan intemporel ? Rezky avait dit… Il ferma les yeux.

Une minute après, il vivait encore et le souffle du brasier, l'ouragan vivant avaient passé. La jeune fille entre ses bras se faisait immobile et attentive. Hugues rouvrit les yeux, pour voir la masse fauve fondre à l'horizon. Quelques retardataires galopèrent, s'écartant d'un bond de l'endroit où se tenait l'invisible. Il n'y avait plus de dromadaire en vue, et par vastes vagues de séisme, l'univers se calmait.

Les bêtes sentent « les présences », se souvient le voyageur. Il revit – si loin de ce monde déchaîné, – des images familières : son chien en arrêt devant une place vide, un chat domestique figé, face à la nuit. Pour eux, l'obscurité était vivante. Mais la jeune fille qui s'était réfugiée contre lui ?… Elle s était relevée, il la voyait mieux maintenant, dans le clair de lune, et un vertige le saisit : le temps de Page était peuplé de filles étincelantes, dures et civilisées, d'admirables mannequins : il n'avait jamais vu encore un être qui appelait les comparaisons d'un lys.

— Seigneur, fit-elle, je dois partir. L'épreuve commence, où chacun doit être seul. Vous savez maintenant… Ptah…

Avait-elle prié, s'adressant à quelque divinité invisible ? Elle s'éloignait déjà. D'autres ombres passèrent sur le désert. Un char aux essieux brillants roula, sur lequel deux hommes échangeaient des pensées concises : Page perçut de nouveau l'image de l'oasis, ses ombres parallèles de palmiers, et le temple aux piliers de jaspe. Mais pour ces voyageurs, un être humain veillait là ; et sans doute était-ce lui que la fugitive cherchait à rejoindre. L'intemporel fit un effort et vit – par-delà les sables et les brumes – une silhouette hautaine, un sombre et beau visage étrangement connu et les émeraudes du bandeau. « Un roi, pensa-t-il. Un Pharaon. Et ils ont probablement un rendez-vous. Elle se met bien, ma petite inconnue. » Plein d'une inexplicable rancune, il évita l'oasis.

Resté seul, il apprécia davantage sa condition d'être inter-plans : il flottait au-dessus des dunes. Il lui suffit de penser à une entaille dans le roc pour se retrouver immédiatement au bord de la falaise. D'en bas, une fraîcheur de source montait. « C'est ce qu'ils appellent lévitation ou télékinésie », pensa-t-il. Un lion isolé surgit, rauqua, dressa les oreilles,

puis fit un bond de côté, parce que Page marchait délibérément sur lui. L'énorme brute fila, la tête basse, comme un chien battu. Mentalement, Page lui fit rebrousser chemin, l'envoya crouler dans la faille : ainsi, les bêtes lui obéissaient…

Ce fut alors que le danger se précisa.

Ce n'était pas un être ou, du moins, pas encore. Plutôt un faisceau d'ondes mentales – puissant, inexorable, impératif. Quelque chose qui vidait les corps. Devant quoi défaillait toute pensée humaine. Il eut recours à toute sa discipline pour ne pas reculer, pour ne pas s'enfuir, et au contraire, il s'avança dans l'espace intercalaire ouvert, assez pour réaliser qu'il s'agissait des méthodes d'assaut d'une race ancienne et carnassière qui avait développé en elle, aux dépens de toute morale, ses facultés d'absorption. Une race de vampires psychiques, en somme, ou encore… L'influx était si puissant, qu'il dessina automatiquement sur la rétine du voyageur l'image d'un sphinx. Mais cette fois, il était vivant.

« Pourquoi pas ? se demanda Hugues. Les monuments terriens sont remplis de ces masques divins et bestiaux-, les légendes planétaires, pleines de choses horribles et folles, blasphématoires, que nous nous empressons d'oublier, parce qu'il est trop difficile de vivre avec cela à ses côtés. Mais les hommes ont tout de même rencontré quelque part ces rois-taureaux assyriens, ces harpies et ces gorgones… Pourquoi pas un Sphinx régnant sur la nuit ? »

Page vacillait, l'onde visuelle l'avait frappé avec une telle force qu'il en ressentait un choc physique ; un rideau de sang voilait sa vue et un flot d'hallucinations déferlait. « Exactement comme un boxeur groggy », pensa-t-il, essayant de dresser un écran protecteur. Encore était-il possible qu'un boxeur atteint n'eût jamais ressenti cette douleur fulgurante. Mais l'onde se retira, et il reprit haleine pour sérier les impressions qui l'assiégeaient.

Elles étaient de toute sorte et sans doute émanaient-elles de deux êtres différents, au moins : les unes étaient sombres, énormes, à la mesure d'un univers démentiel, évoquant un infini noir, des globes glacés et calcinés roulant autour de soleils géants, et ces astres portaient les noms des étoiles que l'humanité n'avait pas encore atteintes : Sirius, Altaïr, Aldébaran… Était-ce de là que venait l'espèce possessive et carnassière ? Ces ondes s'imposaient avec leurs visions, leurs sons discordants, leurs mondes explosant en des chocs cosmiques ; parmi le rugissement énorme des sauriens de l'ère carbonifère, parmi les relents musqués des marais originels où naissait, où mourait toute vie, elles drainaient une histoire pleine de cris, de violences et de batailles – tout un univers d'épouvante, cérébral et charnel.

Page ne pouvait douter que ce ne fussent là les souvenirs personnels d'un monstre. Ptah – la jeune fille avait dit ce nom : Ptah… Sous le vocable de Sokaris, il avait déjà régné sur Memphis – ou était-ce un de ses ancêtres ? En tout cas, aujourd'hui, il voulait mettre sa griffe sur tout le pays… Mais pourquoi s'attaquait-il à un voyageur intemporel ? (Pendant une brève seconde, l'astronaute regretta sa vraie vocation – précise, délimitée par les lois de la physique : décidément Rezky et ses assistants n'avaient pas prévu ce péril.) Il se battait contre une personnalité envahissante, faiblissait, et des sensations aiguës, profondes, inhumaines, prenaient possession de son subconscient.

Mais une onde plus faible, comme musicale – un filet de cristal, un clair de lune, vint à son secours. Elle était profondément humaine, celle-là :

Elle parlait d'une mer céruléenne, d'un continent d'opale, d'une sagesse

froide, faite d'harmonie, qui vous donnait l'orgueil d'être Terrien. Tout l'être de Page se tendit vers ce ruisseau d'images claires et il comprit que l'Inconnue luttait à ses côtés. Mais alors – le temple, l'oasis… N'était-elle pas aux côtés de son beau Pharaon sombre ?

Il n'eut pas le temps de réfléchir, car la pensée carnassière revenait à l'assaut. Jusqu'ici elle n'avait que tonné, clamé, elle avait été épouvante et anéantissement sans recours… cette fois, elle changeait de tactique, ayant éprouvé la force de l'adversaire – et non sans surprise ; elle se faisait insinuante, monstrueusement douce, s'attaquant aux nerfs qu'elle comblait d'un horrible délice au-delà de toute joie physique et plus aigu que la douleur. Et elle promettait et murmurait à fleur du conscient des choses épouvantables, elle distillait le supplice et le ravissement. L'être qui s'était emparé de son système nerveux et qui jouait sur ce clavier d'étonnantes symphonies avait vécu si longtemps et épuisé tant d'effrayantes voluptés que le cerveau humain se liquéfiait à son contact, que l'âme humaine, irrémédiablement souillée, s'anéantissait. Dans un éclair de désespoir, Page sentit : toutes ces expériences étaient présentes, au moment même ; par une concentration de sa volonté, Ptah vivait et lui faisait partager son enfer.

A lui. Toujours à lui. Où était donc le Pharaon que le monstre devait attaquer ?

Il lutta en homme, en explorateur, à qui l'on a appris à préserver dans l'isolement et le pire chaos sa personnalité propre : il était Hugues Page, un être humain distinct, venu de l'an 2500 – et n'avait rien à voir avec ce déchaînement de haine et de luxure. Cette prise de conscience brisa l'envoûtement, la vague noire et rouge reflua. Hugues se retrouva à genoux sous une dune, il avait roulé parmi les blocs de rochers, et ses mains étaient pleines de sang ; les battements de son cœur l'étourdissaient, et il comprit : le dernier assaut avait été si violent qu'il l'avait presque arraché à la quatrième dimension – il reprenait une forme physique… Il frémit.

Dans le silence du désert une onde mélodieuse (peut-être la voix de l'Inconnue, mais plus lancinante et plus chaude) parla :

— Fuyez, oh ! fuyez ! C'est vous qu'ils veulent détruire.

— Moi ? Pourquoi donc ? Je ne suis ni de ce pays ni de ce temps.

— Vous n'en savez rien. Le danger le plus horrible…

— Puis-je venir vous rejoindre ? demanda Hugues – et chaque parole déchirait sa gorge sèche. Puis-je vous être d'un secours ?…

— Non. Non…

Ici, une onde de désespoir glacé.

— Je veux vous revoir.

— C'est impossible. Vous êtes perdu, s'ils arrivent à vous matérialiser.

— Et ils le peuvent ?

— Je ne sais pas. Ils ont pillé tant de cerveaux Atlantes ! Intégrez-vous à une autre dimension. Ne pensez plus à moi.

Ce n'était pas l'Inconnue : elle ne pouvait pas parler ainsi.

*
*   *

« Ils ont pillé les cerveaux Atlantes… »

Le sien aussi, sans doute. Page se sentait vidé.

Puisqu'il avait, durant quelques instants, partagé les souvenirs et les sensations du Monstre, cela signifiait que les autres avaient eu accès à ses

propres connaissances. Il frissonna : il était tout de même bon physicien et meilleur astronaute. Est-ce qu'ils sauraient utiliser sa science ? Est-ce que… – L'hypothèse de la Terre, en l'an 2500, envahie par les masques bestiaux de l'Égypte pharaonique, le fit frémir.

Mais s'intégrer à une autre dimension ? Sur l'autre rive du Temps, la silhouette du professeur Rezky lui parut singulièrement inconsistante. Ce fantôme devait actionner un clavier, lever la manette « retour »… Cela paraissait impossible. Subitement, il apprécia le monde violent où il avait plongé : c'était *sa* Terre, mais aussi une planète neuve : l'air était d'une pureté qui grisait ; toutes les couleurs surgissaient vives et heurtées, la lune rose parmi les tourbillons de sable prenait un éclat incroyable… la luxuriante oasis, ses palmes comme lavées par une averse, tout jusqu'aux senteurs vertigineuses des pâles coupes des nénuphars, le musc des bêtes cachées, la fraîcheur d'une source, proclamait avec force un univers jeune, riche, enivrant. En même temps, jamais l'horreur et la mort n'avaient été aussi présentes, aussi proches : tout dans ce monde incitait à jouir du moment. « Je vis ! » criait l'oseraie foulée sous les puissants piliers de l'hippopotame. « J'existe ! » étincelait le phalène que la nuit happait. La minute brève distillait un poignant délice.

Ce fut dans cette lueur rose qu'ils se profilèrent, à l'autre bord de la plaine – et vraiment sur aucune planète du carbonifère Page n'avait vu quelque chose de plus affreux. D'abord parce qu'un certain ordre – la parodie d'une discipline humaine – présidait à leur mouvement et que certains, montés sur des chars, tenant des rênes, paraissaient familiers, comme les cauchemars d'enfance. (Qui de nous ne s'est pas rêvé, poursuivi, traqué par une meute, tombant d'une hauteur vertigineuse, tombant toujours ?…) Page avait beau savoir, sur la foi des études hypnotiques, que l'Égypte possédait beaucoup de dieux très peu humains, il ne pouvait réaliser cela… Maintenant, de chaque pli du terrain *(« Dans cette terre maudite »*, avoue un manuscrit chaldéen, « c*haque pli de sable cache un million de démons… »),* de chaque dune, surgissaient d'étranges visions : ailés ou trapus, octopodes ou cynocéphales, les uns se traînant au sol, avec un claquement d'anneaux, un bruit et une odeur de marée, les autres tourbillonnant dans un remous d'aigrettes – ils venaient tous vers l'oasis d'Ammon, et c'étaient les sauriens et les béliers géants, les entités à tête de chacal, à carrure d'hippopotame, les dieux de Bubaste, de Mendès, d'Assyrie, les monstres et les idoles sans visage. Toutes les épouvantes des âges obscurs suivaient un char de vainqueur.

Là-haut, au-dessus des essieux d'or, sous un dais de pourpre, trônait le Sphinx vivant.

Le cortège s'avançait, avec une lenteur inexorable. On ne pouvait résister à cela. Rien n'aurait su arrêter cette marche à la victoire. Toutes les terreurs puériles réveillées, tous les spectres reconnus, un homme n'aurait servi que de paillasson au défilé des dieux.

Ils se dirigeaient vers l'oasis d'Ammon.

Pendant un moment, l'envie de rejoindre l'Inconnue au temple fut si forte que Hugues se mordit le poignet. Non, il n'était pas venu pour cela. Il était en mission, il devait simplement recueillir et emmagasiner le plus grand nombre de données, lutter – si on l'attaquait – et revenir chez lui. Mais la notion même du retour lui parut prodigieusement absurde. Et injuste…

A genoux, tant il était épuisé, il rampa vers la source, dans les roseaux. L'eau était si fraîche quelle brûlait. Il but à grandes gorgées, sans s'étonner

de ses perceptions sensorielles de plus en plus aiguës. Le ruisseau qui arrosait l'oasis se perdait un peu plus bas dans une faille de granit d'où montait comme un rauque murmure. Intrigué, Hugues se pencha et une épouvantable odeur de fauverie frappa ses narines. C'était l'oued aux lions, en contrebas du plateau. Cela houlait comme une mer, c'était un raz de marée roux et profond, où brillait par moments le mince filet d'eau. Hugues vit ce que jamais un homme n'observa sans mourir.

Les bêtes buvaient avec courtoisie, laissant la place aux plus faibles. Il distingua dans la masse les grandes brutes du Golfe, obtuses, à crinière sculptée dans le sable, des lionceaux dansants et de belles lionnes couleurs de maïs mûr. Un peu plus bas, se profilèrent les cornes d'un mouflon à qui la soif faisait oublier le danger ; un rhinocéros, au petit œil injecté, roula, arrachant le bord de la falaise friable. Des léopards des dunes, mieux fleuris de roses noires qu'un champ de mai, faufilaient parmi les géants zébrés, tachetés, leur stature oblique. Dans les remous du sable, des « kraits » minuscules sifflaient…

Tout à coup, comme le vent changeait, un immobile frisson agita la masse vivante. Ce fut presque instantané. Une belle lionne rose autant qu'une femme nue, bondit sur les dunes. Un tigre presque bleu sabra l'air. Des chacals piétinés hurlèrent et l'on entendit, plus haut que le concert rugissant, le rire affreux d'une hyène. Hugues, atterré, comprit : les bêtes avaient saisi sa présence, le raz de marée s'ébranlait devant lui. Il avançait. C'était une force matérielle, déchaînée, capable de balayer n'importe quoi – n'importe qui…

— A nous deux, Ptah ! se dit Page.

Le choc des deux masses fut tel que le désert en trembla

*
* *

Hugues Page revint à lui, dans la fraîcheur profonde des voûtes. Sa tête reposait sur un voile bleu, plié, dans un creux de marbre, et il se souvint que les lits égyptiens comportent, au lieu d'un oreiller, une cavité, en forme de demi-lune. Cela donnait de beaux rêves, paraît-il. L'idée était si absurde qu'il en rit. Un cercle de métal le serrait aux tempes et, voilés de cils longs, deux immenses yeux d'opale l'observaient.

— Vous vous êtes bien battu, dit une voix de source. (Et après un silence :) Et vous êtes beau…

— Vous me voyez donc ? demanda-t-il poliment, en essayant de se relever.

Mais une petite main le retint.

— Ne bougez pas. Quand nous vous avons relevé, vous sembliez mort : tous les lions du désert et toute l'armée de Ptah sont passés sur votre cuirasse. Heureusement, elle était d'une matière résistante.

— Où est Ptah ?

— Je pense qu'il a fui, dit-elle distraitement. Il se terre au désert, il a perdu presque tous les siens, et après tout, ce n'est qu'une grosse bête !

— Vous m'avez relevé… qui, vous ?

— Mon père. Mon oncle Nephtalî. Des étrangers. Vous les récompenserez, après ; cela n'a pas tant d'importance. Dans quelques moments, le remède que nous vous avons donné agira et alors vous pourrez marcher et revenir à Thèbes. On vous y recevra comme un dieu vivant.

— Mais, dit Hugues, je n'ai aucune envie d'aller à Thèbes ! Surtout si maintenant tout le monde me voit.

— Un Pharaon doit se faire couronner à Thèbes.

— Mais…

— Et vous êtes le Pharaon. Vous vous appelez Aménothès Ier, fils d'Ahmès, petit-fils de Kamôsis. Vous régnez sur les deux Égyptes : la Blanche et la Bleue, sur une partie de l'Asie et les peuples innombrables du désert. Vous portez l'Uræus et le Pschent, et vous êtes un dieu.

Le remède devait agir, car Hugues Page s'assit dans son armure éclatée.

— Écoutez, dit-il, l'un de nous deux est fou : je m'appelle Hugues Page, et je suis un pilote en mission. Je viens de l'an 2500, par le Fleuve Temporel, et je vais repartir par la même voie. D'ailleurs, j'ai cru comprendre hier (j'ai saisi vos pensées) que le Pharaon Aménothès se trouvait dans ce temple. Où est-il ? C'est lui le vrai roi d'Égypte, et je n'ai aucune qualité pour usurper ses prérogatives.

Les yeux couleur du temps exprimèrent un désespoir ravissant :

— Oncle Nephtalî ! s'écria l'Inconnue. Oncle Nephtalî ! Venez vite ! Le choc a été plus grave que nous ne pensions… notre prince est fou !

Un admirable vieillard blanc, aux allures de patriarche, se précipita sur Hugues et prit son pouls.

— O Pharaon ! dit-il. Que votre nom soit béni un million et encore un million de fois… Que Votre Majesté reprenne ses sens : elle n'a plus de fièvre.

— Je ne suis pas plus le Pharaon que vous !

— Effet ordinaire du combat contre les démons, Sire : je suis votre échanson et votre poète de cour, je vous reconnais formellement pour mon roi. Voulez-vous que j'appelle mon frère Joseph, votre haut intendant ? Ou mon frère Dan, votre chef de police ? A moins que le Grand Prêtre Isidès ici présent…

— Vous portez l'Uræus et le Pschent, Sire, dit un vieillard bleu.

Hugues porta la main à son front ; il sentit les écailles du serpent d'or, le froid des gemmes. Agenouillé devant lui, un esclave nubien lui présenta un disque d'argent qui servait de miroir. Était-ce bien son visage, ce reflet sombre et parfait aux yeux immenses où passaient des éclairs ?…

— Je… commença-t-il. Je ne comprends plus. Il y a eu substitution de personne.

— Voilà qui est impossible, Sire : vos serviteurs ont veillé toute la nuit dans l'oasis. Et avant, et après le combat, la princesse Neter, votre fiancée, est restée présente à vos côtés.

La princesse Neter, sa fiancée…

Il plongea dans les yeux d'opale qui lui souriaient. C'était la fille la plus ravissante qu'il eût rencontrée – et un camarade loyal de combat. Elle l'avait relevé parmi les débris des monstres. Il lui semblait qu'il l'avait toujours connue – ou du moins rêvé d'elle, dans un passé qui était peut-être l'avenir…

— Laissez-nous seuls, dit-il, d'une voix impérieuse qu'il ne se connaissait pas. Je veux parler à la princesse Neter.

Et ils furent seuls, devant l'autel d'Ammon-Ra, parmi les disques divins et les piliers de jaspe. Page s'adossa à un socle de statue et Neter prit sa main qu'elle caressa doucement, avec ses cils très longs.

— Je ne suis pas Aménothès Ier, dit-il. Et vous le savez, Neter.

— Vous serez Aménothès.

— A quoi sert ce jeu cruel ? Un jour on découvrira le vrai pharaon – ou

son cadavre.

— Il n’y a pas d’autre Pharaon. Croyez-vous que les Seigneurs jaloux du désert l’auraient laissé vivre ? *Il n’y avait qu’une ombre, une enveloppe créée par nous et qui avait déjà votre visage, parce que nous, les Atlantes, savions depuis toujours que vous viendriez*. Elle était, même si parfaite que Ptah s’y est laissé prendre… Cela a été très bien, d’ailleurs : il vous a donné toutes ses connaissances. J’ai admiré votre combat. Vous serez un grand roi, Aménothès.

— Mais les autres Pharaons…

— Qui vous dit qu’ils ont eu une autre origine ? C’est grâce aux voyageurs intemporels que, parmi les invasions et les cataclysmes, l’humanité a pu progresser. C’est l’utilité et le sens profond de votre découverte. L’Égypte a besoin de vous. Et moi aussi.

Ses cheveux légers sentaient l’ambre, le miel. Sa bouche pâle était là – et Hugues se sentit faiblir. Il essaya encore de reprendre pied dans un monde concret et stable, qu’il avait cru le sien :

— Le Fleuve Temporel n’admet aucune interférence dans son cours. Ce que nous vivons est un rêve !

— Non : une configuration privilégiée. Aménothès Ier est sorti du Temple d’Ammon changé, vous savez. Les chroniqueurs diront : « I*l devint semblable aux dieux »*.

— Justement, je ne le suis pas. Mais pas du tout ! Et puis – il saisit cette idée avec le désespoir d’un naufragé qui coule et qui se plaît à descendre – au fond – songez que je dois être rappelé à n’importe quel instant en l’an 2500 ! Il suffira au professeur Rezky de lever la manette…

— Non, dit Neter. « *Nous autres, pêcheurs de lune, en remontant le Fleuve du Temps, nous drainons images et êtres dans nos filets.* Quelqu’un a dit cela… Embrassez-moi et vous comprendrez. Oui, n’est-ce pas ? La carlingue intemporelle est vide.

« Votre corps est ici.

EXILÉES

par Charles Henneberg

Manuscrit trouvé dans une amphore de grès, dans un tombeau vide (kourgane) près de Trébizonde.
Section : archéologie terrienne.
A joindre au dossier des Relations Interraciales Galactiques.

« Moi, Attale, fils de Charidêmos, prince de Thèbes et chiliarque de l'hipparchie d'Héphestion, en cette année 460 des Olympiades, sous le règne de Seleucos Ier, Nicator,
ici, aux portes du royaume d'Hécate, je te salue, passant. »

Ceci est la relation d'un voyage et d'une aventure incroyables qui présupposent des faits lointains, plus stupéfiants encore. Je n'ose point confier ces tablettes à un contemporain qui s'effrayerait ou prendrait mon récit pour une fable. Je place donc ce manuscrit dans une urne scellée, qui sera déposée sous une stèle portant mon nom. A part ce témoignage véridique, la tombe sera vide. J'en jure par le Styx (c'est le serment que les dieux mêmes redoutent).

A toi, passant, berger ou navigateur, je confie un des plus grands secrets de la terre.

Je fus convoqué, une nuit précédant l'équinoxe de l'automne, à Antigonia, faubourg patricien d'Antioche, au palais du Diadoque Seleucos. Je trouvai ce prince aux thermes. Une buée d'opale remplissait un vaste tépidarium taillé en marbre phyrgien, jaune avec des veines vertes ; la piscine embaumait le nard, l'aloès et le styrax. Sur son lit de porphyre, vêtu de byssus, Nicator trônait comme un Olympien. Sous le bandeau de rubis, colliers et bracelets d'escarboucles, ceinture de turquoises reproduisant les exploits d'Héraklès, il n'était que scintillements ; sa barbe bouclée, ointe d'huiles essentielles et son corps luisant et gras le faisaient ressembler à un sphinx assyrien, à un taureau ailé d'Ecbatane (les compagnons d'Alexandre prenaient en Asie l'apparence des dieux qu'ils avaient vaincus).

Pourtant, je le trouvai vieilli ; un masque de corail pilé et des traits d'antimoine dérobaient son teint bilieux, mais ses yeux s'injectaient et une grosse veine battait à sa tempe gauche. Son favori, l'eunuque Pelagiôs le tamponnait avec des cubes de viande fraîche, et le sang, tiède encore, dégoulinait dans les plis de son cou. Le Diadoque me reçut avec bienveillance. Tendant les bras :

— Attale, s'écria-t-il, Attale ! O mon fils semblable aux immortels ! Car

je peux t'appeler mon fils, n'est-ce pas ? N'es-tu pas un des plus jeunes épigones d'Alexandre ? Nous avons servi ensemble ce dieu…

— L'honneur est grand, répondis-je entre mes dents serrées. Mais Alexandre est mort et l'on oublie un peu les épigones.

— Point, puisque je te fais chercher. J'ai pour toi une mission.

Je pensai : « Sans doute une mission dont on ne revient pas », car je connaissais les héritiers du Macédonien. Mais le roi reprit :

— N'as-tu pas été avec Lui, à Arbèles ?

Lui, entre nous deux, cela ne pouvait être qu'Alexandre…

Je répondis :

— Certes. D'autres y ont été aussi.

— Oui, mais ils sont morts ou vieux. En plus, on m'a raconté que, dans l'entourage du roi, tu reçus les leçons de Callisthène, le neveu d'Aristote. Me tromperais-je ?

— Tu es bien renseigné.

— Je me suis laissé dire aussi qu'après la mort… malheureuse, de ce philosophe, tu fus chargé par Ptolémée de convoyer jusqu'en Égypte les coffres de santal avec des manuscrits précieux, ravis aux villes de Perse et qui devinrent le noyau de cette Bibliothèque d'Alexandrie, orgueil du Lagide ?

— Exact.

— Callisthène t'a-t-il associé à ses recherches ?

— Quelles recherches ?

Je savais que Callisthène avait réuni une documentation sur les vagues peuplades qui occupent les plaines au-delà de l'Araxe. Mais ma qualité d'ancien épigone et de guerrier d'Alexandre me donnait une liberté de langage dont Seleucos s'impatientait. Il se tourna vers l'humble Pélagiôs :

— Montre-lui l'anneau, dit-il.

Des plis de son chiton, le favori sortit un joyau d'esclave : un anneau barbare d'or et de fer. Sur sa face un symbole gravé représentait l'Astre aux trois visages, avec cette inscription en grec :

— Cette bague, expliqua Nicator, m'a été envoyée par le satrape d'Hyrcanie, aux portes Caspiennes. Ce pays, comme les autres à la limite de la grande steppe, vit sous le joug de l'épouvante. Passé l'Araxe, l'inconnu commence. Sur la vaste plaine qui jouxte, dit-on, le Hadès qui est l'Enfer, vague un océan humain : les Cimmériens, les Scythes et les Massagètes sans nombre obéissent à d'obscures lois. On dit que les Scythes vénèrent un glaive recourbé, ou serait-ce le croissant ? Aux confins de leur domaine s'allument de vastes aurores, comme des paliers descendant du ciel. Les dieux ou les Titans gravissent de tels degrés. On dit aussi que dans la steppe aux herbes rases, des astres sont tombés et ont creusé de profonds cratères. Le Zeus même dans ces contrées porte un nom étrange : Péroune, qui veut dire, paraît-il, ailé ou emplumé, et pourtant ses attributs sont l'éclair et le tonnerre. En Trace voisine, les femmes prophétisent…

— Je ne vois pas ce qui pourrait inquiéter les puissants Diadoques dans ces rêves de fous, répondis-je froidement. Nul barbare, fut-il ailé, n'a réclamé l'empire d'Alexandre !

— Pas jusqu'à ce jour, fit Seleucos, dont le regard vacillait.

Et tout à coup je vis que l'éblouissant général de Philippe, le premier héritier du Héros avait peur. Des gouttes de sueur brillaient sur son front brun et sa respiration se faisait rauque.

— J'aimerais, dit-il, que tu visites ce pays. Le satrape d Hyrcanie t'offrira toute facilité. Choisis tes hommes. Mon trésor t'est ouvert.

— Compterais-tu éclipser la gloire du savant Ptolémée ? demandai-je sans ambages.

Je sentais que le sol sous mes pieds était mince et friable, comme la glace d'automne. Seleucos leva sur moi des yeux glauques où passaient des spectres : carnages et batailles, incendie de Persépolis…

— Peut-être, dit-il. Mes terres touchent à l'Euphrate. Hellènes, nous avons l'habitude des dieux et des monstres. Mais rends-toi compte de la valeur de cette conjonction : les barbares et les dieux ? Il est bon de connaître ses voisins.

Il s'étira, comme un fauve, ses dents brillèrent :

— Si tu ne trouves rien d'intéressant outre-Caucase, reprit-il, tu pourras toujours me ramener les armes de ce pays…

Et voilà.

Cela commençait comme une mission d'exploration. Alexandre n'avait-il pas encombré son armée de savants et envoyé Néarque avec sa flotte pour étudier les rivages et les courants ? Les hommes commençaient à être curieux de la terre. Et, disciple d'Aristote et de Callisthène, j'étais indiqué pour de tels périples.

De l'oubliette la plus profonde d'Antioche, Pelagiôs tira, sur mon ordre, un captif dont les poignets avaient été tranchés et brûlés les yeux : le Massagète Oxatre. Je lui promis la liberté et son visage jaune se convulsa, je pouvais lui faire confiance. Pelagiôs connaissait une dizaine de dialectes asiatiques et nous passâmes la nuit à interroger le prisonnier. Il venait d'Yaxarte, avait servi sous Darius, puis rallié Alexandre, mais sa nature turbulente le porta à se révolter, il fut pris et jeté aux puits. Ni les chaînes ni les supplices n'avaient vaincu son orgueil effrayant, quand il parlait des siens, des Scythes ou des Massagètes de la grande steppe, une lueur éclairait son visage aveugle.

— Leur nombre ? Ils n'ont pas de nombre. Leurs dieux ? Le glaive et le vent. Leur domaine ? La steppe battue d'étoiles filantes. Elle n'a d'autres frontières que le Caucase au Sud et l'Enfer au Nord, et nos troupeaux s'y meuvent comme les vagues de l'océan ou les dunes au désert. Tous les guerriers sont égaux, tous portent le carquois et l'épée courbe.

La prison était basse, voûtée – une caverne. Les torches fumaient. Aucune meurtrière ne laissait filtrer le jour. Mais les réponses du captif étaient un sifflement du vent, des cris d'aigle…

— Avez-vous servi le Roi des rois ?

— QUI EST le Roi des rois ?

Les orbites vides ricanaient.

— Y a-t-il parmi vous des exilés ?

— Comme partout.

— Grecs ?

— Ils le sont, peut-être.

— Hécate est-elle votre déesse ou la leur ?

Ici, je sentis une réticence : l'homme cherchait ses mots :

— Il n'est pas d'endroit sur la Terre qui lui soit plus proche que le Caucase, fit-il enfin.

Je demandai à tout hasard :

— Quel est le peuple qui vit sur les lacs dUrmiah ?

L'ombre d'une aile noire assombrit le visage jaune.

— Que dit-il, Pelagiôs ?

— Il prétend que ces rives sont désertes. QUE LA MORT BLANCHE ET LA DÉESSE CORNUE RÈGNENT LÀ. (Pelagiôs traduisait péniblement.)

Il dit aussi QUE LA MORT TOMBE DU CIEL.
C’est un barbare.
Nous n’obtînmes pas de renseignements plus précis. La face plate se ferma, les dents se serrèrent. L’homme grelottait. Enchaîné dans les puits d’Antioche, sans lumière et sans air, que pouvait encore redouter ce misérable ? Et pourtant il avait peur. Et la ressource de lui montrer, de lui faire tâter l’anneau d’or et de fer me manquait : il n’avait plus d’yeux ni de mains…
J’allai voir le philosophe Callimaque, ami de mon maître Callisthène et le dernier survivant de l’auguste phalange des savants qui, comme une autre, accompagnait le Macédonien. Jeune encore, Callimaque souffrait d’un mal contracté sur les marais ; il avait épuisé toutes les recettes d’Hippocrate et celles des sorcières de Thrace qui malaxent le basilic et la chair pilée des momies. Tout fut vain : aujourd’hui il agonisait. Que ce fragile squelette d’oiseau luttât si longtemps contre la fièvre qui avait tué l’Invincible, me remplissait d’admiration.
Le philosophe me reçut sur la terrasse de sa maison suburbaine, à Seleucie-sur-mer. Un râle sifflant déchirait sa poitrine, mais il trouva la force de me sourire.
— Je bénis, dit-il, chaque jour arraché à la Parque. Je pense… si Alexandre, fils de Philippe, avait réellement aimé la vie, il vivrait encore. Mais il avait tout reçu du ciel – et trop tôt – la fortune, la gloire, l’ivresse des combats et celle de l’amour…
— Callimaque, fis-je aussi nettement que possible, n’as-tu point été parmi les éclaireurs que le roi envoya devant nous après Arbèles, sur les pentes du Caucase ?
— Oui. Pour mon malheur. Nous avons offensé les dieux.
Le regard avide du mourant caressait la mer couleur de saphir, les orangers, parmi l’essaim doré des abeilles, les jeunes esclaves bronzées qui descendaient aux fontaines. Le port embaumait l’algue, les roses. Le ciel sur Antioche était une coupe de turquoises renversée. Les blancs chevaux d’Hippios-Poséidon passèrent sur la jetée, et la brise du large gonflait leurs crinières d’écume.
— La vie, murmura Callimaque, c’est tout cela, cette vie que je perds… (Ses mains sèches, des serres tiraient sur lui le voile « en air tissé de Crète », comme un linceul. (J’ai vu ce geste aux soldats blessés à mort.) Don unique, reprit-il. Non, tu ne comprendrais pas. Aristote lui-même…
— Tu m’as parlé des dieux.
— Je continue. Que sont-ils ? Symboles, éléments, ou bien des créatures plus sages et plus parfaites que nous qui ont franchi l’infini et vaincu des lois sans nombre – simplement pour survivre ? Prométhée qui ravit le feu, Athéna qui donna aux anciens le rameau de l’olive et le rouet n’étaient certes pas d’une race humaine. Les sages Phéniciens m’ont confié que l’art de teindre la pourpre et de couler le verre leur fut appris par « les géants, les fils du Ciel ». Nous sommes bien orgueilleux et naïfs comme des enfants quand nous croyons que notre Terre est unique et posée comme un flambeau au centre de la création : nous n’avons qu’à lever la tête, par une nuit claire et nos yeux rencontrent le scintillement froid de l’éternelle Hécate…
Il s’épuisait, j’avais honte de le presser encore, mais il le fallait…
— Que sais-tu d’Hécate, Callimaque ?
Mais il délirait déjà :
— Le ciel de Scythie est sillonné d’étoiles qui tombent. Les nomades

disaient qu'une montagne de feu avait ébranlé la steppe, par delà le Borysthène. Une montagne ou une nef ? Nous talonnons les dieux, mais ils se défendent, leur puissance égale leur désespoir…

— Callimaque, quel est le peuple qui défend le Caucase ?

— J'ai soif, dit-il. Passe-moi cette coupe. (Il but avidement une décoction d'herbes amères, et une écume rose monta à ses lèvres. Son regard était devenu terne, mais il reprit :) Tu veux connaître tous les mystères, n'est-ce pas ? Moi, tout m'est égal, je serai bientôt « ravi par les immortels », comme disent nos rois, mais toi, toi, Attale ! Tu es jeune et fort, plus semblable à Adonis qu'à Prométhée. Un conseil : ne t'occupe pas des êtres qui ne sont pas de ce monde, fuis-les !

— Mais tu es sûr qu'ils existent ?

— Nous avons tous été témoins. Tous sont morts. La curiosité est toujours punie – avec Icare, Actéon, Pandore… (Il haletait.) Beaucoup de nos vétérans, sur ces pentes prétendues désertes, ont perçu le galop des cavales ou le cri du Titan supplicié. Sous un clair de lune palpable, au-dessus de Cyros, j'ai surpris, moi, indigne, des crinières de perles et des tresses de tempête. Elles descendaient d'Elborouz, par les paliers de glace, blanches et terribles comme leur planète, et la Mort était parmi elles, comme elle est en moi…

— Elles, Callimaque ? Qui elles ?

— Les Exilées…

C'était son dernier mot. Il est mort depuis.

*
* *

Je choisis les meilleurs étalons dans l'écurie des Séleucides et une garde de phalangistes à toute épreuve, car la route de l'Ionie au Caucase n'est pas sans dangers. Je commençais à voir clair dans ma mission singulière ; ma piété est faible, je savais simplement que j'aurais à affronter un peuple formidable et sans ressemblance avec ceux de la Terre. Mais pourquoi un ennemi si lointain effrayait-il le puissant Seleucos ?

Le dernier renseignement et le plus précieux me fut donné par pur hasard, en chemin, par un vétéran macédonien, qui avait suivi toutes les campagnes d'Alexandre, un homme sec, vert encore. Il commandait un poste-frontière en marge du désert, près de Thapsaque. Nous nous étions déjà rencontrés et tandis qu'il venait à ma rencontre, je reconnus son visage sombre, boucané comme celui d'une momie, les cheveux blancs, éventés sur ses tempes et dans ses yeux – de bleus éclats d'océan – la démence ailée qui fut contagieuse aux compagnons d'Alexandre, *sa démence de génie*… Je prononçai : Créon !

Il s'avança vers moi, avec vivacité :

— Attends, dit-il. Issus, la Granique, Arbèles… Non, tu n'étais pas encore à Issus… Chiliarque… tu es Chiliarque ? Comme tu as grandi ! Tu es Attale, le cadet des épigones.

— Je l'étais, il y a quinze ans !

— Je suis heureux de te voir. .

Sur ses lèvres, ce n'était pas une formule de politesse. Tandis que mes compagnons menaient leurs chevaux à l'abreuvoir et dessanglaient leurs cuirasses, avant de baigner et d'oindre leurs corps las, il me conduisit dans sa tour. Comme dans la tente d'un simple hétère tout était pauvre, mais en ordre parfait. Ce chef dormait comme ses soldats sur une natte de roseau.

Mais des armes sans prix brillaient à son chevet.

Je vis le glaive à deux tranchants et le bouclier discoïse, or et noir, niellé. Sur sa surface bombée Achille terrassait Hector, Aphrodite descendait des nues au secours d'Anchise, Troie brûlait comme une torche au vent. Sur le pourtour, la vigne de Dyonisos s'enthyrsait aux pommes d'or des Hespérides. Je ne pouvais détacher mon regard de ces armes illustres. Un pâle sourire éclaira le visage du vétéran.

— Ce sont des copies, dit-il. Le véritable bouclier et le glaive d'Alexandre le Grand reposent dans son tombeau à Alexandrie.

— Mais, dis-je, comme égaré, repris par l'atmosphère inoubliable d'épopée, la tempête de gloire, de jalousie et d'amour dans laquelle nous vécûmes – dans son ombre – des années, atmosphère où se complaisent encore les rares survivants, fixés sur les images éclatantes du passé (ainsi brillent les émaux, dans les ténèbres des syringes égyptiennes…) Mais, Créon, ce ne sont pas là *les vraies armes !* Je veux dire, celles qu'il a retrouvées dans la sépulture d'Achille. Il a lutté, pour la Grèce, avec l'épée même de son héros !

— Oui, dit le vétéran. Mais celles-là il en a fait hommage à un souverain de Scythie ou de Colchide.

— Créon, tu mens !

Nous n'étions plus que deux soldats du Macédonien, communiant dans la même nostalgie.

Des fantômes blancs passaient sur le désert, dans l'éclat de leurs boucliers, nous entendions le tonnerre des chars de combats… Alexandre, faire hommage à un barbare ! Et avec les armes d'Achille !

— Tu te moques, Créon, ou tu es fou !

Le vétéran me regarda. Ses yeux étaient si pâles qu'ils semblaient vides.

— Je n'ai jamais raconté cela. A personne, dit-il. Mais je crois que tu es digne. Assieds-toi. Prends cette coupe de vin noir des figues et ce fromage de chèvre transparent comme la cire, sustente-toi, car le récit sera un peu long. Voici :

« Tu as entendu… nous avons d'abord poursuivi Darius Codoman, après sa défaite. Sur l'Euphrate, nous l'avons talonné et presque saisi. Alexandre comme toujours nous devançait sur son char. Nous, c'est-à-dire Héphestion, son meilleur ami, Philotas, le fils de Parménion qui fut général, enfin moi qui te parle. Depuis… Héphestion tomba sur un champ de bataille et il eut les funérailles de Patrocle, Philotas trahit – et paya. Je reste le seul témoin, avec quelques hoplites.

« Nous foncions dans le désert. Le ciel, la terre, les plaques de nos armures – tout brûlait. A midi, force nous fut de nous arrêter dans une oasis, sur l'Euphrate, pour abreuver nos chevaux. Le plateau inclément de Mésopotamie était autour de nous, comme une peau de léopard, avec ses mirages et ses palmiers si hauts que l'ombre de leur diadème n'atteignait pas le sol. Nous vîmes d'un horizon en flamme venir trois cavaliers.

« Ce n'étaient pas des Perses. Ils avaient le casque pointu, la lance scythe et, sur l'épaule, une peau de lynx. Nulle part – pas même en Gédrosie, je n'ai vu de tels étalons blancs – on eût dit des nuées à l'aurore ! C'est à peine s'ils touchaient le sol. Les cavaliers s'approchèrent. Sous, les armes princières, deux d'entre eux présentaient des faces tailladées de cicatrices noires et pourpres, des masques qui n'avaient rien d'humain… Héphestion se détourna, Philotas voulut les intercepter, mais d'un geste, le Roi le retint. Le troisième étranger devança les autres, je le vois encore, gracile comme un roseau, avec des cheveux blonds, légers, sous un bandeau de

saphirs… ses yeux étaient deux lacs glacés.

« Il leva la main pour un salut, et ses paroles furent un cri d'aigle sur les hauteurs. Je regardais Alexandre : jamais je n'oublierai son visage : les prunelles rétrécies comme s'il contemplait le soleil, une pâleur ardente, les lèvres entrouvertes sur un cri… Ses mains se crispaient sur l'arçon de sa selle.

« Il fixait l'inconnu et tous nous avons vu : l'ombre d'un sourire naquit sur une bouche pâle, violente et passionnée : une bouche de vierge – et une flamme rosée comme une aurore illumina les traits indiciblement séduisants : nous avions devant nous une reine Scythe : Thalestris…

Je répétai :

— Thalestris ! Ce nom sur mes lèvres avait le goût du miel sauvage, le parfum de l'absinthe sur la steppe… Mais ce n'est pas un nom barbare, Créon !

— Non, fit-il. Ce n'est pas un vocable barbare. Mais que savons-nous des habitants de la Grande Steppe ? Leurs lois ne ressemblent pas aux nôtres. Leurs filles sont braves et féroces. Leurs chevaux volent, comme des chimères. Peut-être viennent-ils d'un monde étrange, dont les sommets du Caucase sont voisins…

Oxatre avait déjà dit quelque chose dans ce genre…

— Alexandre reçut donc cette reine ?

— Comme son égale. Il fit un signe et Héphestion sauta à terre pour lui tenir l'étrier, mais elle avait déjà bondi, plus légère qu'une gazelle. J'entends encore sa voix – des mots hellènes, mais un rythme étranger, rauque et chantant :

« – Alexandre, fils de Philippe, fit-elle, j'ai entendu dire que tu es un dieu. Je suis venue afin que tu me donnes une descendance qui te ressemble. »

« – Crois-tu que je le sois ? » demanda le roi.

« Tu es Grec, Attale. Tu sais comme ces questions de naissance le tourmentaient. On chuchotait qu'il était issu des amours tumultueuses d'Olympias avec un monstre marin. (Cette même question, il la posa à l'oracle d'Ammon)…

« Thalestris le fixait, comme on fixe une étoile :

« – Oui, dit-elle. Maintenant je suis sûre. – Et elle ajouta, il me semble à l'intention de son escorte : – Car je ne puis recevoir dans ma couche un Humain. »

« Le prince nous donna l'ordre d'abandonner la poursuite de Darius. Nous dressâmes nos tentes sur le rivage de l'Euphrate. A minuit, suivant l'usage barbare, ils rompirent le pain et échangèrent leurs glaives et leurs boucliers. Alexandre prit la reine dans ses bras et c'est ainsi qu'elle franchit son seuil de toile. Durant trois jours et trois nuits nos bûchers enflammèrent le désert, de hautes lueurs dansaient dans le fleuve, les Scythes chantaient leurs mélopées terribles. La quatrième aurore vit la tente royale vide : Thalestris était partie, avec les siens. Elle emportait les armes d'Alexandre, don nuptial ou rançon.

— Ils ne se sont jamais revus ? demandai-je, éprouvant ce frisson, ce froid sacré qu'on ressent au passage du mystère.

— Jamais. Ensuite… il y eut Roxane et Statire, fille de Darius. Puis les Indes, Babylone et la mort.

— Cette union resta donc sans fruit ?

— Je ne le pense pas, dit Créon baissant les paupières sur ses yeux impitoyables qui avaient vu tant de déserts. Fut-ce un fils, une fille ? Elle

lui aurait renvoyé un fils. Les coutumes de ces étranges tribus sont incompréhensibles. Thalestris était belle, et peu de jours avant sa mort, las des amours asiatiques, faciles, Alexandre me parla d'elle, avec regret. « Une loyauté, disait-il, une limpidité totale. Je n'ai jamais rencontré cela depuis. C'était un camarade de combat plus qu'une amante, un fils qu'elle m'aurait donné eût été digne de l'Empire – et pourtant… certaines nuits, il me semblait tenir entre mes bras le clair de lune. » Il l'aimait encore.

— Et pourtant elle l'a quitté !

— Elle se devait à son peuple. Quel peuple, ô Attale ! Ses compagnons ressemblaient aux Méduses, aux Harpies et de profondes cicatrices couvraient leur sein. Ils portaient sur leurs boucliers la face secrète de la Triple Hécate…

Ainsi donc une fille d'Alexandre régnait sur les hordes barbares. Elle devait avoir seize ans aujourd'hui. Et tout à coup je compris l'épouvante du Diadoque, j'eus peur d'envisager ma propre mission. Non, Seleucos ne redoutait ni les Perses ni les Scythes, mais cette conjonction terrible : les monstres ayant à leur tête un sang divin.

*
* *

Le satrape dHyrcanie me reçut avec les honneurs dus à mon rang, mais sans enthousiasme :

Antioche était loin, ici chaque gouverneur se sentait autocrate. Celui-ci, né à Corinthe, mais habitant au cœur d'un continent étranger, avait également changé de masque et de nom, on l'appelait Arsace et son teint sombre, ses yeux étroits et bridés, et ses hautes pommettes étaient d'un Perse ou d'un Arménien.

Il me rencontra dans une salle secrète du palais ; des Noirs sourds-muets gardaient le seuil, le glaive nu. Le satrape traça aussitôt des limites précises à notre entretien :

— J'ignore tout des desseins du Diadoque Seleucos (son nom soit-il béni !) L'anneau gravé me fut remis par un nomade et, comme toute curiosité de ce genre, je l'offris à Nicator. Dans ces contrées sauvages de tels ornements servent de monnaie. Cependant le Caucase est infranchissable et nous n'avons nul contact avec les peuples qui vivent au-delà.

— On m'a conté, remarquai-je avec une légèreté voulue, qu'il ne s'agissait pas vraiment de barbares : des centaures, des faunes, des chimères, filles de la Nuit habiteraient ces rochers. Ce sont des fables, bien sûr ! Chaque fois qu'une montagne se dresse un peu haut, les esprits crédules et les devins y font atterrir les immortels, des chars de feu et des nefs étoilées…

Je m'arrêtai : sous son hâle safrané, le satrape était livide. Il se tourna vivement vers la porte, comme s'il avait craint des espions, mais la salle était déserte, nulle forme cornue ne hantait sa pénombre lourde d'aromates. Les spires d'encens montaient des cassolettes ; très loin, derrière des grillages d'ivoire une corde de cinnor tinta, se rompit…

— Il est des mystères… commença Arsace.

Mais il s'interrompit brusquement : la cour d'Antioche était célèbre par son scepticisme.

— Je veux dire, reprit-il, il est au monde des choses qu'ignorent nos sages et nos rois. Ainsi pour l'océan obscur qui bout derrière les Portes

Caspiennes où tout n'est qu'épouvante et horreur.

— Arsace, dis-je sèchement, je ne suis pas un réthoricien, mais un soldat. Seleucos m'envoie prendre contact avec ces hordes et je n'ai jamais fui devant un péril.

Le satrape leva une main petite et grasse, chargée de bagues. Une pause suivit, quand il parla enfin, son débit était lent et il choisissait ses mots :

— Nous sommes soumis au Diadoque. Je dois faciliter ta mission dans les limites de ma satrapie, mais passé Araxe, ton sort ne me regarde plus. Cependant nous sommes Grecs tous les deux et hommes libres. Je te parle en compatriote. (Mais je ne le croyais pas.) Ton destin est encore entre tes mains, Attale.

— A t'écouter, dis-je, il me semble que mon voyage – dans un pays qui ne dépend pas de toi et pour une mission que tu veux ignorer, t'indispose singulièrement.

— Non, il m'ennuie.

— Et pourquoi, s'il te plaît ?

— Nous ne manquons pas de complications ici, fit Arsace. Celles que soulèvera ton voyage feront peut-être déborder la coupe…

— Je serai là pour en répondre.

— Non, répondit-il, froid. Tu ne seras pas là.

— Parce que ?

— Aucun étranger n'est jamais revenu du défilé de Darial. C'est une vallée, par là – sa main baguée indiqua vaguement, à travers les grilles, le Nord, son ciel bas, ses invisibles pics glacés.

Je me suis mis à rire :

— Cela me rappelle encore les contes du pays d'Égypte et tous ces spectres veillant sur les tombeaux des rois !

— Non, dit Arsace, il ne s'agit point là de monstres ni de pyramides, bien qu'une longue expérience des climats et des cieux étrangers m'ait enseigné le respect de tous les mythes : chacun d'eux a son fond de vérité. Écoute-moi bien, jeune téméraire, si tu franchis l'Araxe tu t'enfonceras dans une nuit totale et sans recours : pour les Scythes l'Hellade, les Diadoques, Nicator n'existent pas. Tu ne rencontreras point de spectres. Mais prépare-toi à affronter au cœur du Caucase un peuple dont ce monde n'est point la patrie, et dont le corps même a été pétri d'une argile non-terrestre, un peuple qui hait ce que nous aimons, vénère ce qui nous épouvante et partage avec nous une seule déesse, la plus terrible de toutes. Oui, j'ai nommé Arthémis Taurique, la Tueuse d'Hommes.

« C'est un astre, pour nous. Mais c'est leur pays natal.

— Tu veux dire… commençai-je.

Cela me paraissait extravagant. Je n'avais attribué aux menaces d'Oxatre, aux avertissements de Callimaque que la valeur d'un délire ou d'une construction abstraite, mais ici, j'avais devant moi un froid fonctionnaire, un tortueux homme d'État, qui proférait ces énormités d'un air calme…

— Que veux-tu que je t'explique ? finit-il par s'emporter. Ce que n'importe quel enfant d'Hyrcanie ou d'Ariane sait dès le berceau ? Qu'une arche s'est posée sur le mont Ararat – dont on retrouve encore la carène ? Qu'une nef d'argent a débarqué dans la vallée de Cyros d'étranges exilées ? Icare et Phaéton n'ont pas été les premiers à voguer parmi les astres ! Mais cela, ce sont les fables que tu méprises tant. Nous ne savons pas pourquoi les Sœurs Blanches ou Lunaires ont quitté leur patrie qui vogue là-haut dans un nuage d'argent. Les hasards d'une guerre, semble-t-il, qui aurait

privé ce monde d'air –et qui aurait creusé d'énormes cratères dans un sol, désormais infertile. Par contre, nous savons qu'elles ont conquis le Caucase, terrorisé les Scythes et qu'elles ont leurs lois.

« Au cours de leur histoire qui est déjà ancienne ce peuple a souvent affronté les Hellènes » : Iphigénie fut enlevée pour servir de prêtresse dans leur temple, Hercule combattit Hippolyte, Thésée vainquit les vierges-guerrières sur le Thermodon.

« Écoute : c'est un peuple de femmes. Elles ne vivent que dans le combat et pour le combat. Elles se font l'ablation d'un sein, pour mieux tendre leur arc meurtrier. Leur fureur guerrière ne connaît pas d'égale, elles sont les gardiennes de ces monts et les Scythes leur ont donné le nom « Aiorpata » : celles qui tuent les mâles.

— Les Amazones ! dis-je. Nous connaissons cela.

Le satrape inclina la tête. Mon audience prit fin.

Le même soir, Arsace me présenta mes guides : il ne voulait pas irriter Seleucos et, visiblement, je ne l'intéressais plus. Nous quittâmes la capitale pour un plateau éventé où le givre glaçait une végétation rase et rare. Le sabot des étalons sonnait sur un sol gelé et le satrape grelottait dans ses zibelines bleues. Chemin faisant, il m'apprit qu'un prince allié envoyait son fils pour me conduire « jusqu'au cœur du Caucase » ; il parlait vite et semblait pressé d'en finir, comme les gens qui ont à reconduire un mort étranger dans sa dernière demeure.

Un groupe de barbares vint à notre rencontre. Arsace me présenta leur chef Spitamène. Comme la plupart des habitants du bas Borysthène, il était svelte et agile, peut-être un peu trop beau pour un guerrier – son visage était trop blanc, ses lèvres trop pourpres, son œil humide luisait entre les cils de jeune fille. Cependant cet adolescent efféminé montait comme un centaure.

Le satrape m'expliqua que le peuple de Spitamène, fils de roi, habitait au pied des monts. Ils étaient en rapports constants avec les Sœurs Blanches auxquelles ils payaient un certain tribut. Tout cela était un peu vague, il se dépêchait, tendait ses rênes, finalement il me donna un baiser sur l'épaule et s'éloigna, suivi de ses courtisans, dans un vent de panique. Spitamène rit franchement et se plaça à mes côtés. Quelque chose dans ce rire semblable au sifflement de bise sur la steppe, dans ses prunelles grises et vertes comme le Pont-Euxin, me déplut souverainement : un mélange de gaieté féroce, d'impudeur désespérée – de fureur…

— Je suis content de te conduire, dit-il. C'est mon dernier voyage.

Il parlait un dialecte gréco-phénicien et choisissait difficilement ses mots.

— Oui. Pourquoi ?

Il hésita un instant :

— J'ai dix-huit ans, dit-il. Au printemps, quand la lune est pleine, les garçons de mon âge montent à l'autel de la Déesse et il y a combat. Dix montent, un seul descend dans la vallée…

— Tu dois monter ?

— Oui.

Je songeais aux épreuves de virilité, aux jeux gymniques cruels de Sparte et des Indes : aucun n'était aussi sévère. Mais il était inutile de troubler le gracieux barbare. Je demandai simplement :

— Et si tu refusais ?

Spitamène rit doucement, amicalement :

— Je devrais offrir une victime. Meilleure.

*
*   *

Nous quittâmes l'Hyrcanie. Il m'est difficile d'exposer en ordre ce qui suit, il ne s'agit pas là d'une défaillance de mémoire. Au contraire, dès l'instant où mon escorte s'enfonça, en direction de l'Étoile Polaire, dans une steppe de violettes et d'absinthe, mes perceptions acquirent une acuité singulière, les couleurs étaient vives et l'air – comme un philtre enivrant.

Le printemps approchait. Celui qui n'a pas assisté à l'éveil de la nature sous ces cieux, n'a rien vu : il ne s'agit pas d'une saison, mais d'une magie.

Les nuages d'agate et d'onyx blancs sont éblouissants et bas sur les sources encore enchaînées de glace et le plateau porte une armure de cristal. L'air est immobile et muets les défilés combles de neige, l'univers n'ose encore chanter sa victoire – les Dévas et les Djinns de perles, les bourrasques, les tourbillons, les trombes de neige et d'étoiles ne sont pas loin.

Mais dans les vallées mystérieuses, à la surface des étangs cachés, le cristal se fend, une toile d'araignée impalpable se dessine, les branches nues des platanes sont roses. A travers la feuillée moisie de l'an passé, pointe une aiguille verdâtre, le bouton pâle du perce-neige. Il suffira d'un rayon pour dégivrer les rameaux touffus du sapin.

Ensuite – n'en parlons pas : ensuite c'est la fête orageuse, l'ivresse, les scintillantes avalanches, les crues, les merisiers en fleur – comme des vagues d'écume, les ponts d'or des cytises, les torrents pourpres des anémones sauvages. Terre Scythe où le printemps est roi…

Nous franchîmes l'Araxe. Je précédais les miens. J'avais oublié ma mission, ses périls et son but peut-être sacrilège. Nous chassions. Et tout a commencé par la poursuite d'un léopard noir et or qui bondit à travers un lacis de branches. Je lançai mon javelot et manquai la bête, mes compagnons étaient loin. Mes oreilles gardent pour toujours un rire doublé par l'écho… Je levai la tête : au sommet d'un rocher brilla une peau de lynx. Un nœud coulant capta la bête en plein vol, se resserra et un rugissement ébranla les montagnes. Quelqu'un m'avait sauvé d'une mort inéluctable.

Cependant monté sur le rocher, je ne trouvai nulle trace de la sentinelle. J'aurais pu croire que j'avais rêvé un corps svelte et dur, les yeux clairs à pupille verticale. La neige tombait, effaçant toute trace… je questionnai les Massagètes, ils n'avaient rien vu, ils ne savaient rien. Spitamène baissait ses cils trop longs.

Le lendemain, la neige se mit à fondre, découvrant de perfides fondrières ; chaque branche de pin se terminait par une perle. Nous longions une corniche étroite, surplombant l'abîme et nos étalons – or et noir – marchaient au pas. Spitamène me montra sous leurs sabots deux éclats du ciel, deux saphirs :

— Voici les lacs de Van et dUrmiah.

— Et devant nous ?

— A gauche le Thermodon, à droite le Cyros. Là, derrière cette chaîne, les villes de Phasos et de Thémiscyre. Tout ce pays, entre le Pont Euxin et la Caspienne est…

Il s'interrompit net et mordit sa lèvre d'un air coupable et voluptueux.

Nous pénétrions dans le domaine interdit.

Le monde devenait étrange et menaçant. On sentait physiquement le

poids du mystère. Nous ne devions pas goûter l'eau des sources glacées, Spitamène disait : « Cette eau tue. » Ni cueillir, frappées de gel, les baies de myrtilles et de ronces : « Elles donnent la fièvre. »

— Si l'on t écoutait, fis-je, ici tout est mortel.

— Tout, confirma le Massagète, calme.

Ensuite… il y eut des sentiers suspendus sur les gouffres, des pics et des défilés profonds où régnait un éternel crépuscule. Le ciel apparaissait telle une bande étroite et, telles des hirondelles les aigles, planant. En bas, dans la brume d'argent, circulaient les tonnerres, et la nuit, à l'abri de nos tentes en peau de buffle, nous percevions le galop des cavales invisibles, et Spitamène avait beau accuser l'écho.

Un jour, une faille s'ouvrit dans le granit, découvrit un abîme, peut-être la porte même de Hadès, sur nos pas. Nos chevaux se cabrèrent, j'eus à peine le temps de saisir le mors et de maîtriser celui de Spitamène. Un froid coupant glaçait nos visages – à des centaines de coudées plus bas, jaillissait un torrent si froid que notre haleine gela dans l'air. Les cimes environnantes étaient des aiguilles de cristal. Spitamène s'était soulevé sur ses étriers et ses yeux orageux me fixèrent. Il dit, trouvant avec peine ses mots :

— Le défilé de Darial. Le cœur du Caucase.

A partir de quel instant tout me parut si clair, si absolument inévitable ? Je ne sais plus. En dépit de nos conventions, les Scythes restèrent avec nous. Comme si toutes les lois avaient changé et nous avions pénétré dans un monde… autre.

Chaque jour fortifiait cette impression.

L'invisible escorte nous suivait, l'écho doublait nos pas. Par les nuits de lune, la lumière et la musique ne faisaient qu'un. C'était du moins l'avis d'un de mes soldats : Ménandre, fils d'Aétion qui nous servait d'aède. Nous ne comptions plus les jours. Le printemps s'abattit tout à coup, comme une averse, tandis que nous débouchions sur une plate-forme de rochers : en bas, s'ouvrait une vallée Élyséenne. Une brume bleue baignait les platanes et les seringas étaient en fleur. L'air sentait l'ambre, le miel, le firmament était une coupe d'opales. Mes compagnons rompus se couchèrent pour dormir à même le sol.

Je parcourus les environs, accompagné du seul Spitamène. Nous montâmes sur un coteau. La nuit était tombée, mais l'horizon restait pâle, une aurore mystérieuse teignait de sang les neiges inviolées. Sur les cimes du Caucase, les pics, les abysses, les glaciers. Elle se leva : la Déesse Cornue, Hécate, Arthémis Taurique. Et je vis :

Sur la pente paissaient trois cavales blanches – des nuées. Un étang scintillait entre les branches.

Elles étaient trois.

Elles avaient jeté sur le rivage leurs peaux de lynx doré. Dans l'entrelacs des seringas, des deux aînées je ne voyais que de longs cheveux clairs, épars, que les épaules blanches. Mais à quelques pas de nous, une très jeune fille, à mi-corps dans l'eau, tordait ses boucles légères, éclaboussées de diamants. Avec une angoisse et une douceur au-delà de toute volupté chamelle, je reconnus tout ce qui m'avait jadis enchaîné, entraîné sur la trace d'un être : la divine pâleur de marbre, la tête un peu penchée et ce regard absent qui marquent le génie ou le délire. Le visage était celui d'Alexandre adolescent. La taille ployante, les seins menus et haut placés étaient d'une vierge.

— Thamar ! O Thamar Aiorpata ! soupira la forêt.

L'écho roula dans les montagnes : son peuple l'appelait. Je restai immobile, saisi d'une terreur sacrée. Spitamène m'entraîna.

— Viens, fit-il, quiconque les voit, meurt.

Mais la mort était pour moi un mot vide de sens.

*

* *

Pour dresser notre camp, nous choisîmes le lendemain une vallée plus profonde qui encaissait un lac. Les montagnes dominaient un cap étroit, sablonneux qui ouvrait comme une étrave l'onde de saphir ; les rivages fleurissaient de houblons et de lys d'eau.

— C'est ici… avait dit Spitamène en s'arrêtant.

Son beau visage était inexpressif. L'ancien Attale, celui qui conduisait ses hétères au combat et n'avait pas encore vu le Caucase, eût sans doute demandé : « C'est ici – quoi ? Tu trembles, Spitamène. De quoi as-tu peur ? » Mais je n'ai rien dit. Nous fîmes halte sur le cap que l'eau défendait et cernait. Sur la rive, les chevaux attachés aux bouleaux hennissaient faiblement, leurs larges prunelles filtraient une lueur rougeâtre. Hydaspe se débattait, couvert d'écume, j'allai vers l'étalon doré et le détachai. Au même instant du brouillard couleur d'opale qui fondait les êtres et les choses, surgit Spitamène. Un moment, l'onde tremblante nous refléta côte à côte, je dominais de la tête le gracieux barbare ; jadis un sculpteur à Thèbes tailla d'après moi Hélios, vainqueur du Satyr, mais renversées dans le lac, nos images différaient peu : tous les deux nous avions les cheveux d'Hyacinthe et les yeux verts, je pensai que ce garçon aurait pu être mon frère… Mais l'image se troubla : un rayon rouge la teignit de sang, le Scythe se rejeta en arrière avec un faible cri (je ne connaissais pas encore l'habitude des barbares de consulter l'avenir dans les eaux). Spitamène me tendit son javelot nu. Il murmura :

— Prends. C'est de l'acier de Thémiscyre, trois fois trempé. Ma mère qui est de Colchide connaît les herbes : cette arme tue deux fois. Prends.

— Pourquoi, Spitamène ?

— Tu m'as sauvé la vie devant le Darial.

— Tu veux que je combatte les tiens ?

— Nous n'avons ni alliés ni amis ! fit-il en se tordant les mains avec une passion singulière. Tout n'est que mort et haine ici et c'est le printemps – et la Terre se pare comme une épousée ! Écoute, Héllène, ô écoute ! Il n'y a ni épreuves ni jeux, seulement les rites abominables d'un peuple qui n'est pas d'ici. J'ai entendu dire qu'il y eut autrefois, sur la Terre aussi, deux villes belles et riches qui furent détruites par un feu du ciel, parce qu'il n'y avait que la haine entre les femmes et les hommes. Imagine une planète où la haine et la mort furent le pain amer du couple. Imagine une pluie d'étoiles dans l'espace. Tout périt là-haut, tout fut brûlé, raviné… Alors elles sont venues parmi nous.

« Pour notre malheur. Elles apportèrent leur beauté dangereuse – lunaire. Et leurs lois. Et leurs noces de sang.

Il dit et disparut dans la brume. Je restai un moment atterré. Quelles épouvantes ancestrales, quel amas de superstitions barbares le nomade n'éveillait-il dans la nuit ? Tout était calme, il y avait un instant, mais déjà la montagne s'animait sur un rythme lent, ininterrompu, fait de frissons d'eau, du bruissement des feuilles du grondement lointain des torrents. Il s'y mêlait maintenant des bruits moins simples, moins francs : l'écho d'un

galop, un piétinement, un rugissement assourdi, on eût dit que dans un silence presque complet, un énorme troupeau gravissait les pentes.

« Les chimères, les faunes, les centaures… » J'avais cru plaisanter en disant cela. Mais entre deux sombres sapins bondit une longue bête dorée, deux renards roux passèrent entre les herbes leurs museaux effilés. Sur le disque droit et sanglant, apposé comme un sceau sur un ciel d'argent pâli se dessinèrent les bois superbes d'un cervidé. En bas, les roseaux craquèrent sous un poids énorme, les défenses aiguës brillèrent. Une chauve-souris immense passa, m'éventant de son aile membraneuse. Un chacal gémit longuement.

Je me rappelai : Hécate règne sur les bêtes nocturnes, les ébats des canins lui plaisent et elle les accepte en sacrifice. Elle régit les marées, aide les femmes en couches, préside aux rites secrets, elle boit la rosée et le sang. Tout cela était déposé comme des alluvions dans ma mémoire d'homme moderne, parmi les choses que nous voulons oublier, car c'est par l'oubli que l'humanité se débarrasse de ses angoisses. Un autre monde, d'autres lois, pourquoi pas ? Dans toutes les religions la Lune est une planète femelle : Mali bol, Istar couronnée d'un croissant, Isis… La Terre était un monde mâle, voué au Soleil, où la femme était sacrifiée avec Iphigénie, vendue avec Laïs, captive, avec Briséis ou Hélène. N'existait-il pas – par-delà le temps et l'espace, un univers où tout fût inversé ? Le schéma commençait à se faire jour dans mon cerveau, à paraître possible, probable. Un certain sens d'équilibré et de justice, inné chez les fils de Pallas Athénée exigeait cette contrepartie.

Mais nous étions sur la Terre !

Je frémis.

Arthémis Taurique surgissait des ténèbres cimmériennes, plus terrible que jamais et la nature entière lui obéissait.

Ces pensées me venaient, tandis que talonné, pressé par une foule muette, je gravissais un sommet encore inconnu. Hydaspe ne hennissait plus, il tremblait entre mes genoux. Du fond des sous-bois, des marécages profonds, des bauges, des tanières montait à nos côtés un peuple nocturne, comme aux siècles fabuleux les cerfs à ramure magnifique se mêlaient aux loups et aux sangliers, les pelages argentés, dorés et semés de roses noires étincelaient, une ourse énorme passa en se dandinant, elle chassait devant elle deux oursons joueurs. Au sommet d'un platane se leva, trembla, se répandit en perles éparses (trilles de rossignol ou flûte même du grand Pan) un épithalame.

Car il n'y avait pas que les bêtes.

Toutes les races pactisaient dans cette nuit étrange : un être brun et mince, à sabots et à cornes, jouait du pipeau assis sur un tronc de chêne foudroyé. Une jeune fille pâle, couronnée du sombre feuillage de laurier, les doigts écartés, comme des racines, s'appuyait au coude d'une amie transparente, à boucles bleues, qui laissait un étincelant sillage de rosée. Un oiseau passa très bas : il avait des ailes de vampire et un visage de vierge. Tout au haut d'un hêtre se balançait une chose velue et brillait un œil rouge de cyclope.

Entre le Pont Euxin et l'Elborouz, la montagne chanta :

— Thamar, ô Thamar Aiorpata !

— Thamar, ô Thamar Alexandra !

Hydaspe me porta sur la cime et je vis : une grotte s'ouvrait dans le roc bleu.

Ici, rien qu'un silence extraordinaire. Les murs de la caverne étaient

noirs de sang. Celui de Prométhée, celui des Atrides.

Sur un autel de lave, une statue noire, dans sa gaine pourpre, hérissée de mamelles et d'écailles. Un être obscur, séduisant et horrible, sommé d'un croissant. Les armes d'Alexandre étincelaient à ses pieds. Je voyais l'Arthémis Taurique.

Adossée à l'autel, une vierge blanche officiait, je reconnus le bandeau de saphirs des reines scythes. Mais le charme inexprimable du visage, les traits purs me rappelèrent l'Hellade et tout ce que j'ai eu de cher et de sacré dans ma vie. La fille du Macédonien ! La reine d'une race planétaire…

Le javelot de Spitamène glaçait ma main. Je ne m'en servis pas.

*

* *

A l'aube, à l'exception du Hydaspe, toutes nos montures avaient disparu. Sur la prairie fraîchement foulée, leurs traces conduisaient au nord. Elles avaient rompu leurs liens, brisé les jeunes arbres, mais pas un hennissement n'avait alerté le camp.

Un désespoir de plomb s'abattit sur les Hellènes. Ils erraient comme des ombres dans la brume d'opale, se tordaient les mains, échangeaient confidences et souvenirs. Athènes, ses bosquets d'oliviers, ses jeux de discoboles, le port grouillant de Corinthe, le sourire d'une jeune fille inconnue… comme tout cela était loin !

Personne ne chassa ce jour-là. Les éclaireurs revenaient avec de mauvaises nouvelles : d'énormes rochers bloquaient la sortie du vallon, la caravane était prise au piège et prisonnière.

A midi, les Scythes incisèrent l'écorce des sureaux et burent une sève sucrée. Ils en offrirent aux Grecs. Pour avoir goûté au trouble breuvage blanc, les guerriers devenaient faibles comme des enfants et sombraient dans une somnolence heureuse. Chose étrange, je me sentais moi-même presque soulagé : les sorts étaient jetés, nos destins remis aux dieux. Nous allions payer une dette ancienne et sombre. Je ne devais plus débattre en moi la perfide mission de Seleucos, ni choisir entre deux trahisons. Trahir Alexandre ou trahir la Terre ? Quel homme fut confronté avec un dilemme aussi lourd ?

Dans la brume opaque où mes camarades ressemblaient – déjà – aux spectres, une première flèche siffla. Vrombissement d'une guêpe. Mais assis à mes côtés, Ménandre, fils d'Aétion, tomba le visage au sol. Un trait empenné frémissait encore à la hauteur du cœur.

Ce fut un moment d'épouvante indescriptible. Tout le monde bondit, les Grecs saisirent leurs arcs et les Scythes leurs javelots. Mais l'ennemi restait invisible. Nous nous regardâmes. Le brouillard argenté estompait les bouleaux et les seringas blancs ; on ne distinguait ni les montagnes, ni le lac même.

Alors, les flèches sifflèrent à intervalles réguliers et c'était comme le bruissement d'une ruche d'où les abeilles diligentes éjectent les cadavres des bourdons. Mes guerriers tombèrent comme des épis fauchés. J'ordonnai aux survivants de descendre dans le lac, et ils s'y tinrent, dans les roseaux, dans l'eau jusqu'à la gorge. Les Scythes et les Massagètes s'aplatissaient au sol. Mais l'ennemi devait avoir une vue plus perçante que nous : la terre et les ondes s'empourprèrent.

Des heures lentes passaient, Hellènes et barbares connaissaient une

agonie. Personne n'osait bouger ni respirer, les membres s'ankylosaient, la soif et la faim devenaient ardentes. Mais Spitamène nous expliqua que l'eau du lac tuait. Nous partageâmes le contenu d'une dernière gourde – : du suc de sureau, plus enivrant que le vin. Tout à coup je m'aperçus que nous étions seuls. J'appelai mes camarades. Je prononçai avec angoisse les doux noms Grecs : « Méléagre ! Critiâs ! Damon ! » Rien ne répondit. « Philodème ! Appolonius, fils de Phédon ! » Et c'était toujours le silence.

Alors je me rappelai : j'étais Attale, prince Thébain et chiliarque de la glorieuse hipparchie d'Héphestion. Je ne devais pas – je ne pouvais pas mourir étouffé dans cette mare stagnante. Je me redressai, mes membres glacés m'obéissaient difficilement. Je gravis le rivage, pliai un genou et tendis mon arc. Un calme mortel régnait sur la vallée, la mort était sans doute lasse de frapper et mes flèches seules percèrent la nuit et la brume.

L'immense disque montait sur le sommet d'Elborouz, je le visai. Tout était simple et clair en moi, je n'étais plus rebelle à Seleucos ni traître aux hommes : le dernier guerrier d'Alexandre combattait Hécate.

Quand j'eus épuisé les traits de mon carquois, Spitamène m'offrit la lie de sa gourde et je bus, et je tombai au fond d'un abîme de suppliciante douceur. Je crois que les Scythes me ligotèrent à dos d'Hydaspe. Je crois... les courroies entraient dans mes poignets. Ma bouche était pleine de ce goût d'aloès et de myrrhe que les peuples d'Asie offrent aux condamnés à mort.

Hydaspe écumait et tremblait. Spitamène me baisa l'épaule et dit : « Pardon, frère ». Puis les barbares cinglèrent le noble étalon et le lâchèrent en criant :

— Accepte notre rançon, ô Arthémis !

*
* *

... Je repris mes sens au rythme d'une autre musique, celle-ci familière : caresse des vagues sur la coque d'une trirème et de brise dans ses voiles, baisers de sirènes et de tritons. L'air sentait les baumes salins de la mer. J'étais allongé au fond d'une embarcation. D'après la disposition de la Grande Ourse et de la Polaire, je sus : nous voguions sur le Pont-Euxin, en direction de la Cappadoce.

Une ombre blanche se détacha d'un mât. Une voix qui n'était que l'écho d une autre voix impérieuse, prononça :

— Tu as reçu une flèche dans l'épaule et la course sur un cheval fou t'a éprouvé. Mais tu vis. Nous savons quelle mission tu as refusé de remplir, nous te faisons grâce aussi. Tu seras débarqué près de Sinope, ville où il y a des Grecs.

« Tu peux dire à Seleucos, à Ptolémée, aux Antigonides que le sang d'Alexandre a fait alliance avec les monstres séleniens, les barbares et leurs dieux.

« Nous avons nos lois. Qu'importe si ce ne sont pas celles de la Terre ? Au printemps prochain, moi, Thamar Alexandra, je monterai à l'autel d'Arthémis. Je m'unirai à un Scythe ou à un Massagète inconnu qui mourra à l'aube. Nous avons conclu cette redoutable alliance avec ces peuples, auxquels nous livrons nos enfants mâles, mais, sache, étranger, que nous ne tuons qu'en juste combat. Tant que luit la lune, tant que le mont Caucase est debout, nous serons là à la garde de vastes espaces où, exilées ; nous avons atterri, d'où nous repartirons peut-être vers les astres

sans nombre.

« Et il y aura toujours parmi nous une amazone qui portera le glaive et le bouclier d'Alexandre.

« Tu peux dire à Seleucos : nous n'avons pas besoin de son monde à lui.

Je me soulevai sur le lit de voiles pliées. Je vis au-dessus de moi un visage de clair de lune, enfantin et triste, des cils recourbés, une bouche virginale entrouverte sur un sourire mystérieux. Je dis :

— Thamar Alexandra !

— Oui, je suis Thamar. Fille de Thalestris et celle-ci fille d'Altamira. Il y eut aussi Penthésilée, Antiope, Hippolyte et la première des toutes qui atterrit sur Elborouz sur son char argenté : Séléna.

— Vous êtes descendues du ciel au sommet de ce mont…

— Oui. Et c'est à nous que fut donnée la garde de Prométhée. Et nous avons combattu l'homme rude et destructeur en la personne de Thésée, d'Hercule, des Darius… Telle est la loi.

— Pourtant tu m'as sauvé.

— Oui.

— Pourquoi ?

Elle réfléchit. Les coins de sa bouche, en arc d'Eros, frémirent.

— C'est que je suis à moitié terrienne, dit-elle. Je ressemble plus à Alexandre qu'à Thalestris, je préfère la terre à la lune. Pense donc, Hellène, on m'a dit qu'il est mort pour avoir trop passionnément aimé cette planète vivante et diverse, dont chaque océan est une gemme, où les bois embaument la résine et les déserts l'encens. J'eusse aimé voir les royaumes et les villes que mon père a conquises. On dit qu'on oublie toute douleur sous les ombrages d'Epidaphné et que l'on meurt heureux, pour avoir vu le rivage de Pausilippe…

Elle porta à son visage ses mains jointes en forme de conque, puis les tendit vers moi :

— Prends tout cela, me dit-elle. Je te le donne, puisque tu vivras. L'arôme salé des vagues, le miel des abeilles d'Hymette, le rire des enfants, le sourire des vierges, le piétinement des phalanges… Je te donne la Terre. Moi, prisonnière des rites Séleniens, reine d'une planète morte, gardienne du Caucase.

— Pourquoi ?

— Je crois que je t'aime, Hellène… Terrien…

*

* *

« Et voilà pourquoi, en terminant mon manuscrit, moi, Attale, Thébain, je scelle ce texte dans une amphore. J'ai réglé mes comptes avec la Terre et envoyé mon message à Seleucos. Je l'y assure que les usages et les lois étranges des peuples qui habitent les pentes du Caucase les confinent à jamais dans ces vastes solitudes, les empêchant ainsi de prétendre à l'Empire d'Alexandre. J'ai rempli mon devoir. Et je pars pour un voyage qui n'aura pas de fin, du moins en ce qui concerne la Terre.

« Je laisserai cette fois ma caravane devant le défilé du Darial et je monterai par les degrés des Titans au royaume où survivent les nymphes, les œgipans et tous les spectres nés de la clarté lunaire.

« Ce sera aux premiers jours du printemps, la neige fondra sur les lacs de jonquilles et à l'ombre bleue des pins se montreront des visages étranges. Le Grand Pan à qui les Scythes ont donné le nom de Lèle ouvrira ses

cataractes d’or, d’éclairs et de pluie et je pénétrerai en fiancé au temple d’Arthémis Taurique.

« Car, dernier guerrier d’Arbélès, devant un autel fait de météorite lunaire, j’ai un rendez-vous avec l’amour et la mort. »

LA MANDRAGORE NOIRE

par Nathalie Charles-Henneberg

Maintenant je dois te raconter tout et nous n'avons pas beaucoup de temps.

Georges, mon frère, s'était pendu au printemps dans le Ravin Sauvage. Les prunelliers étaient en fleurs. Il avait été beau et charmant, il avait tout perdu – sa fiancée, son travail préféré, ses espoirs. On l'avait assassiné à petits coups – raisonnablement et avec douceur. Je restais à la Gerberie seule, infirme, me déplaçant dans un fauteuil électrique. La Gerberie, c'est cette vieille maison aux murs épais, aux fenêtres étouffées sous un rideau de petites roses crémeuses, aux pièces basses où règne une ombre aquatique. Je restais là, parce que, la nuit surtout, j'entendais craquer cette sixième marche, comme si quelqu'un montait, affreusement las, traînant sur lui tout le poids de la solitude et de la mort.

Avant nous, la Gerberie avait appartenu à notre oncle, le Sorcier. On l'appelait ainsi pour le distinguer de l'autre oncle, le Marin. Notre étrange bibliothèque se composait des acquisitions de ces deux frères. Il y avait là des livres rares, très anciens, sur gros papier jauni, avec un graphisme écrasé, orné de lances et de fourches. D'autres étaient recopiés à la main, régulièrement, par différentes personnes inconnues, dans d'épais cahiers d'écolier, avec de l'encre rouge ou verte. On y voyait de curieuses illustrations : des étoiles et des lions dans des bocaux scellés d'une vessie, des crapauds convulsés et des figures du Zodiaque. Les titres étaient étranges : *Le Psautier d'Hermophile, La Moelle alchimique, La Salamandre brillante* – et j'en passe. Il y en avait tant, que certains volumes avaient glissé derrière la vaste bibliothèque du Marin, en bois des îles. J'étais insatiable, je les retirais avec ma canne au bout recourbé. Les reliures sentaient le santal, la rose thé, parfois les épices inconnues. Je récupérai ainsi un mince fascicule que je supposai d'abord traiter de cérémonies vaudoues. Le titre en était *La Mandragore noire.*

J'ai lu :

« P*rends le sang du crapaud, l'œil de la lune par le tiers de sa course en exaltation et la figure qui est vivante sous le gibet du pendu. Prends le sang de la femme, les larmes de l'homme, l'orpiment, l'argent mobile, le sel de la mer… Maintenant tu sais tout.* »

Et plus loin :

« L*es mandragores donnent le mal d'aimer ou la soif des richesses. Les*

émotions qu'elles inspirent sont mélancoliques. Leur conquête est précieuse à quiconque les asservit. Elles révèlent l'avenir, ouvrent les serrures, procurent de l'or, enseignent les sortilèges. Elles vous obéissent en tout, comme un membre mobile et détaché de votre corps.

» La mandragore ordinaire donne fortune et pouvoir. La noire tue. »

Je ne suis pas plus folle que Georges n'était fou. Avant de devenir infirme, je préparais la médecine générale. Mais nous sommes tous très sensibles, dans la famille. Lorsque nos parents ont été tués dans un accident d'automobile, j'ai été gravement blessée et j'ai eu un choc nerveux. Les docteurs qui me soignaient prétendaient que je pouvais guérir – si je voulais. Mais c'étaient des menteurs, je suis restée paralysée des deux jambes.

Avoir un membre mobile et détaché de mon corps…

J'ai relu la recette jointe au fascicule.

Cette même nuit – c'était un vendredi, naturellement – je me suis vêtue chaudement, j'ai bouché mes oreilles avec du coton et de la cire. J'ai détaché dans la niche Médor, notre vieux chien noir. La corde de cheveux tressés qui devait me servir de laisse m'a donné quelques difficultés, mais je me suis rappelé qu'on m'avait coupé les cheveux lors d'une typhoïde, quand je n'avais que dix ans – et ma mère avait conservé cette longue natte brune. Je la retrouvai dans un tiroir de la commode de sa chambre qui est devenue la mienne, et je m'en suis servie. On ne croirait jamais comme c'est solide et souple, une corde de cheveux humains ! Médor était un peu ahuri d'être attaché si court. En roulant doucement dans mon fauteuil électrique, j'ai atteint le ravin. Là, je me suis mise à genoux et je palpai de mes mains le gazon durci par le gel et parsemé déjà de feuilles sèches (on était fin septembre). La mandragore est une solanée, comme la jusquiame, la belladone et la datura. Elle a des feuilles longues et larges, une saveur et une odeur désagréables. Comme il en pousse un peu partout, j'en trouvai ici, facilement. Il faisait très noir et le vent s'était levé, je ne sais trop avant ou pendant ma sortie, les grands arbres à moitié dénudés tremblaient et bruissaient. Un éclair violet zébra un ciel bas et plombé et le tonnerre suivit, de très près. Il me semblait que tout cela était déjà arrivé. Comme j'avais les oreilles bouchées, en outre, je ne peux dire exactement ce que j'entendis. Mais je suivis strictement les instructions, j'attachai la tige au collier de Médor, à l'aide de cette natte de cheveux dédoublée. Puis, j'actionnai mon fauteuil et roulai aussi vite que je pus. Les éclairs se succédaient maintenant à de très courts intervalles. Médor, épouvanté de rester seul, hurla. Une pluie opaque serrée se mit à tomber. J'ai perdu une des boules de cire et m'attardai à la trouver, je ne savais trop ce que je faisais, je suppose. A travers le tonnerre, la pluie, les hurlements et les glapissements du chien, je percevais une autre voix faible et déchirante, des prières et des supplications. J'étais à mi-pente du ravin, quand la foudre tomba, comme elle tombe souvent dans ce pays, sous la forme d'une boule violette qui éclata aussitôt, si près de moi et dans un fracas si monstrueux que je m'évanouis.

La pluie froide me fit revenir à moi très vite ; il fallait me dépêcher, j'étais trempée et l'aube pointait déjà. Comme je m'y attendais, Médor gisait foudroyé sous le grand prunellier calciné. Je ne pris pas la peine de le traîner dans les buissons, j'entendais déjà les exclamations et les remarques timorées des femmes du village (Maria la première) : « La pauvre bête est allée mourir à l'endroit même où son maître)… » Et pati et

patia. Je détachai du collier la petite ébauche humaine, la racine qui avait vaguement une tête et quatre membres polydactiles. Elle était noire comme du charbon, gainée de terre glaise, mais avec d'assez jolis traits. Je l'emportai à la maison.

C'était toi.

Ensuite ?

J'ai suivi à la lettre les instructions empiriques du petit livre. Je t'ai nourrie de gelée de sang – comme les homuncules de Kueffstein et de Géloni, tout en prenant soin de te tenir dans une température égale, au fond de l'aquarium vidé de ses poissons chinois. Je n'eus pas, bien sûr, besoin de te semer du millet sur la tête – tu eus aussitôt de très beaux cheveux d'un noir bleu, ni de piquer des baies de genièvre à la place où, dès le troisième jour, s'ouvrirent de très beaux yeux d'émeraude vivante – les yeux de Georges. (J'ai aussi des yeux verts, mais ils sont moins beaux, En fait, nous nous ressemblons tous dans la famille.) Le quatrième jour, tu fis quelques pas dans l'aquarium, en te traînant. Tes mains étaient déjà bien formées et ton teint s'éclaircissait jusqu'à devenir bronzé. Mais lorsque je t'ai tendu un doigt, pour te relever, tu m'as mordue au sang. Tu étais – tu l'es toujours – extrêmement méchante.

Bien sûr, j'ai dû transporter l'aquarium dans ma chambre à coucher et le recouvrir d'un rideau, afin que tu dormes le jour et que Maria ne s'aperçoive de rien. Elle a, quand même, grogné un peu contre mes lubies. Je lui ai répondu que les poissons rouges étaient à l'époque du frai et qu'ils ne se sentaient à l'aise que dans l'eau obscure (j'avais lu cela dans un ouvrage d'ichtyologie). En fait, j'avais jeté les bestioles dans levier et ouvert tous les robinets.

Le cinquième jour tu parlas. Tu ne fis rien de ce que font des enfants ordinaires. Au fond, étais-tu une enfant ? Ta taille n'atteignait qu'une dizaine de centimètres, mais tu avais le visage fin et malin et la silhouette d'une adolescente. J'ai pris dans l'armoire la chemise d'un enfant-qui-n'était-jamais-né et je te la passai, tandis que tu me mordais cruellement et me griffais avec tes petites pattes à ongles pointus comme les dents de souris. Lorsque tu fus habillée, je plaçai devant l'aquarium un petit miroir. Cela parut te plaire, tu inclinas gracieusement ta tête sur ton long cou, et tu dis distinctement :

— Je suis une beauté, non ?

Puis te tournant vers moi :

— Alors, que veux-tu que je te fasse ?

Et je t'expliquai ce qu'il fallait faire.

C'était Noël et la famille Fried était venue le passer dans leur grande et belle propriété sur la colline, voisine de la Gerberie. La famille Fried, c'est-à-dire le professeur de toxicologie, qui a été le grand patron de Georges avant… tout cela, et Elsa, sa fille, l'ex-fiancée de Georges. Elle s'était mariée depuis, mais son mari, Roger Sistre, restait à Paris.

La fragile Elsa. La belle Elsa. Les gens se sont plu à me décrire la toilette qu'elle portait à ce réveillon : une robe de velours noir, un étroit fourreau qui mettait en valeur sa peau éclatante et sa blonde chevelure. Une épaule nue, une chaîne d'argent sur cette épaule. Très *dolce vita,* Elsa.

Tu sais comment elle est morte, inutile par conséquent que je te l'explique. La conclusion officielle a été qu'après une fête un peu échevelée, elle a pris trop de barbiturique. Cette habitude d'avoir un tube de somnifère toujours plein sur sa table de chevet est néfaste, surtout quand on a pris trop de champagne. D'ailleurs, il paraît que son mariage

n'était pas des plus heureux.

Exit Elsa.

Il y eut une enquête, pour la forme. Un homme très brun, aux yeux vifs, s'est présenté à la Gerberie. Il s'est nommé : inspecteur Tissandier. Je suis venue à sa rencontre dans mon fauteuil à roulettes, engoncée sous mes plaids. Il me salua avec un dosage parfait de tristesse et de courtoisie.

— Excusez-moi, inspecteur, il y a cinq ans que je ne marche plus. Et je n'ai rien à me mettre.

Il me rapporta un étui d'électrophone, passablement délabré et me demanda si je le reconnaissais.

— Bien sûr, dis-je. Je l'ai envoyé à Mlle Fried… je veux dire à Mme Sistre. Cet étui appartenait à mon frère qui s'est tué. Ils étaient fiancés, autrefois.

— Comme c'est triste ! dit le petit inspecteur. Et maintenant la voici morte également. Ne puis-je savoir la raison de cet envoi ?

— Eh bien, mettons que c'était une autre tentative d'en finir avec le passé.

— Il est vide, constata l'inspecteur.

Et impossible de savoir ce qu'il l'avait contenue !

— Bien sûr. L'appareil est chez Elsa, depuis longtemps. Mon frère lui en avait fait cadeau juste à Noël, l'année passée. Ils avaient dansé chez les Fried et il l'a laissé là-bas. J'ai retrouvé l'étui dans un placard…

— Comme c'est triste ! répéta l'inspecteur.

Pour me mettre dans la note, je demandai :

— Elle… elle n'a pas souffert, non ?

— Non, fit-il après un silence. Il y avait un peu de sang sur la courtepointe – mais c'était le chat de la cuisinière qui, sans doute, a attrapé une souris.

— Tiens, dis-je. La radio n'en a rien dit.

— Un détail infime. L'animal est entré et ressorti par une fenêtre mal fermée…

— Une nuit de Noël !

— Oui, c'est assez bizarre. La neige tombait…

Le policier à peine parti, dans la nuit, tu as gratté à mes volets. J'ouvris. Tu sautas sur mon fauteuil et tu me mordis sauvagement, tu griffas mes poignets, tes yeux secs flambant d'un feu vert. Je me retenais de crier – Maria, la cuisinière, était à côté. Mais toi, d'une voix perçante :

— Il fallait me prévenir ! Cette grosse bête m'a fait mal ! Tiens donc, tiens donc ! Je te le rends !

Un cri m'échappa et j'eus juste le temps de te cacher sous ma couverture. Maria arrivait déjà et elle se mit à geindre : mon plaid écossais était plein de sang. Je prétendis m'être coupée avec mes ciseaux à ongles : je ne sais pas si Maria m'a crue. J'ai pensé alors que je devrais sans doute la renvoyer au village.

Tu dormis cette nuit sur mon oreiller, d'un sommeil agité, répétant de vilaines paroles : l'agonie d'Elsa n'avait pas été si douce que ça.

Mais il fallait se presser, avant que « le château » sur la colline ne redevînt cette bâtisse morne et déserte dont nous avions l'habitude. Les invités partis, Elsa enterrée, le professeur Fried restait encore, pris de ce désespoir glacé qu'éprouvent après le choc les personnes âgées et ceux qui n'ont plus rien à espérer en ce monde. Il avait congédié tous les domestiques et demeurait, semble-t-il, des nuits entières, seul, dans ces salles illuminées a giorno, comme s'il redoutait, avant tout la nuit.

Nos blessures à nous deux guérissaient. J'entrepris de te tailler quelques vêtements dans mes anciennes robes de jeune fille, mais tu refusas en criant et n'acceptas qu'une pièce de lourd brocart pailleté que Georges avait ramené d'Indochine. Tu montrais d'ailleurs, en toutes choses, un caractère et un goût déplorables, sautillant, piaillant et me pinçant pour un oui ou pour un non, te nourrissant uniquement de lait bouillant, avec quelques gouttes de rhum, le plus souvent nue, brillante comme une statue de bronze, entortillée dans mon collier de perles de culture que tu avais trouvé, je ne sais trop comment, mon bracelet de turquoises posé en guise de diadème sur tes boucles de gitane. Maria commençait à s'inquiéter – de m'entendre crier d'une si petite voix, disait-elle, et aussi de ramasser tant de choses sur le plancher. J'en profitai pour lui conseiller d'aller visiter sa fille en couches, quelque part à cent kilomètres d'ici.

Le sort de cette fidèle servante réglé, tu redevins presque aimable (« Cette grosse ne nous aime pas, mais moi, je t'aime. ») Juchée sur une potiche et balançant tes jambes brunes, tu demandas :

— Qu'est-ce qu'il faut faire maintenant ?

Et je t'expliquai une fois encore.

Mais cette fois tu fis des objections.

— D'abord, je veux une arme, moi ! Une vraie. Pas de ces coupe-papiers en pacotille. Je veux… je veux, tiens…

Tu te roulas sur le ballot de vieilles robes que j'avais fait descendre du grenier, tu semblais t'amuser prodigieusement. Il y avait là des toilettes incroyables de 1925, des chemises taillées dans des chasubles et entravées, d'attendrissantes robes à volants de 1900, le new-look périmé de 1947. Et pour aller avec, des toques se mi-cosaques, de « petites cloches » qui avaient appartenu à maman, d'invraisemblables vergers remplis de fleurs, de fruits et d'oiseaux – à grand-mère. Tu émergeas tout à coup de sous « les pleureuses » d'une capeline à volubilis mauve et argent – et tu agitais dangereusement une longue épingle d'acier couronnée d'une perle de jade noir.

— Ça, c'est une arme, dis-tu avec conviction.

Le professeur Fried fut trouvé, le lendemain, mort dans son laboratoire, avec les symptômes les plus effrayants d'empoisonnement, ce qui n'a rien d'étonnant, quand on sait qu'il faisait des expériences dangereuses sur le venin des serpents. C'est l'inspecteur Tissandier qui me l'a appris. Il revint me voir. Il avait l'air encore plus compassé que la première fois, mais pas triste – plutôt ennuyé. Je lui offris de la liqueur de prunelle, faite à la maison. J'étais un peu gênée, j'ai dû essuyer les verres devant lui – depuis le départ de Maria, je fais tout moi-même. J'ai dû m'excuser de ce contretemps. Il comprit.

— On parle de suicide, dit-il, goûtant à peine la prunelle verte et miellée comme un jour de printemps. Ou…

— Le professeur a-t-il laissé une lettre ?

— Oh ! une feuille de son journal arrachée où il disait : « J'ai tout perdu avec Elsa… »

— C'est explicite, n'est-ce pas ?

— Oui et non. Cela ne cadre pas.

— Il n'avait pas du chagrin parce que sa fille est morte ?

— Si. Seulement ici comme partout ailleurs, il existe – comment vous dire ? des règles de jeu… Les suicidés écrivent pas mal, généralement. Je ne veux pas dire qu'ils écrivent beaucoup – mais ils s'attachent à donner à

leurs messages un caractère exceptionnel. Voyons, c'est le dernier acte qu'ils commettent dans leur vie – ils veulent à tout le moins le justifier. La plupart écrivent même à plusieurs personnes – à leur famille, au commissaire du quartier. Et ils ne se contentent pas d'un bout de papier arraché à un cahier : ils emploient du papier frais, à en-tête…

— Mon frère n'a rien écrit.

— Pardon ! j'oubliais… Mais puisque nous y sommes, comment a-t-on conclu au suicide ?

— Oh ! dis-je. Sa fiancée l'avait quitté – pour son meilleur ami. Le professeur s'en était séparé. On disait couramment qu'il était fou – et lui disait parfois qu'il ne lui restait qu'à se pendre. Alors…

— Oui, dit l'inspecteur. Votre frère était un grand garçon assez frêle, non ? Et nerveux. Mais tout de même, si quelqu'un s'était avisé de le pendre, il se serait certainement débattu… il y aurait eu des traces, l'herbe piétinée, sauf le cas…

— Oui ?

— Où l'assaillant se serait tenu très loin. On opère ainsi, en Amérique, avec un lasso. Mais cela eût exigé une force peu commune – ou des moyens mécaniques.

Je devais être très pâle, car il ajouta rapidement :

— Ce ne sont que des conjectures. Excusez-moi.

Et comme il allait partir :

— Je suis venu surtout pour vous dire… on entre chez vous un peu comme dans un moulin. N'avez-vous pas un chien de garde ?

— Il est mort en automne, foudroyé. Et ma cuisinière est en train d'accoucher sa fille. Mais je n'ai peur de rien.

— En tout cas, dit-il. Vous avez le téléphone. Si quelque chose vous paraît… simplement bizarre, appelez. Et ne laissez entrer personne, sauf vos familiers, bien sûr.

— Le professeur Fried a donc laissé entrer… ?

L'inspecteur paraissait encore plus ennuyé.

Comme s'il avait trop dit. Mais je ne le croyais plus.

— Nous ne savons rien sur le professeur Fried, sauf qu'il avait déchiré son journal et qu'il portait à la main une vilaine piqûre. Mais le facteur du village qui lui a apporté un télégramme anodin dans la soirée, a prétendu qu'une femme de ménage inconnue lui a ouvert. Il l'a décrite d'une façon étrange : « Une naine ou une cul-de-jatte qu'elle était. Et vêtue en guignol – avec un jardin sur la tête. J'ai pensé qu'elle était folle. Mais elle m'a donné cent francs du port. Alors, moi, vous comprenez, ça ne me regardait pas.

— C'est Torchu, le facteur ? Mais tout le monde sait…

— Que ce digne fonctionnaire abuse un peu de la prunelle faite à la maison ? On le sait. D'ailleurs personne d'autre n'a vu l'Abominable Femme de ménage. Elle n'est pas du pays et elle n'est pas arrivée par le train.

— Une foraine ? Une gitane ?

— C'est possible.

— Ou un fantôme, dis-je essayant de rire.

— Non, fit l'inspecteur, car elle a laissé une autre trace de son passage. On a trouvé dans le fourré le chat de la maison – mort. Mais lui, ce n'était pas une infection – il avait été étranglé. Avec une corde.

— Vous ne pensez pas que le professeur ?… Ce chat était entré dans la chambre d'Elsa, l'autre nuit…

— C’est possible. Tout est possible. C’est étrange – cette histoire sent le Moyen Age : les pendus, les poisons, les chats – pourquoi pas les loups-garous ? – Il conclut, de nouveau tristement : – Les gens ne devraient pas s’isoler avec leur malheur. Ils en viennent à croire aux choses terribles.

On posa des scellés sur le laboratoire. Moi, j’avais d’autres chats à fouetter. Je me suis aperçue que tu filais toutes les nuits par les gouttières et que tu rapportais à la maison, comme une pie, toutes sortes d’objets brillants. Tu devais avoir gardé les clefs de la grande maison, car tu t’y promenais, comme chez toi. Un jour, je découvris dans le tiroir de ma table de chevet un collier d’aigues-marines qui avait appartenu à Elsa. Je te tançai sévèrement.

— Eh quoi ? répondis-tu. Ne m’as-tu pas dit quelle t’a tout volé ? Je récupère.

Tu grandissais trop vite. En six mois, tu avais pris la taille et l’allure d’une jeune fille de quinze ans, précoce et belle. Tes cheveux d’abîme te tombaient aux chevilles et ta bouche était conforme aux vieux grimoires : une fleur d’églantier.

Quelqu’un frappa à notre porte et insista. N’importe qui peut tirer la corde de la cloche rouillée suspendue à la grille, traverser le jardin où les mauves et les orties jouent à la forêt, et s’escrimer contre le heurtoir. Je n’ouvre à personne. Le facteur n’a jamais de recommandés et les fournisseurs laissent leurs paquets à la grille. Mais l’on insistait toujours et une idée folle, totalement irrationnelle, me vint. Si c’était Georges qui rentrait ? Voyons, je sais bien qu’il est mort il y a une année. Mais le printemps est revenu avec ses soirées longues et ses vergers en fleur. Contre les croisées de ma maison les petites roses qu’on appelle aussi des bouquets de mariée – défaillaient en parfums. Et le petit inspecteur était parti pour Paris. Qui donc pouvait frapper à ma porte ? Je demandai quand même :

— Inspecteur Tissandier ?

— Ici Roger Sistre.

Tu ne me croiras pas si je dis que je ne l’avais jamais vu auparavant et pourtant c’est vrai. Un garçon jeune, mince et dur comme Georges, plus sûr de lui peut-être. Il y avait entre eux une ressemblance subtile et je compris le choix d’Elsa : les femmes aiment rarement des êtres différents, les plus volages sont fidèles à une certaine forme des yeux, de la bouche…

— Je ne devrais pas venir ici, dit-il. Mais j’étais un camarade de votre frère, n’est-ce pas ?

Il ne quitta pas le seuil, et nous échangeâmes des banalités. J’étais contente qu’il n’entrât pas – j’avais peur qu’il ne remarquât les meubles renversés dans tes courses folles, les chiffons épars, les feuilles et les branches que tu rapportais de tes promenades nocturnes. Il n’en montra rien, et me parla d’une voix singulièrement douce. Les scellés étaient levés, il était l’unique héritier de cette maison. Les labos allaient être évacués par l’institut et le reste vendu, plus tard, quand la sombre histoire serait oubliée. Mais il savait les liens qui me rattachaient « au château » (après tout, j’avais été, en classe, compagne d’Elsa). Peut-être un souvenir – quelque meuble, me tiendrait à cœur. Il y avait justement une grande photographie de Georges, il me l’enverrait si je le désirais.

— Oui, dis-je, la bouche sèche. Je veux bien.

Il ressemblait tant à mon frère que j’en étais glacée.

— Je vous la ferai porter demain, dit Roger Sistre. Je pars à l’aube, pour

ne plus jamais revenir. J'ai pensé que je vous devais cela, mademoiselle. L'inspecteur Tissandier m'a parlé de la façon cruelle dont votre frère a été tué.

— Oui, il a été tué, répétai-je comme un écho.

— Je n'aurais jamais cru que cela soit possible en France. En Asie, oui. Il semble qu'en Chine, le procédé était plutôt courant…

— L'inspecteur Tissandier croit toujours qu'un moyen mécanique a été employé ?

— Oui, c'est fou, n'est-ce pas ? Les pirates chinois fixaient un nœud coulant à un levier rudimentaire – une hélice, une roue pas plus puissante, tenez, que celle de votre fauteuil… Mais je ne devrais pas vous raconter cela.

— Non, vous ne devriez pas.

— Vous savez, je deviens un peu fou, depuis qu'Elsa…

— Oui, oui…

Un silence, puis :

— Nous n'avons pas eu de chance. Ni vous ni moi.

Il partit doucement, avec ce même regard qu'avait Roger quand… il était peut-être encore plus malade que Roger, et je restais sous le choc de cette terrible, de cette première sympathie humaine, lorsque tu te trouvas soudain juchée sur la bibliothèque.

— Alors, dis-tu. Que veux-tu que je fasse maintenant ?

J'étais inoffensive et molle, je répondis qu'il n'y avait rien à faire. Vraiment rien.

Tu levas les sourcils et pour la première fois je m'aperçus que ta tête charmante semblait vraiment sculptée dans du bois des îles. Quelle était… inhumaine.

— Comment ! dis-tu. Celui qui a conclu le pacte a droit à trois vœux. Trois. Deux sont déjà accomplis – comme tu l'as voulu. Il reste le troisième. Il reste à tuer ce petit garçon.

Et comme je m'acharnais à t'expliquer qu'Elsa et le professeur Fried – seuls – avaient conduit Georges au bord de ce ravin, tu m'interrompis avec une cruauté incroyable.

— Il était le plus coupable, c'était son ami. C'est à cause de lui qu'Elsa a trahi. Elle me l'a dit avant de mourir – les humains disent toujours tout à cet instant. Je lui avais bourré la bouche de barbiturique et à travers les hoquets et la salive, elle me la dit.

— Quoi ?

— Elle a compris que Georges était fou en parlant avec Roger. Lui avait bien supporté la guerre, là-bas. Et puis il n'a pas été à Dien-Bien-Phu.

— Tu vois qu'il ne pouvait pas savoir !

— Il savait qu'Elsa l'aimait et il ne pouvait s'empêcher de plaire. Les garçons sont des paons. Alors, je le tue ?

— Non !

— Oui !

Tu galopais à travers le hall, comme une folle. Tes tresses fouettaient mon visage.

— Tu sais que tu ne peux rien sans moi !

— Erreur ! J'ai lu tes livres, je sais comment il en va avec nous autres – les Diaboliques. Les choses vont par trois et la puissance se développe. J'en suis au troisième tour ! J'écraserai le nid des serpents !

— Mais si je te disais…

— Quoi ? Qu'ils ne sont pas les seuls coupables ? Balivernes ! Georges

est mort, parce qu'on l'a cru fou…

— Parce qu'il était fou…

— Eh bien, il tenait ses démons bien enchaînés dans leur puits ! Mais ils sont venus, ils l'ont ouvert, ce puits, tu le sais, non ? Je les détruirai, tous !

En essayant de t'atteindre, j'étais tombée du fauteuil. J'étais à terre, la bouche pleine de sang. J'ai murmuré :

— Je n'ai pas voulu cela !

Au seuil, tu te retournas, brillante de colère :

— Ah ! tu n'as pas voulu ! Ton amour n'était pas assez fort ! Juste assez pour un meurtre – ou deux – ou trois… Tu as ouvert le puits, toi aussi, tu as conclu le pacte avec celui qui n'a pas de visage – et maintenant tu recules ! Eh bien, mais chez nous autres on ne connaît pas la trahison et l'on tient ses promesses ! Et par le gibet du ravin, par le gibet de prunellier –j'irai là-bas…

Je dis, suffoquant dans mon sang :

— Il ne te connaît pas. Il ne te laissera pas entrer.

Tu me regardas – tes lèvres crispées, tes yeux

d'algues émeraude, de vipères, d'eau profonde – te faisaient un masque douloureux. Mais jeune – victorieusement.

— Ah ! tu crois ça ?

Et tu disparus dans la nuit.

L'inspecteur Tissandier avait dit : « Téléphonez à la moindre alerte. » Enfin, c'était le sens de ses paroles. Dans ma chute, je m'étais cogné le front contre les chenets de la grande cheminée, j'étais un peu étourdie. Et tout ce sang… Je crois que je me suis évanouie de faiblesse. Des heures ont dû passer. C'était une aube étrange, rouge de flammes – qui se reflétait dans les carreaux de ma maison. Je me suis traînée jusqu'à la porte –j'avais la robe mouillée, déchirée par des ronces, mes bras et mes jambes lacérés, comme si j'avais longtemps couru dans la forêt. Mes jambes vivantes, comme autrefois. Mes mains brunes et fortes.

Lorsque je t'ai vue arriver, avec ton air sauvage, j'ai compris que tu avais fait cela. Et tu n'avais pas besoin de me raconter, je voyais Roger dans ce grand fauteuil de maroquin, près du bureau, il avait devant lui la photo de Georges et son lourd pistolet de guerre sous la main. On aurait pu croire que c'était un suicide également – « du cafard » ou des remords, qui sait ? Mais tu avais trouvé encore mieux – et maintenant la maison sur la colline brûlait. Les flammes géantes, claires, se rapprochaient dans cette calme nuit de printemps, elles progressaient à travers les ravins et le bois de prunelliers, elles envelopperaient bientôt la maison. Je savais que c'était cela ou encore la venue des paysans avec des fourches et des pieux. Il y a longtemps qu'ils guettent cette occasion, Maria n'a pas en vain daubé sur les voix variables, le chien foudroyé et cette étrange silhouette pliée en deux, parée de perles et d aigues-marines qui filait dans les buissons.

« Tu ne laisseras pas vivre la sorcière ! » Cela, ils le connaissent tous. Eh bien, viens ici, ma *sœur,* ma projection, sorcière, mandragore noire, viens… la vie que l'enfer t'a concédée est à sa fin – comme tes bras et ta poitrine sont secs ! On dirait du bois mort, une plante morte – si petite. Et maintenant, je vais te dire que je sais comment ils sont morts – et si je me trompe sur un détail, tu rectifieras. Georges d'abord. Parce qu'il voyait chaque nuit – chaque nuit – ce nœud coulant, cette corde chinoise tendue de sa gorge à la roue. Il ne fallait pas qu'il souffre, tu comprends ? Alors, il a tant de fois expliqué le fonctionnement de la roue que c'était facile. Mon fauteuil est resté calé entre deux chênes, sur le bord du ravin. Il allait là

chaque nuit pour penser à Elsa. C'était leur lieu de rendez-vous. Les prunelliers étaient blancs, comme des jeunes filles. Il leur souriait. Il n'a pas souffert.

Et pour Elsa qui ouvre bêtement la fenêtre dès qu'on gratte le volet. Peut-être s'attendait-elle à voir Roger. Ou Georges. Elle était ivre. Nous lui avons bourré la bouche avec les pilules qui fondaient et se transformaient en une pâte verte. Elle a griffé – un peu. Elle a – tout de même – fini par avaler.

Pour le professeur, cela a été facile : on prétend qu'on a quelque chose à lui dire, à propos de sa fille. On entre. Le laboratoire est là. Tant de souvenirs en commun ! Il sort, pour remplir un verre. Georges m'a tant parlé de ces flacons qu'il est impossible de se tromper – de ne pas choisir le poison le plus virulent où tremper la longue aiguille d'acier…

Le facteur a sonné : c'était assez ennuyeux. On pouvait le tuer aussi – comme le chat. A la réflexion, c'était inutile.

Le plus dur, ç'a été pour Roger. Parce que je ne voulais pas…

Quoi, tes mains s'ouvrent ? Tu m'as apporté son pistolet ? Merci…

Une sonnerie de téléphone.

— C'est l'inspecteur Tissandier ? Oh ! bonsoir, inspecteur. En effet, c'est une heure indue. Mais si vous le croyez nécessaire… Vous savez que la meurtrière est là ? Mais oui. Elle les a tués, tous. Même Georges – et pourtant c'était avant… Mais elle hantait déjà le ravin. « L'essence qui précède l'existence » ou est-ce le contraire ? Qui, elle ? Mais voyons – la mandragore noire !

» Et maintenant je la tue.

» Bonne nuit, inspecteur.

» *Je me tue.*

L’ÉVASION

par Charles Henneberg

… Les miroirs pourraient « se souvenir. »
(Jacques Bergier et Pierre de Latil
Visa pour demain.)

1980.

L’insurrection gronde dans la ville. Je n’ai pas le temps d’expliquer de quelle ville il s’agit – ni de quelle révolte. Ces lignes, je les note dans mon cahier d’écolière. J’écris, parce que j’ai très peur et très envie de vivre. Ils attaquent – eux – les ennemis.

Je m’appelle Joanna.

J’ai presque quinze ans, c’est un âge bête, n’est-ce pas ? J’habite cette vieille baraque avec maman et l’oncle Munoz – un étage et des caves où l’oncle fait ses expériences. Mon père a été tué à l’une de leurs guerres.

L’oncle Munoz est un radiochimiste. Maman prétend qu’il n’a pas de cœur. Je l’ai entendue dire hier : « Avec votre manie ondulatoire, vous ne savez même pas que nous vivons une fin de monde. » Puis elle a jeté une tasse par terre et elle est allée aux provisions. Ça tonnait un peu sur la ville – seulement les 105 ; on dit que ce sont des tirs stratégiques, pour protéger les aérodromes. Une seule boulangerie était ouverte au centre, et ça faisait une queue sur quatre blocs.

A minuit, j’ai remplacé m’man avec mon petit pliant et mon bouquin d’algèbre ; il faisait très froid, des femmes tricotaient. Il y avait de la neige sur les trottoirs et, sur les façades des maisons, des traînées lumineuses de balles traçantes : il paraît qu’on se bat dans les faubourgs. Des flocons fins et légers, les éclats de vitres et ces lueurs qui étaient la mort, tout paraissait irréel. La boulangerie s’est refermée juste comme il restait deux personnes devant moi : je m’en fiche, je déteste leur pain noir et gluant. Mais cela m’ennuyait de rentrer les mains vides.

L’oncle était encore dans la cave, à trafiquer de ses appareils ; je m’entends bien avec lui : il a l’air d’un manche à balai surmonté d’une boule de duvet blanc ; nous écoutons ensemble les chants révolutionnaires à la télé, et il prétend qu’une musique de colère est toujours belle, même quand elle ment.

J’ai demandé :

— Qu’est-ce que votre manie ondulatoire ?

— Votre mère n’a plus son bon sens, répondit-il en grimaçant. Je suppose qu’elle veut parler de la théorie de Louis de Broglie – l’unique, le

grand – concernant la mécanique ondulatoire. Petit inventeur, je n'y suis malheureusement pour rien. Seriez-vous par hasard intéressée par les sciences exactes, jeune fille ?

— Autant par ça que par autre chose. Dites.

Je mis de l'eau sur le réchaud ; il est étonnant que l'électricité fonctionne : ces gens-là sont des héros. Il n'y avait ni thé ni café, mais j'avais trouvé quelques plants de fraisier dans une pharmacie. Cela nous réchauffa un peu.

— Eh bien, fit-il, Louis de Broglie a exprimé cette idée qu'un objet microscopique, grain de matière ou de lumière, doit être considéré de la même nature que les ondes. En effet, une vitre n'est transparente que parce que la lumière – faite d'ondes – se glisse à travers ses atomes, de même qu'un électron ou une particule nucléaire s'insinuera à travers un écran. L'une et l'autre auront pénétré – ne fût-ce que pour une part insignifiante – à l'intérieur de ces barrières. Me suivez-vous ?

Sa tête de magicien se balançait au milieu d'une ombre énorme. Il avait un air anxieux.

— J'aimerais que vous reteniez ceci, dit-il. J'ai essayé de former quelques élèves – ils se battent aujourd'hui, dans la neige et le sang, et sans aucun espoir… Vous voici bien grande, Joanna, et totalement filiforme. Comment peut-on être si laide à votre âge ? D'où prenez-vous ces bras d'araignée ?

— Je ne mange peut-être pas assez, indiquai-je avec modération.

— Qui parle de manger ? Vous avez de beaux yeux violets, peut-être comprenez-vous quelque chose ? Songez que Laure, Béatrice, Juliette ont eu quinze ans ! Aurions-nous créé une génération de monstres ?

— C'est possible.

Je me déchaussai et je glissai mes bottillons près du réchaud : une paire de chaussures vaut le salaire d'un mécano, n'est-ce pas ? Mon chandail déteignait sur mon cou, par plaques noires, mon bleu était gras de cambouis. L'oncle me regardait avec dégoût.

— Écoutez, dis-je, nous sommes du moins en accord avec la vie que nos aînés nous ont faites. J'ai vu vos Jocondes, au musée. En ce temps-là il y avait des palais intolérablement beaux, des cathédrales en dentelle de pierre, et des jardins à fleurs et des îles à cygnes. Tout cela était inutile, semble-t-il. Notre monde est affreux et noir, peuplé de larves qui se traînent. Des Morlocks. Parlons d'autre chose. Vous disiez donc que la lumière se coule parmi les atomes ?

— Oui, reprit-il baissant la tête. Bien sûr, ce n'est pas de votre faute, pauvres enfants ! Retenez en tout cas que la nature ondulatoire s'ajoutant à la nature corpusculaire, toute onde qui frappe un obstacle et le traverse y laisse des traces de son passage. Ainsi est-il prouvé que le miroir ne réfléchit pas intégralement toute lumière : une partie infiniment faible reste captée par les atomes. Cela veut dire…

— Que les images, fis-je en avalant ma tisane sans sucre, ne passent pas tout à fait à travers : il en demeure quelque chose dans la glace.

— Tu as trouvé cela ? demanda l'oncle Munoz, éberlué.

— Bien sûr. Nous sommes des monstres mais pas des idiotes. Cela a-t-il quelque importance ?

— Je te le dirai un jour, répondit-il, les yeux clos. Je suis si fatigué… comme quelqu'un qui touche le haut d'une côte. Il ne reste rien à manger dans cette baraque ? On crève de faim, petite.

— Oui. On crève.

M'man est rentrée avec un morceau de lard et des patates un peu gelées ; elle était décoiffée, comme si elle s'était battue, l'imperméable en lambeaux. Elle nous apprit qu'on tirait encore sur les ponts, mais que les chars ennemis se retiraient de la ville, pour prendre place sur les collines, au-dessus.

Le lendemain.

Les postes de télé annoncent que les autorités négocient avec l'occupant, pour trouver un terrain d'entente. Ça ne fait rien, ils tiennent les aérodromes, et personne ne peut quitter la ville ni communiquer avec dehors. J'ai essayé de joindre mon cours, mais en route l'on raflait tous les jeunes, garçons et filles, pour creuser les tranchées. On nous a donné des pelles et des brassards. Ma tranchée particulière se trouvait devant un hôpital, et les filles disaient que c'était très bien : nous avions moins de chance d'être canardés. On nous a mis en rang, j'avais à mes côtés un affreux barbu de deux mètres au moins, et l'on a commandé : « Aux pioches ! » Le barbu a craché dans ses paumes et nous avons enlevé deux ou trois pelletées de terre, lorsque quelqu'un a crié : « Alerte ! tout le monde aux tranchées ! Couchez-vous nom d'un… » On n'avait entendu ni sirènes ni DCA, c'était une attaque non prévue aux termes des négociations. Je me suis allongée et le grand type aussi, le visage dans nos pelles. Ça tapait dur, ils ont arrosé à la mitrailleuse, en piqué. Il y avait des morts comme nous, en chandails et sarraux d'écoliers.

Le barbu était vert. Il me dit :

— J'en ai marre. Nos droits et la liberté, c'est du bla-bla-bla. La terre est gelée, on ne fera jamais un trou assez grand pour s'y coucher. En plus, je suis un peintre abstrait. Je m'en vais. Tu viens, la fille ? On cherchera à croûter dans le coin.

On n'a rien trouvé. Les balles sifflaient aux carrefours, c'était plutôt moche. Avant, je regardais les morts – il me semblait qu'ils avaient leur secret qu'ils voulaient nous confier, leur message, avec leurs bouches ouvertes sur un cri et leurs pupilles fixées sur une seule vision, mais maintenant, j'en avais marre moi aussi. Nos camarades couchés dans la neige n'étaient plus ces êtres vivants, pitoyables et tendus, que nous avions côtoyés il y avait une seconde : ils étaient comme ce miroir qui garde toujours, depuis deux cents ans, la même image inutile… Moi, je voulais vivre… à crier !

Un bruit sourd, insidieux, venait des collines : les chars. Dans le brouillard qui étouffait les pas, des passants se traînaient comme des larves blêmes. Et tout à coup ce fut une salve – de longues aiguilles de feu percèrent les carrefours. Nous nous sommes jetés sous une porte cochère, mais cela éclatait tout près.

— Un hôpital ! cria mon compagnon, vite, ils respectent les hôpitaux !

Nous dévalâmes une courette qui tremblait, il y avait des flaques de sang et un brancard renversé, d'où sortait une main de cire ; une femme criait. Je ne sais pas comment, nous nous sommes trouvés dans une cave, les degrés de l'escalier étaient glissants, cela sentait le moisi et au fond, quelqu'un avait sans doute mal au ventre. Le barbu était devenu comme fou, il m'a collée au mur et m'écrasant de tout son poids, il hurlait : « Puisque nous allons tous mourir, une fois – une dernière fois ! L'amour, tu comprends !… » Une lueur éclaira sa pomme d'Adam qui sautait, et tout à coup cela me prit, comme une crise, un fou rire. Comme il me faisait mal, je lui ai filé un coup de genou au ventre. Il me lâcha, m'agonisant de

noms impossibles.

Je me suis enfuie. Les balles giclaient, mes bas de coton étaient éclaboussés de sang, je suis tombée plusieurs fois. A la place où il y avait eu la tranchée et le bâtiment à la Croix Rouge montait une colonne de fumée noire.

J'appris plus tard que le coup direct était destiné à un hôtel fortifié par les insurgés, derrière l'hôpital.

A quoi pense le monde ? Nous le croyions libre.

Peut-être n'existe-t-il pas ?…

Lorsque je suis rentrée, m'man pleurait à la cuisine. Elle me dit :

— Ton oncle est fou. S'il avait une lueur de bon sens… Tu sais que c'est un grand savant : des hommes comme lui sont appréciés, choyés. Si, au lieu de passer son temps à casser les miroirs, il se présentait au quartier de l'occupant, nous serions évacués d'ici. Leurs intellectuels sont logés dans des villas spacieuses et claires… En tout cas, nous ne mourrions pas de faim. Mais il est fou, et nous sommes tous pris comme des rats dans cette ville…

Elle ajouta, après un sanglot, comme si elle cherchait à se justifier :

— Je suis encore jeune. Ton père est mort si vite, nous n'avons pas vécu. La vie, tu comprends…

Le barbu disait : « L'amour… »

L'oncle m'attendait derrière la porte de sa cave. Il avait un air… facétieux. (Je crois que c'est l'épithète qui convient le mieux – comme un écolier qui a joué une farce au pion.) Il m'entraîna par le coude et me montra, au milieu de son labo, un cadre lourd surchargé de dorures. Des sirènes et des coquillages cernaient un grand miroir et j'eus l'impression de me pencher sur un étang vert.

— Cet objet, m'avoua-t-il, je l'ai récupéré dans les ruines du palais consulaire, sur la colline. Une bombe incendiaire y est allée se loger… Regarde, mon enfant, tu n'en verras guère de plus beaux : c'est une véritable glace de Murano, le cadre ne date que du XVIIe siècle, mais le miroir est plus ancien. Pense à toutes les choses, à tous les visages, dont il se souviendrait s'il était soumis à un traitement électronique approprié ! – il a peut-être vu Titien, Giorgione et Catherine de Cornaro, reine de Chypre !

Il passa la main sur son front moite, il semblait épuisé. Je lui donnai la moitié d'une tablette de chocolat que j'avais échangée ce matin contre mon violon, et je demandai :

— Croyez-vous voir des choses intéressantes dans ce morceau de verre ?

Il leva les bras au ciel.

— Elle me demande ça !

— Si les hommes ont toujours été aussi bêtes et aussi méchants qu'aujourd'hui, quelle nécessité de revoir les mêmes insuffisances et les mêmes laideurs ?

— On voit, grommela-t-il, que tu as appris l'histoire à l'école de l'occupant ! Ce morceau de verre, comme tu le dis, mais il nous montrera peut-être les humains tels qu'ils devraient l'être – et leurs élans, et leurs glorieux combats !

— Tu ne trouves pas que nous sommes servis ? dis-je, car une explosion avait secoué la maison et je me retrouvais assise par terre près du miroir.

Toutes les lumières s'étaient éteintes – et dans l'eau verte de l'étang, mon visage m'apparut mystérieux et charmant telle une fleur lourde sur

une tige flexible. Je n'étais plus Joanna, la petite fille laide du XXe siècle, le monstre – mais une fée aux cheveux d'algue.

Puis les lumières se rallumèrent, et l'oncle Munoz traîna précieusement sa glace de Murano dans un coin et l'enveloppa dans une bâche.

— Cette nuit, souffla-t-il, je mettrai mes appareils en action.

Plus tard.

Je n'assistai pas au début de l'expérience. Agnès (une copine du cours) vint me crier par la fenêtre qu'un camion chargé de betteraves était dans le quartier, mais quand nous sommes arrivées, il n'y en avait plus. Alors, nous sommes allées aux légumes secs, parce que c'était la dernière distribution. Nous avons eu chacune un petit sac de haricots et de lentilles mélangés, mais on pouvait les trier, a dit l'épicier, et encore il nous laissait ça, parce que nous étions bien gentilles (Agnès, pas moi)… Pouah ! Je suis partie écœurée, en claquant la porte de sa boutique. C'était l'heure du couvre-feu, mais les balles traçantes faisaient clair comme en plein jour. Après tout, ça n est pas si terrible, les balles, il suffit de raser les murs. Pourtant, il y avait des tas sombres, ici et là. Agnès me rejoignit en courant, sa robe était déchirée.

— Es-tu du commando ? me demanda-t-elle tout à coup.

— Est-ce qu'il faut en être ?

Elle ne me regardait pas, elle mordait une mèche de ses cheveux cuivrés. Agnès est jolie, j'ai toujours envié son visage comme un œuf de porcelaine, mais maintenant j'en avais honte et pitié.

— Je n'en sais rien, fit-elle. Que tout est laid ! Si nous restons ainsi, nous serons fous avant d'être morts. Allons, viens.

Elle me conduisit à la cave où se réunissait le comité du quartier. Il n'y avait là que des jeunes, des ouvriers en bleus et des étudiantes. On a pris des résolutions, on a chanté la Marseillaise – et tout. Tant qu'on se trouvait là tout semblait clair et raisonnable – nous ne demandions rien d'extraordinaire, n'est-ce pas ? Seulement qu'on nous laisse respirer et travailler libres. Nous ne menacions personne, nous n'avions que nos poings et nos poitrines nues à opposer aux canons. S'il y avait un Dieu et une justice…

Mais lorsque nous sommes sortis et que le premier groupe dont j'étais par hasard eût traversé la place sous la neige – une rafale de mitrailleuse vint faucher le groupe qui nous suivait. Les corps étaient coupés en deux et les tronçons se tordaient dans tout ce blanc. Je compris que les autres se moquaient de nous. Oui – de notre folie – de notre exaltation inutile… Ils étaient tellement plus forts !

— Je me rappelle, murmura Agnès, couchée contre moi dans la neige, que nous logions chez une meunière, l'autre été. Elle était folle. Elle noyait ses chiens en deux ou trois fois. Tu comprends ? Elle les jetait dans un baquet et puis elle les repêchait. Et quand ils recommençaient à respirer, à japper en agitant leurs petites pattes, elle les rejetait dans l'eau. C'est notre vie, ça.

Je suis rentrée en courant. Je m'étais cassé un talon, c'était ma dernière paire de bottillons, j'étais furieuse.

— Ça y est ! dis-je à l'oncle Munoz. Je me suis engagée !

— Où ? dans les boy-scouts ?

Il tournait les boutons de ses cadrans. Ça grésillait avec des étincelles vertes et rouges.

— Peuh ! dis-je, tu retardes ! Dans les commandos de la liberté ! Nous

combattons la tyrannie et l'oppression. On se battra jusqu'à la dernière goutte de sang, le départ de l'occupant ou la fin du monde !

— Ça ne tardera pas, répondit l'oncle. Je veux dire, notre fin du monde personnelle. A propos, ta mère a déclaré qu'elle allait me dénoncer aux Gris – et elle est sortie. Viens voir ce que j'ai fabriqué, vite.

— Ça ne casse rien ?

— Mais non. Je t'ai déjà exposé cela. Les particules glissent parmi les atomes. Au passage, elles heurtent et précipitent les ondes de lumière retenues par l'écran. Depuis quand ? Cela n'importe. Les images les plus éloignées nous arrivent avec une netteté singulière : question de pureté ou d'accumulation de courant. Par exemple, les dernières prises de vue sont un peu brouillées par les explosions.

— Elles sont sans intérêt, décidai-je. Le palais consulaire était désert depuis des années, et la concierge venait une fois par mois épousseter les housses. Alors !

— Je mettrai donc le courant limité. C'est un terme à moi.

L'oncle Munoz paraissait surexcité, mais j'en avais vu bien d'autres dans la soirée. Il sautillait devant ses appareils, jouait sur un clavier de boutons multicolores. Soudain, j'eus l'impression que le jet du projecteur se durcissait. C'était comme un coup de poing lumineux qui chassait les vieux secrets ensevelis dans cette eau verte. J'étais juste face au cadre, quand je cessai de m'y voir : tout l'écran était pris par le vaste dos d'un déménageur.

Lorsque l'homme se redressa, il avait déchargé le miroir à terre, et c'était étrange à voir : le mur de notre cave ouvert et prolongé par une vaste salle à piliers et à médaillons de marbre. Les plans veinés de bleus luisaient doucement. Trois silhouettes s'agitaient dans l'étang d'eau verte, les portefaix soulevaient le cadre, le déplaçaient, l'appliquaient à la cimaise et leurs gestes dans le plus grand silence, bien que leurs bouches fussent ouvertes, formaient un bizarre ballet. Le plus grand maintint le miroir au-dessus d'une console, le plus petit courut chercher les clous et le marteau. Alors, ce fut un gag : il glissa sur le parquet semblable à un lac noir et tomba sur le nez ; les pointes se répandirent autour de lui, on voyait qu'il jurait. Je me suis mise à rire et l'oncle Munoz éteignit le projecteur.

— Cela rappelle les premières bandes de films, comme j'en ai vu au Musée des Arts, dis-je. Mais en plus net. Les couleurs sont bonnes. Pourquoi ne parlent-ils pas ?

— Parce que mes particules libèrent l'image et non le son. J'y arriverai, je pense. As-tu situé la scène ?

— Je suppose que ces déménageurs apportaient la glace au palais ?

— Exactement. En 1769.

Je me rappelais : ils avaient vraiment de drôles d'habits rouges et le plus gros – un catogan poudré. Je dis :

— Mais alors… alors, ils ont vraiment existé, ces gens-là ?

— Apparemment.

— Et ils sont morts ?

— Oui.

— Et nous les avons vus – enfin, leur reflet dans la glace… Mais alors – la mort et le temps – qu'est-ce ?

— Une simple convention… murmura l'oncle Munoz.

Il ralluma son projecteur. D'abord, je crus que l'image allait se répéter, intégralement – la qualité de lumière semblait inchangée, un peu moins éclatante, peut-être. Nous revîmes la même salle, ses ogives, ses tentures

éteintes et son plafond à caissons dorés. Ensuite, je compris que des années avaient passé : un écusson avait changé de plinthe, sur une tapisserie qui représentait la bataille d'Arbelès, dans le grand enchevêtrement d'éléphants et de chevaux, un guerrier casqué avait eu le nez mangé de moisissure. Le miroir avait été déplacé plus bas, au centre d'un médaillon ; il sommait un bahut aux N entrelacés, une merveille en bois de rose. Deux candélabres de bronze garnis de cires s'y reflétaient, et une jeune fille en robe de bal – rose aussi – s'y mirait longuement, relevait une boucle d'un bleu-noir sur sa tempe et y piquait, avec grâce, une fleur de jasmin muscat.

Elle était très jolie. Jusqu'ici, j'ai cru belle Agnès, la star Jenny Fayr, notre prof' d'Anglais – toutes les trois étaient gaies et fraîches, et elles avaient, suivant les garçons, « les courbes au bon endroit ». Mais cela n'avait rien à voir avec la jeune fille du miroir : celle-ci était longue et mince, et son cou blanc, penché, sa taille, sa cheville et son poignet évoquaient les lis et les cygnes. Chaque détail de sa personne était exquis : ses cils étoilés et la guirlande de roses ponceau qui serpentait sur sa crinoline ; elle paraissait joyeuse avec innocence, excitée par la fête dont elle venait de s'échapper – elle riait, mais nous n'entendions pas son rire. Elle ressemblait à une fleur dressée sur cette eau de turquoise morte, à une miniature persane que j'ai vue, je ne sais où – à la Joconde… et je pensais qu'il y avait fallu des siècles et une culture prodigieuse – pour créer ce joyau inutile et parfait.

Inutile ?

Oui.

Comme toutes ces choses dont nous n'avons plus l'emploi : la statue d'une victoire acéphale. La Symphonie Inachevée. L'amour.

La jeune fille esquissa devant le miroir, c'est-à-dire devant nous, trois pas glissants : un menuet ou une révérence de cour – et nous jeta un baiser. Puis elle disparut du champ de notre vision.

— Et voilà ! dit l'oncle Munoz, quand la salle fut vide. Pour autant que je sache, c'était Caroline de W… à son premier bal, en 1832. Ma pauvre Joanna… C'était cela, une jeune fille à l'époque romantique.

— Elle est morte ! répliquai-je sombrement. Elle a dû devenir, en son temps, une affreuse petite vieille.

— Non. Elle est morte une année après. Un accident…

Il éteignit les lampes et me dédia un vif sourire.

— Eh bien, maintenant, je vais travailler à perfectionner tout cela !

Le lendemain encore.

Divers bruits agitent la ville. On prétend que les occupants ont accepté de négocier, et nous sommes prêts à le croire. (Du moins au comité de Libération, dans les caves où je suis revenue sans Agnès.) Car il est tout de même impossible qu'on laisse écraser ainsi un peuple libre ! Il existe une justice des nations. Il y a un Dieu !

Autrefois, les gens y croyaient…

Il neige plus fort. Les maisons en ruines sont blanches. J'ai cloué le talon de ma chaussure, mais ma cheville enfle et je boite. Je suis tout de même sortie, car la maison devient intenable, maman crie, l'oncle siffle… Elle menace de briser son installation.

Il semble que les chars ennemis ne sont plus tous sur les collines. Il en circule de plus en plus dans les rues – ils ont à l'avant de petits drapeaux nationaux décorés d'une araignée, et les insignes de la police secrète, mais nous savons bien que ce sont ceux de l'occupant. D'ailleurs, la police secrète vaut encore moins. On murmure des chiffres énormes : on dirait

qu'il y a maintenant dans le pays une dizaine de divisions ennemies et cinq mille tanks.

Je suis tout de même arrivée jusqu'à mon cours : surprise, le bâtiment n'existe plus. On s'est battu dans le quartier. Je regardais les murs encore fumants. Il y avait sur la neige des poutres calcinées, des barres de fer tordues et un pupitre miraculeusement intact, mais labouré de coups de canif patients d'écoliers. Quelques feuillets de livres, jaunis par le feu, voletaient. De nos classes, de nos veilles (dirais-je studieuses ?), de nos exaltations, il ne restait rien.

D'autres élèves sont venus, comme des ombres. Nous nous tenions sous une porte cochère. Un tank est passé devant nous, défonçant la neige. On serrait les poings. Soudain un coup de fusil claqua d'une maison d'en face – puis un autre. Le type savait tirer en tout cas – des miliciens sont tombés. Alors, le char a stoppé lourdement, comme une bête atteinte, mais celle-ci n'était pas gravement blessée, elle prenait simplement son élan… Nous nous sommes tous couchés, la face au sol. Les 75 ont rauqué… Ça été un massacre — le premier obus a été pour le premier étage, puis un autre… pour le second… la maison avait trois étages…

Une femme en robe rouge est venue leur ouvrir. Ils sont descendus, gainés, gantés de cuir noir. (On dit qu'ils portent des cottes contre les balles. On dit. Je ne sais pas.) Les armes automatiques au poing… Ils sont montés. On entendit une rafale de mitrailleuse. Et nous ne pouvions rien faire. Rien. Nous n'étions pas armés…

J'ai marché et marché dans les rues…

Lorsque je suis rentrée à la maison, la porte béait. Tout était cassé dans la cambuse. Ils étaient venus et ils avaient emmené l'oncle. Il y avait du sang sur les carreaux.

Je me demande, comment ne sont-ils pas descendus aux caves ? Ils étaient sans doute pressés, la ville n'est pas occupée – pas encore. Je suis allée en bas. Il y faisait presque doux, avec ces lampes allumées – et cette grande lueur dans le miroir. Je vis que l'installation marchait.

Depuis combien de temps ? Je ne sais pas. Des heures…

La glace ne reflétait plus la salle nue du vieux

palais, mais une loggia en marbre doré, couleur chair, de hautes colonnes, comme des lis, sur un ciel bleu, au-dessus d'une mer – comment dire ?

— céruléenne. Cela scintillait – frémissait – c'était beau ! C'était certainement avant que le miroir n'échouât ici, parmi le sang et la neige. Le cadre se trouvait suspendu sur un palier tracé par un Rastrelli ou un Fioraventi. Je perçus un long frisson doux (je me rendis compte qu'il venait de cette mer, que mon oncle avait accompli ce miracle aussi). Elle chantait. Le chant même que nous entendons quand nous pressons contre notre oreille un grand coquillage…

C'est alors qu'il parut. Il montait l'escalier, il était grand et mince, avec des cheveux de bronze

— je n'ai jamais rien vu d'aussi beau. Je vis une silhouette de velours noir, un court mantelet de brocart d'or – comme des ailes – et du même or, le pommeau crucifère de son épée… Et ce visage parfait, aux longs yeux verts… Sans doute était-il attendu là-haut par une femme, une jeune fille de quinze ans, comme cette Caroline, car il sourit et tendit les bras. Il dit : « Vous m'avez attendu, ma bien-aimée ! » et il cita (cela je le sus plus tard – mon oncle Munoz qui aimait Dante répétait souvent cette strophe) :

… Au troisième cercle des deux,
Elle m’apparut plus belle et moins altière…

L’inconnu disparut au détour de l’escalier et je suis tombée à terre. Je me suis mise à hurler, en tapant de mes poings, n’importe où. Il faut croire que j’ai détraqué quelque chose, car la lumière s’éteignit. J’ai pleuré.

Maman est rentrée et je lui ai dit ce que je pensais de sa manière d’agir. Mais je me suis vite aperçue quelle était elle-même comme aplatie – et perdue – perdue définitivement. Peut-être s’attendait-elle à gagner quelque chose à la disparition de l’oncle Munoz — et ça été le contraire. C’était assez affreux. Sa robe était déchirée et lorsqu’elle est tombée en travers du lit, j’ai vu qu’ils l’avaient battue avec des sacs de sable – et sans doute pire. Je lui ai fait de l’eau chaude, mais elle n’a pas bu.

Un jour après.

Ça y est. Ils sont entrés dans la ville. C’est l’enfer.

D’abord, ç’a été comme un roulement de séisme : leurs chars se sont tous mis en branle à la fois et ils ont dévalé, en crachant des flammes. Ils ont bloqué les issues et les ponts. Puis une partie s’est avancée et ils se sont arrêtés face au Parlement, devant l’île d’Inita où il y a des ateliers de sidérurgie et à tous les points vitaux. Et ce fut le massacre : un obus pour chaque balle. Ou pour chaque silence, ou pour chaque jour de grève… que sais-je ? Les cheminées et les façades croulaient. L’île d’Inita n’est qu’un brasier, la Place Royale qu’un lac de sang et de boue.

Comme notre ville était belle – et nous l’ignorions ! Nous ne reverrons plus jamais les faisceaux de colonnettes sous les ogives qui rappellent qu’elle fut tributaire de Venise, ni son Lion de Marbre ailé, ni ses tours…

La baraque tremble et se plie comme une feuille de papier. Cela n’a plus d’importance. Maman est couchée, la tête tournée contre le mur, dort-elle ? Elle a bien de la chance, dans ce cas. Je me suis approchée à plat ventre de la fenêtre et j’ai vu des blocs entiers enveloppés de fumée noire – des pans de murs qui sautaient. Et toujours, et sans interruption – les 115 qui tonnent…

Je crois qu’on se bat encore. Des ouvriers avec leurs fusils qui datent des deux dernières guerres. De petits garçons… J’en ai vu un… il avait surgi au tournant de notre rue et s’élança sous les chenilles d’un char – il avait une bouteille d’essence à la main… j’ai fermé les yeux. Par je ne sais quel miracle, l’énorme machine ayant sauté dans un bruit de ferraille, il était sauf, ressortit de sous le monstre fumant, se gratta la nuque et disparut sous la porte basse. Je croyais qu’il était allé se mettre à l’abri, mais pas du tout ! Il réapparut avec une autre bouteille. Il haletait un peu, et tout le côté gauche de son visage était comme empâté de sang. Quand un second char a sauté tout près je ne regardais plus… je savais !

J’ai, devant mes yeux, depuis deux jours, sous les chenilles d’un tank enfumé, freiné dans son élan, une masse verte.

Ce petit garçon avait de fins cheveux blonds. Il aurait pu être mon frère…

Je suis descendue dans les caves et j’ai tourné les boutons d’un coup sec, à démanteler le mécanisme. Et tout à coup, la glace s’est irradiée. Il était là, il me regardait du fond de cette eau verte qui est le passé – et il disait (sans doute s’adressait-il à l’autre jeune fille) :

— Ne crains rien. Il y a un Dieu et une justice.

Je reviendrai. Nous ne sommes pas seuls à lutter. Il est impossible que la

conscience humaine soit si profondément endormie… ni morte. On viendra à notre aide. Le vaste monde est libre. Nous ne voulons que le droit de vivre face au ciel… on ne peut nous refuser cela. En tout cas, nous nous battrons… et que Dieu nous garde !

Je n'entendis pas la réponse de la jeune fille, mais je lui dis :

— Tout cela est très beau, mais ils ont des armes lourdes et des chars. Vous serez ridicule avec votre petite épée.

— Le droit est avec nous, répondit-il. Et la patrie.

— Ce sont de bien jolis mots, mais je n'ai jamais entendu qu'ils aient remplacé les fusées téléguidées. Les hommes ont été esclaves de la peur si longtemps qu'ils en sont devenus des bêtes. Tout à l'heure, maman a trahi l'oncle Munoz – pour rien, et les tanks ont écrasé le petit garçon. Croyez-vous qu'il existe un Dieu au-dessus de tout cela ?

— Puisqu'il y a la nuit, il doit y avoir le soleil. Puisqu'il y a le mal et que tu vis, ma bien-aimée, il y a un ciel.

— Vous êtes très gentil, mais je ne vois pas la relation.

Son charmant visage s'éclaira.

— Tu ne sais donc pas que je t'aime, Giovanna, et combien tu es belle ? fit-il avec reproche. Rien au monde n'existe à côté d'un tel amour. Nous étions nés pour nous rencontrer, fût-ce au cœur d'une tempête – et puisque tu es là et que tu m'aimes, rien ne peut être fini. Car tu m'aimes, n'est-ce pas ?

— Oui, murmurai-je avec ferveur.

— Viens, dit-il doucement.

Et il m'ouvrit les bras. Sans doute la jeune fille invisible descendit-elle à son appel, mais je ne la vis pas : j'ai éteint les lumières et je me suis trouvée tout contre la surface lisse et tiède du miroir.

Il tonne. Les bombes incendiaires ont criblé la maison d'en face où il y avait une crèche. Il paraît qu'il y avait des tireurs dans les caves, ils se sont rendus. Lorsqu'ils sont sortis, les bras croisés derrière la nuque, les mitrailleuses les ont fauchés, un à un. D'autres sautaient par les fenêtres, on leur a tiré dessus. De petites marionnettes noires retombaient, les jambes en équerre. Les flammes sifflaient. On n'entendait pas les cris.

Il paraît que la délégation entière (celle qui négociait) a été arrêtée. Les postes de télé se sont tus. Nous avons entendu à la fin un appel adressé au monde libre : « *Sauvez nos âmes !* »

Mais il n'y a plus de monde libre.

Maman est morte.

Quand je suis remontée de la cave, elle était toute froide. Elle avait cassé un tas d'allumettes (il n'y en a plus) et les a trempées dans un bol, jusqu'à ce qu'elles tombent. Puis elle a bu. Même si, ensuite, elle m'avait appelée, je n'aurais pu l'entendre ni la secourir.

Dans ce bol d'eau chaude que je lui avais préparé…

Elle a dû faire cela dès que je fus sortie. Elle en avait assez. Assez. Assez !

J'ai tiré sur son visage une couverture. C'est tout ce que je pouvais faire, n'est-ce pas ?

La nuit.

Il n'y a plus de gaz ni d'électricité qui tiennent et je ne puis rallumer les cadrans. Un mur de la cuisine a sauté, la neige a éteint l'incendie, mais l'on

voit les étoiles à travers.
Je m'en vais.

J'écris ces lignes à la lueur des incendies. La neige est rouge. C'est un moment d'accalmie, seuls tonnent les canons qui pilonnent l'île d'Inita. Je boite bas.

Un peu plus tard.

Je suis arrivée à un poste du commando. La sentinelle dans sa guérite n'a pas de tête. On me dit que le comité se tient dans les caves du palais Saint-Paul, rasé par les canons. Le quartier semble mort.

Beaucoup plus tard.

Je me suis glissée dans le sous-sol. Ils étaient encore là et je leur ai demandé n'importe quoi, une grenade ou une bouteille d'essence ; on m'a regardée comme une folle, mais je leur ai dit que je m'appelais Joanna Munoz et je leur racontai tout : maman et l'oncle, et que je ne pouvais rester seule dans cette maison qui n'avait que trois murs. Le sous-sol était plein de garçons en bleus d'ouvriers et en capotes raidies de sang et de boue ; quelques blessés roulés dans leurs couvertures, à terre, déliraient doucement, et il y avait aussi des morts paisibles, le visage au mur.

Le chef de groupe qui était très jeune lui aussi (je n'ai jamais vu son visage dans les photos), un pansement au front, jura, puis me fit boire quelque chose de fort dans sa gourde. « Qu'est-ce que je vais faire de toi ? » demanda-t-il entre ses dents. Et puis : « O mon pays, mon pays où les gosses se proposent pour faire sauter les chars ! »

Ensuite…

Je crois que je me suis endormie, pour la première fois depuis ces jours, comme j'étais là, sur une banquette, le visage dans une vareuse collée de sang. Je n'ai pas entendu quand ils sont partis. A l'attaque – sans moi ! Lorsque je me suis réveillée, j'étais seule au poste, avec les morts (j'en suis sûre, parce que, quand je me traînai à la sortie, aucun des tas sombres n'avait bougé).

Dehors, il faisait une pénombre de neige. Les canons se taisaient. Je compris que toute résistance était morte. Ceux qui criaient : « Sauvez nos âmes ! » n'étaient plus. Je rampai devant la guérite où la sentinelle s'était pliée en deux sur la baïonnette.

C'est alors qu'ils m'ont prise en chasse et je ne peux pas écrire plus loin…

………………………………………………………………………………………

2300.

Extrait du rapport des Laboratoires Inter-dimensionnels :

*Nous devons réviser nos données sur nos contacts initiaux avec la quatrième dimension. Tant d'inventions ont été dispersées en ces temps paniques ! Il semble maintenant que la première expérience interdimensionnelle date de 1980. Un éclat de miroir nous l'a révélé, en même temps qu'un épisode de la guerre civile qui ensanglantait alors l'Europe – et les dernières minutes d 'une lamentable enfant du XX*e *siècle.*

Voici quelques plans donnés par le miroir, et dont est livré ci-après le précis :

Nous sommes à l'aube d'un jour gris de 1980, en pleine insurrection, car le spectre révèle le rouge particulier des incendies. Le miroir – ou plutôt le large éclat de glace sur lequel nous travaillons – faisait sans doute partie d'un

laboratoire privé. Les images sont brouillées comme par un séisme ondulatoire – la ville semblait subir un bombardement (N.B. Il est possible que cette circonstance ait conditionné la découverte.)

Nous nous trouvons dans un local clos, probablement une cave. Le champ de cristal est net. Puis une petite silhouette surgit. Elle se traîne. C'est une adolescente, elle boite et se tient au ventre, elle est blessée, ses mains sont pleines de sang. Elle rampe et tombe sur le visage. Elle se relève. Elle disparaît du champ visuel. Nous percevons l'éclatement des grenades, des voix menaçantes qui semblent poser des conditions. La jeune fille a trouvé le commutateur, car la glace est soudain inondée de lumière. Pourquoi allume-t-elle, puisqu'on la talonne ? Pourquoi poursuit-on une enfant si jeune ? Questions auxquelles notre siècle ne saurait trouver de réponse, puisque nous vivons en paix.

La jeune fille est face au cadre de la glace qui doit être grand, en tout cas, plus grand quelle. Elle tend les bras et son expression devient très douce. Elle dit :

— Oh ! vous êtes là ? Vous m'avez attendue ? Oui, je viens…

Derrière elle, la porte claque. On crie : « Rendez vos armes ! » Flash d'une grenade qui éclate. La lumière vacille. Le miroir est fendu, criblé d'éclats.

La JEUNE FILLE ENTRE DANS LE MIROIR.

LA SENTINELLE

par Charles Henneberg

Annexe au mémorandum sur les relations interraciales galactiques.
SECRET
Planète : Anteros.
Astronef : Éclaireur KL 2.

…Et puis, non ! Je préfère exposer cette affaire en un langage courant. C'est assez difficile à raconter comme cela. Nous étions donc à bord de l'astronef-éclaireur KL 2 – nous, c'est-à-dire le commandant Phil Grimm, le second Korf, le mécanicien Wlady, l'opératrice Gethryn Francastel et moi, Eric Vère, le « bizuth » (c'était mon premier voyage interplanétaire). Une bonne équipe, excepté que Gethryn était trop jolie fille et trop amicale avec le commandant, et que Grimm était le plus jeune officier de ce grade de la flotte galactique.

Nous nous trouvions sur le chemin du retour, après deux ans de navigation, lorsque nous reçûmes l'ordre de faire un raid de contrôle sur Antéros. Un petit globe de troisième zone, un des derniers satellites repérés de Jupiter… Il plongeait presque continuellement dans le cône noir de la grande planète, aussi nos astrophysiciens ne s'y étaient-ils intéressés que fort tard. Un éclaireur avait été envoyé, dont on n'eut jamais de nouvelles. Compte tenu des distances, on ne s'en était pas inquiété jusque-là – dans les limites du système solaire, on voyage assez lentement, en évitant la distorsion de l'espace.

Mais le délai-limite était passé : cinq ans…

Cet ordre nous fit faire un crochet, et Korf bougonnait, car il comptait prendre, au retour, sa retraite. Gethryn lançait à Grimm des regards à faire fondre les glaces de Pluton, mais il s'en apercevait à peine, tout fier de son premier commandement et raide comme une trique. Pour lui, il n'y avait que le règlement et encore le règlement – il devait dormir avec son Code interplanétaire. (Si je relate ces circonstances, c'est qu'elles ont leur poids – tout a son poids à bord d'un navire spatial qui navigue depuis deux ans et dont l'équipage comprend une seule femme.)

Bref, nous arrivâmes en vue d'Antéros, fort supportable à notre point de vue terrien : le spectre y révélait de l'oxygène et de la vapeur d'eau, peut-être un peu trop d'azote ; la température, quoique fraîche, devait permettre une vie organique. L'astre central était très loin ; une lueur diffuse, semblable à celle de notre lune, traversait les nuées. Nous fîmes une série de tests ; Grimm n'en oublia pas un seul. (Et il avait raison, nous nous rappelions encore les lacs vivants de Foramen, les monstres du carbonifère qui peuplaient Vénus – et toutes ces plantes intelligentes, ces microbes maîtres de planètes…) Antéros nous parut un satellite banal, juste bon à

servir de relais artificiel.

Après avoir survolé un espace nébuleux – océan ou désert – nous piquâmes vers un plateau. Maintenant, nous apercevions une végétation

— bleue et argent, un peu phosphorescente – et de vastes étangs noirs. Nulle trace de vie organisée : ni villes ni villages. Était-ce donc une planète très jeune ? Cependant, la flore se situait vers l'équivalent du quaternaire terrestre : il y avait des espèces d'oliviers et de conifères, mais d'un bleu éteint ou d'une pourpre sombre.

Nous atterrîmes au milieu d'une plaine crayeuse

— et aussitôt un sentiment d'irréalité nous envahit. Je voudrais me faire comprendre : il ne s'agissait pas d'un changement de gravité ou de densité ; nous en avions l'habitude. Nous avions pris nos piqûres et bouclé nos cuirasses d'astronautes, mais cela nous paraissait de si peu d'intérêt ! Oui, je crois que l'ambiance particulière d'Antéros commençait à agir dès cet instant-là : nous étions tous massés devant l'écran d'observation, désirant et redoutant à la fois la minute où la trappe s'ouvrirait, où le premier de nous – le commandant – foulerait le sol inconnu et, fiévreusement, nous comparions nos données… La surface lisse nous révélait une forêt indistincte dans la lueur d'azur, des tertres et des vallons troubles – un peu comme une vision de télérama qui n'arrive pas à se fixer. C'était une terre – et ce ne l'était pas… Sous son scaphandre, Gethryn était pâle. Puis Korf serra ma main… et une exclamation nous échappa… *Un visage se pressait de l'autre côté de l'écran.*

J'étais trop jeune et ne le reconnus pas, mais Wlady, le doyen, poussa un cri : « Ayles ! »

Ayles avait commandé l'astronef-éclaireur disparu il y avait cinq ans. Il avait donc vécu cinq années sur cette planète, coupé du reste de l'univers par des abîmes de ténèbres et des années-lumière. C'était à la fois terrible et rassurant. J'ai pu comprendre qu'il n'avait pas changé, son visage était livide et anguleux, ses yeux cernés, mais c'était compréhensible… Il portait toujours sa cuirasse d'astronaute, un peu ternie, et il paraissait très calme, sans faire de gestes ni pousser de cris. La visière de son casque indiquait une atmosphère respirable. Nous rabattîmes la trappe, et Wlady allait sauter au cou d'Ayles lorsque je ne sais quoi dans son regard l'arrêta – un regard d'une poignante tristesse… Ayles distingua les insignes de Grimm et marcha vers lui.

— Commandant Ayles, se présenta-t-il, et notre chef se nomma, machinal :

— Commandant Phil Grimm…

— Ravi de vous voir en bonne santé. Mais vous devez repartir… immédiatement !

C'était une étrange entrée en matière !

— Les conditions physiques de cette planète… commença Grimm.

— Il ne s'agit pas des conditions physiques ! interrompit la voix terne. Le mieux que vous ayez à faire, c'est de repartir !

Phil Grimm s'était ressaisi : il était fréquent que les survivants des naufrages stellaires ne fussent pas dans leur état normal.

— Bien sûr, nous repartirons, fit-il d'une voix rassurante, mais après avoir accompli notre mission. Nous sommes venus ici pour vous retrouver, avec votre astronef, commandant Ayles.

— Mon astronef ? « fit le rescapé. Il n'existe pas, il s'est écrasé à l'atterrissage. J'ai eu la chance d'être projeté hors de la carlingue…

— Et votre équipage ? Nous le recherchons aussi.

Phil Grimm insistait, et je compris tout à coup que ce spectre livide, si pressé de nous renvoyer dans l'infini, avait alerté son instinct de chasseur ; il était, hélas, courant que des drames personnels marquassent un naufrage et l'insistance d'Ayles lui paraissait suspecte… Ne s'était-il pas, dans une crise de folie, débarrassé de ses coéquipiers ? Autant que nous pouvions le savoir, un KL 1 comprenait deux mécaniciens et une opératrice…

— Nous ne repartirons pas sans vous ni vos compagnons, déclara notre chef. Vous allez nous conduire vers eux.

— Vous voulez descendre à terre ? demanda Ayles de sa même voix morne. Je crois vous avoir dit…

— Qu'il fallait que nous repartions immédiatement. Oui, j'ai bien entendu, mais je suis seul maître à mon bord, commandant Ayles, et je n'ai pas fait ce voyage pour rien. Vous êtes témoin que les conditions physiques d'Antéros sont supportables, vous y avez vécu cinq ans…

— Oui, fit Ayles, cinq ans…

Il y avait quelque chose de lugubre dans cette répétition. Nous nous en sommes rendu compte plus tard. Mais Grimm le dominait d'une tête, c'était un très beau spécimen de navigateur interstellaire, et Ayles appartenait à une génération qui croyait aux intellectuels. D'ailleurs, Korf, moi et même Wlady appuyions notre chef. Phil Grimm fut correct et donna sa chance à l'antagoniste :

— Vous vous opposez à notre débarquement ? fit-il. Vous devez avoir vos raisons : dites-les.

Ayles ne répondit rien.

— Je crois vous entendre, poursuivit Grimm, conciliant. Cinq ans, c'est long, vous avez supporté de terribles épreuves, et vos nerfs ont cédé, nous le comprenons tous. Mais le régime du retour et un congé sur la Terre remédieront à cela !

Le commandant du KL 1 haussa les épaules.

— Vous ne me croyez pas, prononça-t-il avec lassitude. A vos yeux je suis un fou et peut-être un criminel. Et je ne puis rien ajouter… vous ne me croirez pas davantage. Vous êtes jeune, commandant Grimm.

C'était la dernière chose à dire à Phil, l'homme le plus susceptible de l'espace sidéral.

Nous reçûmes l'ordre du débarquement.

*
*   *

— Vous avez donc passé cinq ans…

— Près d'ici, répondit Ayles, indifférent. – Du moment que nous mettions le pied sur le sol, il semblait se désintéresser de notre sort. – Il y a là une vallée que j'ai nommée la Vallée des Ombres. J'y ai aménagé une grotte et des serres. Je n'ai pas pu construire d'émetteur interplanétaire : la planète manque de métaux et son atmosphère ne s'y prête guère ; il semble qu'elle ait été ravagée par un choc…

— Mais il existe une vie organique ?

— Bien sûr. Par exemple, vous ne verrez ni quadrupèdes ni oiseaux à sang chaud. Mais il y a des serpents, plusieurs espèces d'anguilles et des batraciens aveugles…

— Quelle race tenez-vous pour supérieure ?

— Mais… les hommes, fit Ayles. Enfin, des créatures humanoïdes. Il en existe… Une très belle race. Des êtres, commandant, presque aussi brillants

que vous…

Une ironie glaça sa voix. Phil Grimm eut l'air de ne pas l'entendre et, de sa part, c'était le comble de diplomatie. Il nous divisa en deux équipes : Korf et moi allions partir avec lui, Gethryn et Wlady garderaient le vaisseau. La jeune fille voulut protester, mais il fronça les sourcils. Dieu sait ce qui nous attendait dans la Vallée des Ombres – pour une fois, Phil Grimm se montrait simplement humain.

Avant de quitter l'astronef, Ayles se retourna pour demander :

— Cette jeune femme reste ici ?

— Oui. Ainsi que le doyen de mon équipage. Avez-vous quelque chose à leur dire ?

— Pas moi, fit le rescapé, passant sur ses lourdes paupières une main bleuâtre. – Ses traits se pinçaient atrocement. – *Vous,* commandant. Ordonnez-leur de ne pas quitter l'astronef. Sous peine de mort, m'entendez-vous ? Sous peine de mort !

— Pour qui nous prenez-vous ? se rebiffa Phil. Nous connaissons l'article 6 du Code de la Navigation !

Ayles baissa la tête.

La suite ressembla à un cauchemar.

Nous parcourûmes un plateau sillonné de coulées de jaspe. Ayles marchait devant nous, à longues enjambées ; son visage était découvert, ses yeux vitreux, et un rictus immobile, incurvant sa lèvre supérieure, découvrait ses dents.

La Vallée des Ombres était une combe étroite, où les rayons ultraviolets de quelques appareils reconstitués par l'équipage de KL 1 entretenaient une ambiance clémente. Cela formait un abri, une serre. Au seuil de son domaine, Ayles, hésitant, dit à Korf :

— Je crois que vous connaissiez Gerda Long, mon opératrice ?

— Une amie d'enfance… Elle a changé terriblement, n'est-ce pas ?

— Non, fit l'autre, non. Je ne pense pas qu'elle ait beaucoup changé. Ni les autres. C'est étonnant comme ce climat conserve ! – Une note menaçante glissa dans sa voix, puis s'éteignit, et je ne fus plus sûr de l'avoir surprise – …Mais le choc a été très violent.

— Parlez carrément, Ayles. Qu'est-il advenu de vos camarades ?

— Ils sont devenus *silencieux*…

— Mais encore ?

— Vous verrez vous-mêmes. Ils prononcent de temps en temps quelques mots. Pas ceux que vous attendiez…

— Dieu de Dieu ! jura Korf.

La serre accédait à une salle basse, creusée en plein roc. Des torches plantées entre les moellons l'éclairaient. Nous vîmes, dès le seuil, trois silhouettes assises à une table de porphyre, Holz et Ricky jouaient aux échecs ; Gerda (elle n'avait vraiment pas changé, seuls ses cheveux blonds avaient poussé et l'enveloppaient d'un luisant manteau). Gerda piquait l'aiguille dans un carré de toile. Ils étaient livides, bien sûr, comme Ayles, et lorsque nous entrâmes, ils ne bougèrent pas, ne nous regardèrent pas.

— Gerda ! appela leur chef. Holz ! Ricky ! Levez-vous ! Saluez nos amis de la Terre !

Ils s'exécutèrent sans broncher.

— Parlez ! fit Ayles.

Dans le silence terrible de cette planète sans oiseaux ni carnassiers, Gerda prononça d'une voix ténue :

— La Terre ! Ah ! comme j'aimerais revoir la T erre !

— Votre tour d’aventure, insinua Ricky.

Puis Holz :

— Échec et mat ! Gerda me donne le cafard…

Étrange accueil. Korf blêmit. Gerda s’était déjà rassise et reprenait sa broderie tandis que les hommes poussaient leurs pions. Je vis que, sur la planche, les tours et les fous se mêlaient en désordre… Comment pouvaient-ils jouer ? J’eus soudain froid. Ayles nous emmena dans la caverne voisine.

— Mais ils sont amnésiques, s’écria Grimm, atterré.

L’ombre s’épaississait.

— Je crois vous avoir prévenus, reprit Ayles. Il ne fallait pas débarquer. Vous êtes venus… disons-le, au *mauvais moment* d’Antéros : la nuit va tomber.

— Comment ? s’exclama Korf. Mais qu’est-ce donc maintenant ?

— Le crépuscule. La nuit, sur Antéros, c’est le moment où la planète atteint le cône d’ombre de Jupiter. Cela dure six mois. Les indigènes sont nyctalopes, ils ne circulent que dans la nuit.

— Seigneur ! fit Grimm, pâlissant. Mais vous vivez dans les ténèbres ?…

— Pas tout à fait, on s’y habitue. Les végétaux irradient une phosphorescence, les nappes d’eau deviennent lumineuses et deux satellites, tout petits, reflètent une clarté morte. On finit par voir les choses devant soi…

Déjà, nous circulions comme dans le négatif d’une photographie. Nos pupilles s’élargissaient, nous voyions luire l’étroite cornée de nos yeux. Dans la grande grotte, l’équipage amnésique continuait son jeu : toujours les figurines d’ébène s’entrechoquaient, toujours Gerda piquait son aiguille.

Nous entendîmes de nouveau le baryton de Holz :

— Échec et mat ! Gerda me donne le cafard…

Ricky déclara aussitôt :

— Votre tour s’aventure !

Et Gerda soupira d’une voix de cristal :

— La Terre ! Ah ! que j’aimerais revoir la Terre !

Visiblement l’ordre des répliques leur importait peu.

— Commandant, fit Chrys Korf, je me demande comment vous n’êtes pas devenu fou à votre tour !

— Vous les croyez fous ? demanda Ayles, tournant vers nous son visage blême. Dans ce cas, la folie serait un refuge. Mais je ne pouvais pas me réfugier…

Il nous invita à partager son repas, excellent malgré les circonstances – une sorte de laitue marine, du poisson sucré, des ignames. Holz était bon cuisinier, mais le sel manquait terriblement. Gerda servait, en silence, rejetant d’un air absent sa lourde chevelure d’or pâle, comme une écharpe. Elle était belle et paraissait très jeune – pourtant Wlady et Korf, ses amis d’enfance, étaient nos doyens. Pour elle, le temps s’était comme arrêté. Je voulus l’aider à desservir ; elle ne me repoussa pas, ne sembla pas prêter attention à moi.

Ayles nous dit qu’ils cultivaient eux-mêmes légumes et fruits ; les écrevisses et les poulpes étaient péchés par les indigènes.

— Vous êtes donc entré en contact avec ces êtres, commandant Ayles ? demanda vivement Phil Grimm.

Un tic crispa le visage blême ; Ayles leva ses yeux d’où la cornée disparaissait presque.

— Bien sûr, fit-il. Nous nous entendons très bien. Vous savez, ce sont des

créatures bizarres…

— Des humanoïdes ? Vous comprenez, c est très important : si peu de planètes ont une population qui nous ressemble !

— Si vous voulez parler de l’apparence, dit Ayles, ils sont plus qu’humains : je n’ai jamais vu une race plus belle. Tout ce qu’un homme ou une femme de la Terre pourraient désirer…

— Des anges ! s’exclama Chrys lourdement.

— Les Grecs appelaient certains dieux des « *daïmons* ». Les indigènes d’Antéros semblent appartenir à cette race.

J’ai cru voir les déments de son équipage écouter ; un sourire satisfait glissa sur les lèvres de Gerda, et Ayles, qui voulait ajouter quelque chose, referma sa bouche avec un claquement sec.

— Mais, demanda Phil Grimm, fronçant ses sourcils tracés au pinceau, sont-ils civilisés ? Sont-ils… bienveillants ?

— Les deux questions n’ont aucune relation, répondit Ayles. Qu’entendez-vous par la civilisation ? Les habitants d’Antéros n’usent ni de réfrigérateurs ni de lessiveuses mécaniques, ils n’ont pas de robots. Ils ont développé des facultés qui nous échappent et possèdent une terrible unité organique. Sont-ils bienveillants ? S’il s’agissait de bêtes, je dirais oui. On est bienveillant quand on est caressant…

— Ils le sont ?

— Ils recherchent une union avec les Terriens, une union très étroite. Je ne saurais dire mieux. Mais les résultats…

— Et pourtant, l’interrompit Phil Grimm, vous vouliez que nous passions sans débarquer !

Ayles se détourna et parla à Gerda. Il lui demandait si elle avait bien passé la journée, si son travail avançait, si des voisins étaient venus la voir… il posait une foule de questions, dont chacune réclamait une réponse, mais la jeune femme se taisait. Il s’adressa à Ricky et à Holz, toujours sans écho. Tout à coup, une des torches s’éteignit, les inhumaines ténèbres furent plus proches et nous perçûmes la, voix pointue de Ricky qui ricanait :

— Votre tour s’aventure !

— La Terre ! soupira la jeune femme. Ah ! que j’aimerais revoir la Terre !

— Échec et mat, plaça Holz. Gerda me donne le cafard…

Il y avait de quoi être glacé, et Phil Grimm profita d’un instant où Ayles entretenait Chrys pour m’attirer dans la serre.

— Eric, fit-il, je ne devrais pas agir ainsi, mais nous manquons d’hommes, et l’atmosphère est pernicieuse. Tu es le plus jeune, donc le plus résistant… Nous devons évacuer Ayles et son équipage, après quoi peut-être ferons-nous une reconnaissance sur Antéros ; cela ne se passera pas sans bagarre, je le crains. Par conséquent, il nous faut amener l’astronef au plus près. C’est faisable, ce plateau peut servir d’astrodrome ; nous irons exécuter la manœuvre, Korf et moi. Je te laisse ici. Tu ne quitteras ni ton armure ni ton désintégrateur, et tu entreras tous les quarts d’heure en contact avec KL 2, par ondes. Tiens-toi sur le seuil de la grotte, ne laisse sortir personne et, s’il y a danger, désintègre n’importe qui.

— Vous croyez… ? commençai-je.

— Qu’il s’est opéré une mutation… ou qu’ils sont tous fous… A lier.

— Même Ayles ?

— Lui le premier !

*
* *

Je pris donc ma faction au seuil, mon désintégrateur sur mes genoux, le dos appuyé à la paroi de la grotte. Rien ne pouvait me menacer du côté des cavernes et je dominais la Vallée.

Dans un monde velouté et noir, la serre formait un fleuve de feuillages phosphorescents. A l'horizon montèrent deux spectres de lunes. Ayles avait dit vrai : une luminescence enrobait leurs contours.

On ne pouvait le nier, la planète dégageait un charme maléfique. Des surfaces de cristal obscur balançaient d'immenses nénuphars ; une odeur pénétrante se répandait, une odeur que je cherchais à situer…

Cette odeur… C'était – mais oui ! – celle de l'eau stagnante à de grandes profondeurs, des zinnias fanés, de la terre fraîche… celle du cimetière, enfin – telle que je l'avais connue dans mon enfance (la Terre conservait encore quelques champs de repos anciens)…

Le vallon coulait jusqu'au plateau scintillant et c'est sur cette scène qu'elles apparurent… je jure n'avoir jamais rien vu de plus beau.

Leurs longs corps d'ivoire, l'harmonie de leurs formes, leurs cheveux flottants – azur et platine – composaient un spectacle exquis ; leurs mouvements étaient la musique même. La Terre a jadis rêvé de nymphes et de fées, à la fois aériennes et charnelles. Elles étaient tout cela et mieux encore. « Tout ce qu'un homme peut désirer », avait dit Ayles. Leurs traits angéliques avaient une ressemblance avec toutes celles que nous avons chéries… Peut-être Gerda était-elle sur le plateau – en tout cas, Chrys l'aurait vue comme je voyais, moi, Gethryn : cent fois plus belle.

Elles jouaient innocemment et nouaient des rondes, elles ne semblaient pas me voir. Je regardais, je ne pouvais me détacher d'elles – deux années de navigation interstellaire… et j'avais vingt ans… et j'étais amoureux de Gethryn…

Leurs rires légers et leurs parfums m'arrivaient, insensiblement le groupe gracieux se rapprochait de la grotte – ou était-ce moi qui m'avançais.,. ? Les violons devenaient plus lancinants – mais non, ce n'étaient pas des cordes, simplement les roseaux qui frémissaient, sans un souffle de brise, et leur frisson se répercutait dans les glauques profondeurs. Un souffle de tendresse désespérée passa. J'étais privé de pensée. Un lien d'une intimité inconcevable m'unissait aux danseuses et chacun de mes nerfs tressaillait d'un délice inconnu. Ces fées aériennes, je les connaissais mieux qu'aucune femme ; leur contact lisse et brûlant, ce parfum de roses sèches qui était celui de leur peau m'obsédaient ; dans un invraisemblable passé, j'avais vécu mille existences parmi elles. En même temps, je me sentais au bord d'un abîme sans fond. J'allais y rouler – et c'était une épouvante pire que sur les rives de l'océan d'arsène, sur Altaïr. J'avais relevé la visière de mon scaphandre pour être plus près d'elles et je franchis la limite de la serre… Au même instant, une main s'abattit sur mon épaule et une autre me couvrit les yeux – Ayles était derrière moi et il essayait de me retenir.

Je me débattis, j'ai un mètre quatre-vingt-deux et des muscles, mais ce diable d'homme fluet ne lâchait pas prise. Nous roulâmes à terre. Il martelait ma cuirasse de ses poings.

— Imbécile ! soufflait-il. Jeune imbécile ! Ne vous a-t-on rien appris à l'École de Navigation ? Toute apparence qui se présente sur un globe inconnu peut être périlleuse, et plus elle est séduisante, plus le danger est terrible… Ne les regarde pas, qu'une seule t'approche et tu es perdu ! Tu

ne reverras jamais la Terre !

A demi conscient, je lui assenais des coups à assommer un bœuf. Cette lutte inégale n'aurait pas duré – mais Ayles me mordit au poignet. Le sang jaillit et la douleur me fit reprendre mes sens. Je me retrouvai à terre, au milieu du vallon, et me rendis compte à quel point je m'étais éloigné de la grotte.

La nuit était de nouveau silencieuse et blême, les fantômes avaient disparu. Ayles à mes trousses, je me traînai vers la grotte. Quand j'y pénétrai, je me sentis terriblement coupable : l'équipage de KL 1 n'était plus là !

Tout à coup, j'eus froid, comme si toute vie avait abandonné mes veines. Ayles insista pour nettoyer ma plaie, puis, comme si ce n'était pas assez, il chauffa à blanc une tige de fer et cautérisa sa morsure.

— C'est insensé ! criai-je. Vous n'êtes pas lépreux !

— Savez-vous seulement ce que je suis ? demanda-t-il d'une voix morne.

Son menton était bleu et je lui avais poché un œil. La douleur assez atroce et cette odeur de chair brûlée me rendirent mon sang-froid.

— Pardon, murmurai-je, et merci. Je ne sais pas ce qui m'était arrivé…

— Rien que de très ordinaire, fit-il en souriant jaune.

— Sont-elles donc si dangereuses ? Elles étaient si belles…

— Si elles le sont ! grommela-t-il. Vous avez vu Holz, Rick et Gerda ? C'est ainsi qu'on devient, dès qu'on entre en contact avec elles… avec eux, peut-on dire, car pour les femmes, il existe un genre masculin…

— Pourquoi ne pas nous avoir prévenus ?

— Vous ne m'auriez pas cru, fit Ayles avec amertume. Vous m'avez soupçonné d'assassinat, puis de folie. Il faut avoir vu pour croire…

Il avait raison : je me rappelais l'accueil fait par Grimm…

— Mais, bégayai-je, qui sont-ils… ou elles ? Les indigènes d'Antéros ? Je n'ai jamais rien vu de plus semblable aux humains !

— Si tu veux… ce sont les indigènes, répondit-il, sombre. Oui, si tu veux… mais dans un sens. En réalité, il n'y a là qu'une apparence…

Nous fûmes interrompus par un appel de l'astronef où Grimm et Korf étaient parvenus sans encombre – mais ils trouvaient le navire déserté : Gethryn et Wlady avaient disparu… Je sentis dans la voix de Phil un désarroi sans bornes. C'était inadmissible : Wlady était un vieux loup de l'espace et Gethryn une navigante aguerrie. Pourtant ils avaient abandonné leur poste – comme moi !

— Mais… l'astronef ? criai-je.

— Oh ! répondit Grimm avec soulagement, le KL est intact, du moins autant que j'ai pu m'en rendre compte, les trappes d'accès pas même relevées et les appareils en état de marche. Mais – mon Dieu ! – Wlady et Gethryn… – Sa voix se brisa, il était vraiment trop jeune. – Je ne comprends pas ce qui a pu forcer Gethryn à quitter le poste de pilotage – sans lutte ! Pourtant, elle avait mes ordres… c'est un cas qui relève du Conseil Interplanétaire !

Le Conseil, le Code… je me sentis mieux : Grimm restait toujours Grimm, avec des cloisons étanches entre lui et l'horreur.

— Écoutez, criai-je de toutes mes forces, fermez les trappes d'accès, ne vous éloignez pas, ne laissez entrer personne… personne, m'entendez-vous ? *Pas même Gethryn ni Wlady !* Ça sent terriblement mauvais. Nous arrivons, Ayles et moi…

— Comment saurai-je qu'il s'agit de vous ? demanda Grimm, d'une voix soudain raffermie.

Il était de nouveau le commandant et le responsable d'astronef, et il avait oublié d'être bête.

Ayles me souffla :

— Dites-lui que nous parlerons, que nous dirons au moins trois phrases – toutes différentes. Eux, ne *peuvent* pas… vous avez entendu mon équipage…

— Parfait, acquiesça Phil quand je lui eus communiqué le renseignement. Nous vous attendons.

*
*   *

Je laissai retomber mon émetteur et restai là, les bras ballants.

— Je voulais prévenir cela ! dit Ayles avec force. Je désirais vous éloigner – le plus tôt possible… mais vous ne m'avez pas écouté ! Si vous saviez comme il m'est difficile de parler… comme j'ai peu de mots à ma disposition ! Bien sûr, dans l'espace, certaines choses sont trop étranges pour qu'on y croie. Trop terribles… et ce Grimm n'est qu'un enfant…

— Mais enfin, criai-je, quel est ce singulier enchantement qui suffit à nous rendre fous en quelques secondes ?…

— Fous ? dit Ayles. Vous voulez dire… *morts*…

Je restai sidéré. Je balbutiai seulement :

— Alors, ces êtres que j'ai vus… sont des vampires ?…

— Ces êtres… *ne sont pas.*

— Comment !

— Ils ne sont pas, répéta-t-il. Pas plus Gerda, Rick ou Holz. Si tu préfères, ils sont tous morts. Les indigènes d'Antéros ont probablement péri dans le cataclysme qui instaura la nuit sur ce globe. En un seul instant – je suppose que le fait est là… Et leur force vitale, leur soif forcenée de vivre sont restées éparses dans l'atmosphère… Cette planète vogue, habitée par des millions de morts qui cherchent à se réincarner. Seulement, il leur manque la matière vivante, le corps disponible… Faites-vous toujours, à l'École, les études historiques ? Tu as dû entendre qu'il existait au Moyen Age des Temps Anciens, cette superstition terrible : l'Incubât ?

— Les démons qui s'unissent aux vivants ?

— Oui. Quelque chose de ce genre a dû se passer en ce temps-là sur une planète plus proche et la Terre en aura ressenti les effets. Ils veulent vivre férocement. Ils rompent toutes les lois naturelles. Cherchant à s'adapter, ils prennent les formes dont *nous* rêvons – tu as vu des fées, Gethryn a dû voir des hommes beaux comme des dieux. Lorsque je suis revenu à moi, près du KL 1 éclaté, mes compagnons étaient déjà des cadavres… *ils* ont animé cette chair encore chaude. Cette « vie » les a habités depuis cinq ans… L'atmosphère d'Antéros s'y prête : tout se conserve ici et surtout les morts…

— Des zombies ! m'écriai-je.

— Oui, en ce qui concerne mon équipage, c'est le terme. Ils ne peuvent prononcer qu'une seule phrase, toujours la même, la dernière qu'ils avaient dite dans l'astronef, de leur vivant. Ils ne goûtent pas le sel, c'est ce qui rendait la cuisine de Gerda insipide. Quiconque entre en contact avec les « indigènes » prend cette apparence-là… Mais le pire est qu'ils procréent…

— Vous dites ? m'écriai-je.

— Gerda a accouché plusieurs fois. Rick et Holz ont eu des enfants de ces êtres…

Ses mots étaient comme des caillots de sang. J'eus une forte envie de vomir.

— Mais vous, balbutiai-je enfin, vous avez échappé, Ayles ?

Ses prunelles glauques me fixèrent avec un désespoir terrible.

— – Je vous attendais, fit-il. J'étais… comme une sentinelle, au milieu des ténèbres. Je voulais vous prévenir de ce qui vous menaçait au premier baiser… au premier contact…

Je pensai aux longs bras, au corps svelte de Gethryn – au baiser de bienvenue qu'elle et Grimm avaient coutume d'échanger…

— Vite, à l'astronef ! dis-je.

Ayles regarda autour de lui, éperdu. Je pensais que l'idée de perdre définitivement ses compagnons – ou leur forme – de les laisser seuls, tourner éternellement morts, sur ce globe sans vie, lui coûtait. Peut-être regrettait-il ce vallon, cette grotte ? On s'attache aux endroits où l'on a souffert. Mais le commandant de KL 1 était raisonnable, il me rejoignit. Lorsque nous sortîmes, précédés par le faisceau de nos torches, le plateau était nu et sans mystère. Nous courûmes sans nous arrêter. Par moments, il me sembla entrevoir, parmi les feuillages, de gracieuses nudités ; mais je serrais les dents, je fermais les yeux et filais droit devant moi comme une flèche.

Arrivé au pied de la trappe, je tambourinai contre la portière et je vis, à travers le hublot, le pale visage de Grimm. Il prit le récepteur, je prononçai bien plus de trois phrases convenues. Il nous ouvrit, l'astronef était en ordre de départ.

— Elle est revenue, me confia-t-il, d'une voix sourde.

— Qui ?

— Gethryn. Elle m'appelait. C'était horrible… Elle répétait toujours la même phrase inlassablement. Elle disait : « *Phil Grimm, je ne sais si c'est vous, mais je viens…* » Malgré ton avis, j'ai failli ouvrir, et puis…

— Quoi ?

— Il y avait un homme qui la suivait… Un homme qui *me* ressemblait, trait pour trait…

Il chancelait, et je dus le soutenir. La trappe repoussée, je lui exposai les découvertes d'Ayles.

— Pardon, vieux ! murmura-t-il. Et avec une angoisse désespérée : Mais alors, ils sont tous perdus ? Gethryn, Wlady… Comme les autres ? Les membres de mon équipage… c'est ma faute !

— Commandant, fit Ayles en se raidissant, ressaisissez-vous. Sinon, Korf devra vous remplacer.

— Non, pas Chrys. Vous, fit Grimm d'un ton las.

— Non, dit Ayles très vite, non. Je ne peux plus, je ne suis plus capable. *Cinq ans…* me comprenez-vous ?… Sur cette planète, c'est plus qu'un être humain ne saurait supporter. Je suis seul à savoir, seul avec cette autre sentinelle, à Pompéi, qu'on a retrouvée autrefois dans la lave froide – et qui n'avait pas quitté son poste. J'ai *duré* pour prévenir et aider les premiers navigateurs terriens qui échoueraient sur Antéros… mais maintenant je suis à bout de ma tâche. Je veux dormir… dormir.

Nous l'aidâmes à s'installer sur le lit d'une cabine étanche. Phil Grimm prit le gouvernail. Et l'astronef décolla.

……………………………………………………………………………………

Nous avons terminé le raid sans autre aventure. Depuis Korf a pris sa

retraite, et Grimm s'est fait réformer.

Il me semble nécessaire d'ajouter ceci à mon rapport : lorsque, le lendemain de notre départ, nous ouvrîmes la cabine où reposait Ayles, nous y trouvâmes – dans son armure interplanétaire – un squelette.

VERT COMME ESPÉRANCE

par Charles Henneberg

— De la part de Gill. Pour vous, dit l'observatrice d'astronef.

La grande gemme – verte comme mes yeux, large comme une main, roule sur la table. Gainée dans son armure spatiale, chaussée de plomb. La fille n'était pas laide, mais étrange. Je demandai :

— Qui est Gill ?

J'avais jeté, sur mon négligé pêche, une cape de lowlon-zibeline. L'aube grise ternissait mes cheveux roux. La migraine martelait mes tempes – une magnifique G.D.B., quoi ! Je venais de rentrer : on s'amuse beaucoup au Festival. Les iris de la fille devinrent blancs, et sa pupille, une pointe d'épingle.

— Vous ne vous rappelez pas ? questionna-t-elle. Pourtant Gill m'a dit que vous avez grandi ensemble. Voici sa dernière citation : « Tombé glorieusement sur une planète inexplorée, astronaute admirable d'abnégation… »

A ce ton solennel, je compris qu'elle en avait été amoureuse : nous, on a plein le dos de ces clichés – la conquête de l'Espace dure un peu trop ! Mais j avais trop sommeil pour protester.

— Bon ! dis-je. J'essayerai de me souvenir. Il est mort comment ?

Je disais cela par pure politesse !

— Une mission scientifique s'est perdue dans la jungle. Il est allé la chercher. Seul, avec un radar – nous avions peu d'hommes.

— Et cette pierre. Il me l'a destinée. Vous a-t-il dit pourquoi ?

Je me réveillais, j'avais l'idée d'une émission publicitaire.

Ses ongles s'enfoncèrent dans ses paumes. Je compris qu'elle me haïssait :

— Non, dit-elle. J'ai aussi des défaillances de mémoire. D'ailleurs, Gill était un silencieux. Il m'a seulement confié que vous étiez très belle. Vous l'êtes. Regardez-vous dans cette gemme. Adieu !

Ce soir, je dînais avec un groupe du jury aux Élections de la Beauté Terrienne. Drôle d'idée que ces compétitions Inter-Galaxiques, surtout quand on sait que sur Altaïr, par exemple, la beauté se mesure à la longueur des tentacules ! Enfin, nous n'en sommes qu'au round terrestre du concours : 360 candidates et, je vous prie de croire que pour en arriver là, chacune a fait des pieds et des mains et qu'il ne fallait pas être manchote ! Ça vaut ça ! A ma première sélection, dans un village, dont je ne vous dirai pas le nom, on décrochait juste un voyage à Halicarnasse et un manteau en rat artificiel ! Maintenant, la Mégalopole pavoise pour nous. La plupart des filles ne sont pas mal ; mon imprésario dit que seules

la Française et la Grecque sont dangereuses : cette dernière a des courbes ! Naturellement, si l'on compte les humanoïdes… mais il y a des handicaps : c'est très facile d'avoir 103 cm de tour de poitrine, quand on sort d'une couveuse. Moi, je suis nature.

En rentrant au Super-Majestic où nous logeons, la première chose que je vis, c était cette pierre verte, sur ma coiffeuse. Pourtant, j'étais sûre, n'est-ce pas, de l'avoir enfermée dans mon coffret à bijoux – et je ne me sépare jamais de la clef. Je ne suis pas aussi bête que vous pourriez le penser. Simplement, je vois le monde en noir et en couleurs. En couleurs, bien sûr, ce qui m'intéresse et le reste — un peu estompé. Je me suis aperçue de cela, quand j'avais onze ans : en classe, la maîtresse, le tableau noir, les autres filles – tout était d'un gris terne. Sauf une chevelure en or : celle de Gill.

Je me suis souvenue tout à coup, juste comme je pensais qu'il y avait peut-être une erreur – et que cette pierre pouvait être destinée à une autre. Nous avons grandi côte à côte, et c'était un si drôle de garçon, mince comme un stick, avec un regard si bleu ! Je crois qu'il me plaisait. J'aurais pu l'aimer, s'il ne m'avait offert une vie tellement terne. Je crois même que nous nous sommes un peu fiancés, la veille de son départ pour l'Espace – bien sûr, personne ne le prenait au sérieux – si peu de gens reviennent de l'Infini ! J'ai été obligée de le lui dire, à son retour. Je suis franche, moi.

Comment voulez-vous vivre, avec la solde d'un pilote ?

Ma franchise ne lui plut pas. Mais il revint. Plusieurs fois.

Je me suis pas mal amusée, entre temps. Je ne compte pas les fiançailles. Une fois même, j'ai été mariée – mais c'était lors d'une croisière, dans un village nègre, et, bien sûr, les registres sont si mal tenus, là-bas ! Après tout, on n'a qu'une jeunesse, même si elle dure, grâce aux hormones.

Le Comité des Fêtes nous a fait faire le tour de la Mégalopole sur un hélicobus découvert. On nous a jeté des fleurs en zylon, et des serpentins phosphorescents. J'ai bien vu que la Française perdait des points : elle est trop maigre. La négresse a mobilisé tout le Libéria. Ça hurlait ferme. Mais l'impresario dit que ma cote tient : dix neurasthéniques se sont suicidés, en me donnant leurs voix. Le Sénat se demande si ces concours ne sont pas dangereux…

Cette pierre verte est comme un regard. Elle me fascine. Je vais la mettre dans un étui et l'enfermer dans l'armoire. Voilà !

Le lendemain.

Je crois que je tiens le jury. Les deux vice-présidents sont d'affreux bonzes qui vous mesurent tout le temps, le centimètre à la main. « A cause des canons grecs », disent-ils. (Qu'est-ce que l'artillerie a à voir…) Moi, j'ai saisi le truc : dès qu'ils ont le ruban en main, je montre juste le blanc des yeux. Ils croient que je me pâme, c'est tordant ! Après les éliminatoires, nous restons trois concurrentes : la Grecque, l'Africaine et moi. On me propose déjà des contrats ! A la stéréo, un petit nous interviewait, je répondis du tac au tac. On a ri. Lorsque nous sommes revenus au Super-Maj', l'impresario a piqué une crise de nerfs : « Soyez belle, me dit-il, et bouclez-la. Quelle lubie vous prend de parler de cet astronaute, mort dans la jungle ? C'est démoralisant. Vous voulez donc passer pour une éternelle fiancée ? »

Je ne lui ai pas avoué que je n'avais aucune envie de parler de Gill. C'est venu comme ça.

Plus tard

La pierre est revenue. Elle est sur ma table de chevet. C'est en allumant la lampe que je l'ai vue. Je l'avais oubliée – et la voici de nouveau, devant moi, comme une large goutte d'eau. J'ai failli crier. Mais je ne suis pas nerveuse, à la maison on disait : « Moïra a autant de sensibilité qu'une chaise. » C'était par jalousie, mais enfin, je me trouble difficilement. Et là, j'étais immobile devant cette flaque de lumière verte – ne pouvant ni reculer ni crier – et je voyais les ombres des rideaux qui s'agitaient à sa surface, comme de longues herbes.

J'étais – mais oui – comme ensorcelée. Cela devenait une phosphorescence verte, puis un étang – et je sentais ma langue mouillée, tant j'eusse voulu boire cette eau (cela me fait le même effet toujours, quand j'ai envie de quelque chose). A la fin, le vidéophone a sonné, et j'ai jeté sur la pierre ma serviette de bain. Parce que je sortais de la douche et qu'il me semblait que ça me regardait. Non que cela me gêne, un regard. Mais c'était quelque chose d'inhumain.

*

*   *

J'écris le lendemain, dans mon lit. Il m'est arrivé une drôle de chose : j'ai fait un cauchemar. J'avais avant… même lorsque j'avais mangé de la tarte aux myrtilles de ma tante Lou – et Dieu sait pourtant si elle était lourde (la tarte, bien sûr) ! J'avais promis d'étudier mon contrat de stéréo avec Vénus, il était même sur mon oreiller. Je voulais gagner beaucoup d'argent. Toutes les filles qu'on dit Miss quelque chose, cela leur tourne la tête, elles deviennent folles ou elles veulent vivre « le grand amour ». Comme s'il y avait des amours sur mesure ! Moi, je sais que ce sera bon, quand j'ai des picotements et ce truc de langue. Ainsi avec Gill… (Je ne veux pas penser à Gill.) Mais je n'oublie pas mes intérêts. Je ne suis pas si bête que ça.

Eh bien, je me suis tout de même endormie sur ce contrat – et j'ai fait un rêve (je le suppose). Je marchais dans une forêt, parmi les plantes étranges – bleues, argent et violettes. Le ciel, lui, était vert. J'étais seule, j'avais peur, mais il fallait que j'avance, c'était plus fort que moi. Quelqu'un m'appelait à laide – je devais venir. (C'était comme si l'on devait parler au micro, avec le trac, mais avec de la pitié, en plus.) Le plus terrible était que toutes ces plantes (qu'elles ressemblassent à des courges ou à des vrilles – à des mâchoires aussi), elles étaient très occupées. Elles me talonnaient. Elles voulaient que j'aille toujours devant moi. Et je courais et je courais, sachant bien que si je m'arrêtais, il m'arriverait la plus horrible des choses, mais sachant aussi qu'au bout de cette route une autre chose épouvantable m'attendait. Le plus fort, c'est que je ne savais absolument pas quoi, il ne me venait que des adjectifs : c'était visqueux, glissant et mouillé. J'en devenais folle. A un certain moment, ma cheville se tordit (j'oubliais de dire que je courais pieds nus dans ces herbes). Et des vrilles très fines, des branches feuillues, frissonnantes, couvertes de rosée, vinrent s'enrouler autour de ma taille et de mes genoux. Elles… n'étaient pas vraiment vivantes. Seulement affreusement occupées. Occupées à me tuer. Elles allaient me soulever, m'étrangler peut-être. J'ai crié.

Des gens sont venus. On a appelé un médecin et il ma donné des

sédatifs. Mon imprésario courait à droite et à gauche dans une superbe robe de chambre d'un vert acide. Je ne pouvais m'arrêter de crier.

Cela ne m'est jamais arrivé auparavant…

*
* *

L'impresario m'a posé des questions et le médecin aussi. Ils voulaient savoir si je n'ai pas eu une grand-mère alcoolique ou un oncle qui voyait des éléphants roses. C'est idiot ! Et d'abord, je ne me connais aucune grand-mère. J'ai piqué une crise de nerfs et comme je dois paraître ce soir à la stéréovision, l'impresario a couru me chercher des chocolats.

Quand ils sont partis, je me suis levée, malgré la défense et j'ai cherché la pierre verte, là où je l'avais mise, sous mes combinaisons et mes mouchoirs. Eh bien, vous voulez me croire ou non, elle n'était pas là. J'en suis, d'ailleurs ravie. Elle a disparu et j'ai envie de chanter. Je ne l'aimais pas !

Qui sait, si c'était seulement une pierre précieuse ? La fille de l'astronef ne me l'aurait pas remise, non ?

*
* *

Retour à l'aube. C'est sûr qu'on me choisira Miss Terre. C'est Cuggy qui me l'a soufflé à l'oreille et il a dit encore : « Parce que t'es pas bégueule, ma blonde, et que t'as pas froid aux yeux. »

Pour une si grosse légume (Cuggy est président des Trafics Interplanétaires), c'est tout de même osé. Ça tanguait dans l'hélico. Mes bas sont pleins d'échelles. Je crois que je suis ivre, parce que les murs dansent…

Nouveau cauchemar. Je me suis réveillée en hurlant de plus belle et j'ai ameuté tout l'hôtel. Cette fois, elles me portaient – les plantes, je veux dire. En même temps je me voyais avec les yeux de quelqu'un d'autre : une lamentable poupée blanche, enlevée par des remous. Elles allaient me transporter quelque part où il n'y avait pas d'issue, pas d'évasion possible, et j'allais tomber – tomber… Il n'y a pas de nom à ça.

Cette fois, le docteur a chassé tout le monde, même le manager, et il m'a demandé si je ne me droguais pas. Je dis que non. Et que je ne buvais que du lait et du soda, parce que j'entendais garder ma ligne. Il m'a crue. Il me regardait à travers ses grosses lunettes embuées, en répétant : « Mais enfin, une belle fille saine, comme vous… » Il m'a proposé de me psychanalyser. Mais je ne veux pas de cela. S'il y a quelque chose au fond de moi que j'ignore, je préfère garder ça pour moi, du moins jusqu'aux élections. Déjà, lorsque je parle trop, on me dit : « Soyez belle et taisez-vous », sans doute, parce que je montre quelque chose de pas très beau.

Est-ce que j'aurais quand même crié cette nuit des choses qu'il ne fallait pas ? La femme de chambre qui fait mon appartement – cette grande perche – se détourne quand je la regarde, et le liftier ne m'a pas fait son large sourire d'or. C'est peut-être parce qu'ils sont tous grands lecteurs de journaux astronautiques et qu'ils me considéraient comme la fiancée de Gill, alors que je suis rentrée pompette l'autre nuit et que j'ai des cauchemars ? Imbéciles ! On en aurait à moins. Ce n'est pas tout rose et or, la vie dune Miss Beauté. Tant pis pour eux ! Quand j'aurai mon titre, ils

n'auront pas le gros pourboire.

Mais en attendant je dois sourire. Je dois…

*
*   *

Je l'ai trouvée, je l'ai trouvée ! La pierre verte était sous mon oreiller, entortillée dans les draps en nylon cuisse-de-nymphe. Lorsque j'ai demandé à la femme de chambre si c'était elle qui l'avait placée à cet endroit, elle a naturellement juré ses grands dieux que non ! Mais elle louchait, c est un signe qui ne ment pas. Elle l'a fait exprès. Mais alors, c'est la pierre qui me donnait ces mauvaises visions ? J'ai eu un instant l'idée de lui en faire cadeau, à la femme de chambre, mais ensuite je me suis dit que c'était de la générosité mal placée. Et puis, peut-être que la pierre n'y est pour rien ?…

Je l'ai portée chez un joaillier. Tout au long de la route, je la tenais au creux de ma paume, avec cette drôle d'idée qu'elle pourrait se volatiliser. Qu'est-ce que j'en sais, après tout ? On amène de si drôles de choses de ces planètes extra-galaxiques ? Des fleurs qui chantent, des animaux en silice et tout ça. Bien sûr, Gill ne m'aurait jamais envoyé quelque chose de mauvais, il m'aimait bien. Mais une pierre précieuse…

Car c'était bien une pierre précieuse.

Le plus grand joaillier de la Mégalopole l'a tenue, comme moi, au creux de sa main et il la regardait avec tendresse…

— Libre citoyenne, me dit-il, celui qui vous a donné ce joyau ne s'est pas moqué de vous. C'est la plus grande émeraude connue de la Galaxie – je devrais dire, une émeraude unique. A votre place, je ne la porterais qu'en pendentif, toute seule, au bout d'une chaîne de platine presque invisible, mais je me ferais garder par des gars costauds. La gorge et l'émeraude le valent bien ! ajouta-t-il, passant une langue mince sur ses lèvres. Voyez-vous ce bleu impalpable – cet azur violet, ce reflet de plumes de paon qui passe dans une eau translucide ? C'est à ce miracle de bleu qu'on reconnaît les gemmes dignes des reines. Vous êtes reine, cette émeraude est à vous.

Cher Gill, je lui suis de nouveau reconnaissante !

— Et, demandai-je, toute cette poésie avalée, elle vaut ?…

Il leva les bras au ciel :

— Vous demandez ce quelle vaut ! Une pierre pareille, vierge et non sertie, qui n'a encore brillé sur aucune peau de terrienne ! Ce poème ! Je n'en sais rien. Peut-être une révolution. Ou une planète. Ou bien encore est-ce la rançon d'un amour plus grand que le monde. Je ne sais pas. Laissez-moi rêver…

Si les joailliers rêvent, maintenant !

J'allais lui confier la pierre, demandant de lui faire une monture à son idée, et il s'illumina :

— Je vois déjà ! dit-il. Non ! pas une chaînette de pendentif – ce serait trop ordinaire. Mais une toile d'araignée de brillants – un losange de poussière diamantine. Cela cuirasserait la gorge, comme une dentelle, et l'émeraude scintillerait au milieu… Ainsi un lac isolé, parmi la forêt d'argent…

J'étais séduite par la vision. J'acquiesçai mais sans lui laisser la pierre. Je ne voulais plus m'en séparer. C'est drôle, non ?

En tout cas, cette nuit, je dormirai bien.

*
*   *

Point du tout : ça été affreux… affreux !

J'ai traversé la forêt. J'ai vu la clairière. Les arbres, en effet, étaient d'argent. Tout, le tronc scintillant, le feuillage qui tremble, des plantes si hautes qu'elles laissaient juste apparaître au-dessus de ma tête un carré de ciel du même vert lumineux… L'eau était en bas. C'était un lac, pas un étang, creusé en plein dans les roches vertes qui me parurent de la même teinte que ma pierre, et de la même translucidité. L'eau aussi, bien sûr. Et les arbres d'argent s'y reflétaient, comme des corps de jeunes filles, liés pour une ronde. Je ne saurais dire si c'était plus beau qu'affreux. J'étais une des jeunes filles, je dansais avec elles. Mais tandis que les autres penchaient vers le miroir vert leurs chevelures frissonnantes, je détournais la tête, je fermais les yeux. Je sais que si je regarde cette eau, je suis perdue.

Je ne veux pas mourir…

Cette fois, je n'ai pas crié. J'avais peur (dans mon rêve) que les autres m'entendent. Elles m'auraient sûrement poussée alors vers cette eau profonde, cette eau smaragdine… Vous voyez que j'emploie des mots que je ne connaissais pas : ce sont les jeunes filles – les plantes – qui me les ont soufflés. Mais je suis très maligne, je ne les dirai pas tout haut. Il ne faut pas que les gens sachent que j'ai été… sur une autre planète. Ils me prendraient pour une folle, c'est sûr. D'ailleurs, y ai-je été ? C'était dans un rêve. Les planètes… c'est Gill qui les a visitées.

Tout à coup, je me sens toute drôle : je pense comme Gill. Il a dû se souvenir de moi – par-delà les abîmes de ténèbres et les années-lumières – dans ce monde où les palmes d'argent jaillissent sur un ciel émeraude. (Est-ce moi qui écris cela ? Oui. Non…) Quand on pense à quelqu'un, cependant on revoit les détails, les petits riens qui l'entourent, et je ne vois pas Gill évoquant nos souvenirs d'école, les balades en auto, et notre premier baiser, malhabile et mouillé de salive, devant la grande roue des Spoutniks de Luna-Park. Pas dans cette forêt de cristal et de givre – dans ce monde aquatique – vert – vert… vert…

*
*   *

Une fête. C'était ce que j'appelle UNE FÊTE ! On m'a jeté au moins une tonne de confetti. Ça y est : je suis Beauté Terrienne. Lorsque les hauts-parleurs et les stéréos ont annoncé mon nom, la Grecque a cru bon de s'évanouir et la Négresse est devenue violette. Les sirènes hurlaient. Deux mille cinq cents girls tout emplumées composaient ma garde. Et je suis montée au Hall Solaire, le long d'un escalier de sept cents marches, dont chacune supportait une image de monstre ou d'ancien dieu, pour déposer à mon tour la gerbe sur le Monument-de-Ceux-Qui-sont-Morts-Dans-l'Espace.

Mon imprésario a signé au moins deux cents contrats. Je me demande comment je vais faire pour représenter la Terre à la fois sur les arènes de Mars et sur Proxima ? Je n'en sais rien. Les gars ont voulu me baptiser au champagne. Dormons.

…Je me réveille, dans une sueur froide. Je tremble. C'était donc ça ? L'horreur et le délice final, c'était cela ? Oh – je ne suis pas descendue au

fond. Je ne peux pas encore expliquer. Le rêve. Le cauchemar. Ces plantes me portaient très haut dans le ciel. Non pas émeraude : turquoise mourante, aurait dit le joaillier. Et je savais, et je redoutais de voir dans la coupe renversée, dans le ciel reflété par un lac vaste et calme, mon image. Telle qu'il l'avait vue, au moment de mourir. Parce que je savais maintenant –je parcourais son chemin. C'est lui qui avait frémi de pitié d'abord, puis d'horreur lucide, qui avait perçu des appels d'angoisse venant de la jungle et s'était enfoncé dans l'abîme vert et argent – tout seul. C'est lui qui avait deviné les plantes de cette étrange planète – vivantes et affreusement – inhumainement occupées. Même la douleur physique : ces vrilles, ces épines qui coupaient son scaphandre et incisaient sa chair. Mais il avait marché – et je devais marcher. Une des voix, haletante, par les ondes l'avait-elle averti de l'abîme visqueux et mouvant où l'on tombait ? Ou simplement, son expérience d'astronaute ? – Non, il savait. Autrement, il ne serait pas parti, seul. Il allait à la mort et il pensait à moi. Non comme à une récompense, pas parce qu'il espérait… Je crois simplement qu'il n'en pouvait plus.

J'avais froid, moi. Une nausée me tordait la gorge. Je savais comment il devait mourir.

*

* *

On est venu à ma porte. Des tas de délégations. J'ai fait dire que je me reposais. Ils se sont retirés en chuchotant. Mon imprésario a donné des interviews – je ne l'ai même pas laissé entrer.

J'ai tiré les rideaux, fermé les persiennes et décroché le vidéophone. Je voulais être seule avec la pierre verte qui avait encore des secrets à me confier.

Lorsque je me suis levée la dernière fois de mon lit, pour caler la porte avec la moquette, parce que je ne voulais pas entendre tout ce bruit, j'entendis deux hommes qui parlaient. Ils devaient être sur mon palier. Mes sens étrangement affinés me les représentaient communs, ordinaires, mâchonnant leurs cigares, leur chapeau renversé sur la nuque. Des policiers fédéraux, sans doute. Ce qu'ils faisaient ne m'intéressait en rien.

L'un d'eux disait :

— Et dire que nous ne pouvons enfoncer cette porte ! Pauvre gosse ! On soigne les malades atteints de radio-activité. Mais qu'on amène d'une planète folle un objet contaminé – et qu'il devienne propriété particulière – personne n'a droit de violer le domicile !

— Qu'est-ce que ça, que cette histoire des cristaux spatiaux ? demandait l'autre.

— Des pierres comme ça. L'Espace, n'est-ce pas ? c'est encore un mystère. Il y a une vie organique à base de silice. Il y a des cristaux vivants. Mais le truc dont il s'agit, c'est encore plus compliqué que ça. Il paraît – nous l'avons appris par des recoupements – qu'elle avait été fiancée à un type… un astronaute qui a débarqué, sans crier gare, sur une planète de Capella. Là-bas, la vie sensible est du domaine des plantes et la vie cérébrale – si l'on peut dire – de celui des minéraux. L'eau comprend des sels… Le type lui a envoyé un cadeau…

— Il n'y a donc plus de Services de Désinfection à la Douane Spatiale ?

— Sûr, qu'il y en a. Quelqu'un a dû passer ça.

…Ainsi, Gill, c'était une gemme maudite. Mais cela m'est égal. Si égal !

Ils disaient encore

— Non. Il ne s’agit pas d’une maladie contagieuse. Simplement on dirait que les minéraux de cette planète emmagasinent les émotions, comme une énergie. Les pensées d’un suicidé, les sensations d’un couple, les réminiscences, les désirs… Enfin, c’est rudement costaud pour la Terre : cette planète là vit sur quatre ou cinq dimensions. Si l’on pouvait développer comme des négatifs les images dont ces pierres sont les dépositrices, on reconstituerait l’histoire d’un monde. Seulement il y a, comme toujours, un ou deux « mais ». D’abord, les images sont subjectives. Et ensuite, nous ne connaissons pas l’énergie propre à les développer. Parfois, elles suintent. C’est qu’elles se trouvent à la portée du récepteur, d’un type capable de les canaliser. D’un type qui en a conscience. Oui. C’est le nom qu’on devrait donner à ça.

— Ce serait hallucinant, dit le policier qui cracha son mégot, qu’un assassin revoie indéfiniment les derniers moments de sa victime – par ses yeux…

— Idiot ! Un assassin tue sur la Terre. Il n’envoie pas ses victimes sur Capella.

— Pourtant…

— Avec cela, nous ne savons pas comment cela va finir.

— Non.

*
* *

Je voyais la surface verte. (« Vert comme l’espérance. Voilà qui est gentil. » C’est une pensée de Gill, pas la mienne.) Le visage qui s’y reflétait était le mien, mais aigu d’intelligence, éblouissant de sensibilité. C est ainsi qu’il m’avait connue…

Et cette perfection l’a désespéré.

Il se disait : « Il vaut mieux en finir. Je ne suis rien. Si je valais quelque chose, une fille pareille l’aurait compris. Si, réellement moi et mes– efforts représentaient une valeur, elle l’aurait su. » Il s’avançait, halluciné par l’image. Bien sûr, ce n’était pas tout à fait la mienne. Dans ce miroir, cerné de narcisses blanches (pourquoi des narcisses ?) j’avais tout ce qu’il me manque. Un cou plus long d’un demi-centimètre et la caroncule plus rose (mais je pense qu’avec des mouvements de gymnastique appropriés…) Comme je suis belle dans ce lac ! Comme je désire être moi-même et rejoindre mon image ! Je me penche. Je me penche encore. Les plantes vivantes éventent mon front. Gill tend les bras pour saisir mon double. Nos lèvres vont s’unir. Je tombe. Au secours ! AU SECOURS ! »

*
* *

Quand, enfonçant la porte, les policiers fédéraux sont entrés dans l’appartement privé de Miss Terre (Moïra Savitch), la lueur d’une lampe se reflétait dans une pierre verte, un cristal spatial échoué sur la descente du lit. L’oreiller était froissé. Mais sur le lit, il n’y avait personne.

LA PLANÈTE POURPRE

par Charles Henneberg

A six heures du soir (heure sidérale) au beau milieu de la saison des Fleurs, sur la planète Pourpre que les Services spatiaux qualifiaient, Dieu sait pourquoi – de planète Panique, un jeune biologiste – Francis Lomé – leva les bras au ciel et gémit :

— Tout ce travail ne sert à rien ! L'homme n'est pas fait pour vivre seul. Une femme humaine ! Ma planète pour une femme humaine !

— Elles n'aiment pas voyager ; dit son camarade, le doux botaniste Siewald, à cheveux d'ange. – Et puis, tu n'es pas seul ; je t'ai, tu m'as, nous nous avons. Nous pouvons même jouer aux échecs et faire du piano, à quatre mains.

— Tu crois que ça nous suffit ? bougonna Lomé. Cette planète n'a pas d'âme !

Derrière les baies de leur chalet préfabriqué, elle érigeait ses rochers cramoisis et ses forêts de fougères écarlates. Pourpres les rives, et dans les eaux violettes du lac, les orchidées se balançaient pourpres ! Ils y vivaient depuis deux ans, et il y avait un mois, Lomé, dans ses rapports à l'Académie des Sciences, traitait leur domaine de paradisiaque. Et aujourd'hui, il ne pouvait plus le voir !

Siewald haussa les épaules : il était bien le temps de désespérer ! une armée de robots non-humanoïdes défrichait des hectares, elle entassait les billes d'ébène et d'ocoumé et chantait l'hymne au Grand Constructeur. Les croisements du cheptel donnaient d'admirables licornes que les indigènes appréciaient…

— Justement, dit Lomé, parlons-en, des indigènes ! Où sont-ils ? que sont-ils ? existent-ils seulement ?

— Si, puisqu'ils font du troc. Le soir, tu laisses une licorne dans une clairière. Le matin suivant, tu retrouves à sa place une balle de laine, des pots de miel ou des cristaux spatiaux. C'est avantageux. Songe que sur la Terre nous n'arrivions pas même à trouver un emploi décent !

Mais Lorne était déchaîné :

— Les as-tu seulement vus, tes indigènes ? Nous avons survolé la planète en hélicoptère. Nous nous sommes posés çà et là et avons pris des clichés. As-tu remarqué la trace d'une ville, d'un village, simplement, les cendres d'un bûcher ? Et cette planète est tout de même grande comme notre Lune !

— Non, répliqua paisiblement Siewald, mais peut-être vivent-ils sous terre ? Nous n'avons pas exploré toutes les cavernes, non ? Ou encore sous l'eau. Ou dans la forêt la plus profonde. Souvent quand je m'éloigne des

robots, j’entends craquer une branche – une ombre passe, la surface du lac s’émeut… je ne me sens pas seul.

— Il te faut peu de chose !

— Et puis, nous avons nos microfilms. C’est une preuve.

— Oui ! concéda Lorne rageusement. Il y a les microfilms…

Il apporta la caisse dans la salle du séjour et déroula les bandes. Sur des dizaines de– mètres, fugitivement, parmi les prêles géants, sous les cascades à l’éclat minéral, surgissaient des silhouettes minuscules, non sans grâce…

— Ils sont pourtant jolis ! murmura Siewald, avec nostalgie.

— Oui, grommela Lorne. Ils sont même délicieux : ils ressemblent aux fleurs, aux libellules, aux biches et aux rainettes !

— Sur certaines planètes où il y avait une vie intelligente, les colons ont fraternisé…

— Probable que leurs humanoïdes n’avaient ni sabots, ni cornes, ni nageoires, et se vêtaient d’autre chose que d’une chevelure de feuilles au vent ! T’imagines-tu, amenant sur la Terre un fils qui se termine par des racines – ou des filles à mettre en aquarium ? Ah ! tu vois bien ! On a beau forcer un peu sur « le seghir », on s’arrête tout de même en route !

— Tiens ! reprit-il tout à coup, j’ai une idée !

— Dis toujours.

— En somme, que lui demanderons-nous à notre hôtesse de planète ? A meubler le décor, surtout. A tenir, peut-être, notre gourbi propre et à cuisiner autre chose que des concentrés alimentaires ?

— Si elle pouvait jouer au bridge, avec un mort, ce serait parfait.

— Alors, déclara Lorne, nous allons fabriquer un androïde.

Les yeux bleus de Siewald s’ouvrirent tout larges :

— Un… comment t’y prendras-tu ?

— Comment faisons-nous pour le cheptel ? Le procédé est à peine plus compliqué. Avant de venir ici j’ai travaillé à l’évolvotron de Véga. Là-bas, on cherchait à améliorer une race de chimpanzés… Les résultats ont été étonnants ! Nous ne nous reconnaissions plus de nos pensionnaires.

— Mais encore ?

— C’est une routine organique, à base d’ovules. On les bombarde de particules sous-atomiques – les molécules de protéines, bien sûr. On commence par les particules alpha, puis on introduit des variations. Trop long à expliquer à un ignorant !

— Nous n’avons pas d’évolvotron !

— Nous en fabriquerons un. Ce ne sont pas les matières fissiles qui manquent. En ce qui concerne les ovules, les Manufactures spatiales nous en enverront, si nous déclarons vouloir faire des expériences robotiques. Et songe ! ajouta Lorne, soudain lyrique, cela nous fera une amie, une sœur ! Une compagne même, sur mesure. Nous avons droit à deux androïdes !

— Je la vois, rêva Siewald, douce et blonde, aux yeux clairs…

— Moi, trancha Lorne, j’ai toujours préféré les brunes.

Ce fut là leur première dispute, et ils n’en chômèrent plus, désormais. Tout leur fut une occasion : la construction de l’évolvotron et la transformation de la couveuse (ils avaient dû agrandir l’incubateur à ovins). Tout cela coûta une somme folle de crédits et d’efforts, et les robots rouillaient dans les champs.

Les cellules conditionnées, il fallut les maintenir dans une température égale et douce et renouveler le traitement de fixation, à périodes déterminées. L’un des garçons devait rester constamment à la ferme. Or,

sur la planète Pourpre, on récoltait deux fois par année, et Lorne enrageait. Il déclara qu'aucune grosse brute de licorne ne lui avait donné tant de souci !

— Comment peux-tu parler cheptel ? lui reprocha Siewald. Tu disais, il y a un moment « sœur, amie, compagne ! ».

— Oui, oui ! mâchonna le Français, l'œil au microscope électronique. On se fait des illusions, et puis on fabrique peut-être un monstre. Pour le moment, ça ne ressemble à rien !

Tous deux étaient manifestement fiévreux.

Plus tard, ils eurent beau se rejeter les torts, ils ne surent jamais les causes exactes. D'abord, Siewald en faisant abattre un épicéa, se fit abîmer la cheville par un robot-bûcheron. On la lui greffa artistement, et il resta immobilisé trois semaines.

Il le prit assez bien : il pouvait ainsi surveiller l'évolvotron. Pendant ce temps, les Manufactures avaient envoyé à la ferme un orchestre électronique, avec des tuyaux, comme un orgue. Siewald, musicien, exultait. Lorne était moins ravi : bien sûr, c'était l'argent de Siewald, il pouvait le jeter par la fenêtre, s'il voulait, mais les stéréos transmettaient de si jolies mélodies interplanétaires ! Il y avait même du jazz martien. Son camarade, lui, choisissait des compositeurs d'avant le déluge et il ouvrait l'audiphone tout grand.

Leur première bagarre n'eut pas d'autre raison.

Un soir, Lorne revenait à pied, à travers la forêt. Les grandes mimosées se couvraient d'une floraison écarlate et d'un feuillage cramoisi ou or rouge. Des brumes opalescentes flottaient sur les cascades. L'air était doux. Cependant, à un mille de la ferme, Francis surprit une agitation singulière ; un sourd frisson courait à même le sol, cela montait le long des épicéas pyramidaux ; bien que le soleil se fût couché depuis longtemps, une lueur orangée rôdait dans les sous-bois et, sous les ancolies, des nuées de poissons s'ébattaient. Lorsqu'il atteignit enfin une clairière, il resta coi : sous la feuillée glissèrent des ombres cornues, couvertes de soies, hérissées d'écailles. Francis n'en revenait pas : les indigènes étaient là à une portée de demi-mille de la ferme ! Eux, les peureux, les furtifs, les invisibles ! Vus à cette distance, certains avaient vraiment une apparence humaine ; assis sur un tronc de fougère abattue, un jeune enfant brun maniait délicatement une flûte et l'on ne pouvait voir, dans l'herbe rouge, que ses chevilles se terminaient par des sabots cornés. Trois licornes blanches piétinaient lourdement, comme si elles dansaient.

En même temps, sous les branches, des vers luisants, des étincelles, des boules de feu violettes se multiplièrent : l'air était saturé d'électricité – des zigzags éblouissants jaillirent au sommet des prêles. Un sourd éclat de tonnerre ébranla, semblait-il, la planète entière. Tout cela, sans le moindre nuage, sous un ciel nacré… Et tout à coup Lorne comprit : c'était la musique de Siewald ! C'est elle qui enivrait la forêt et rendait fous les indigènes ! – Que diable, fait-on de telles orgies sonores sur une planète mal connue ? Peut-être que Brahms, Liszt, Smétana y provoquaient des séismes ? Il y avait bien des secousses orbitales sur Foramen quand on prononçait certains noms ! Bien sûr, on allait avoir un orage ! Et, à cette époque où les œufs étaient en couveuse et l'épi en grains, c'était le désastre !

Lorne se mit à courir. Il atteignit, haletant, au milieu d'un ouragan harmonique, la maison fabriquée en plexi et monta quatre à quatre l'escalier. Naturellement, le tonnerre venait d'ici ! Il se rua dans la salle du

séjour, où Siewald trônait entre son orchestre électronique et l'évolvotron, brillamment illuminé. Il saisit son camarade par le col et le souleva au-dessus de son siège :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? hurla Lorne, pour couvrir les vagues et tempêtes. Que fais-tu là, triple buse ?

— Chostakovitch ! répondit brièvement Siewald.

Et d'un orteil négligent, il toucha la pédale. Lomé le laissa retomber. L'orchestre repartit de plus belle.

— Ne comprends-tu pas, criait Francis, qu'outre les perturbations que ton chahut apporte sur la planète, tu fais vibrer l'évolvotron ? Ignores-tu l'effet que ça peut avoir ? Déjà, lorsque tu jouais du Rimsky-Korsakoff, la semaine dernière, nous avons eu des poussins à deux têtes – et maintenant…

— Je ne joue pas dans la basse-cour.

— Non ! tu te fiches en face de Laura !

Lomé disait : Laura. Et Siewald : Margarete. Même sur cette question-là, ils n'étaient pas d'accord !

Mais le Suédois pâlit.

— Seigneur ! s'exclama-t-il. Crois-tu qu'elle naîtra bicéphale ? Chostakovitch n'était pas un compositeur tzariste, pourtant !

— Tout est possible ; répondit Lomé, lugubre. Je veux dire pour Laura. Je te préviens que si monstre il y a, je te le repasserai !

Seulement, deux jours après, tandis qu'en sifflotant la marche de Blanche-Neige, Francis repeignait la salle du séjour, avec de la peinture fluorescente et dans le goût de Picasso, Siewald vint se croiser les bras devant lui :

— Magnifique ! dit-il. Toi, le biologiste, tu ne sais pas que le fluor influence la conjonctive ? Si Margarete naît indigo, je te la cède. Et ce n est pas tout : viens voir, les indigènes t'ont apporté des cadeaux de noces !

Ils sortirent sur la véranda : c'était on ne peut plus vrai. Pendant la nuit précédente, des mains inconnues avaient entassé sur leur seuil une avalanche florale qui allait en se dégradant : à la base d'une pyramide régulière s'entassaient les corolles veloutées, presque noires, couvertes de bulles phosphorescentes – des fleurs qu'ils appelaient « les nyx » (Siewald se promettait de faire là-dessus un rapport à l'Académie d'horticulture). Puis venaient des orchidées – pourpres, violettes, à la limite d'un bleu féroce, puis de sombres roses épanouies, enfin des pétales cramoisi, sang, carmin, nacrés… Au sommet s'épanouissait une coupe presque blanche qui distillait un parfum palpable de myrrhe.

Dans l'air flottait l'odeur des cassolettes, comme sur le passage de la reine de Saba !

On ne pouvait, sans enfreindre les usages, refuser une telle offrande, mais après deux ans de silence et de demi-hostilité, de telles avances étonnaient. Les deux amis plantèrent des brassées de fleurs dans toutes les cuvettes et tous les seaux du chalet. Pendant plusieurs jours leurs mains et leurs cheveux, leurs concentrés de viande et leurs œufs à la coque allaient sentir tous les parfums d'une chapelle secrète ! Lorne jurait et Siewald souriait distraitement.

A la fin, sous la pyramide, il trouva autre chose.

Il crut d'abord que c'était une vipère et laissa retomber l'objet lisse et froid. Puis il se pencha pour le ramasser de nouveau. C'était un long bandeau entièrement composé de gemmes rouges – les rubis, les hématites, les escarboucles – autant qu'il pouvait savoir. Il n'avait jamais contemplé

de cristaux spatiaux de ce poids, de cette valeur…

Lomé s’approcha. Il lui montra les joyaux.

— Tout à l’heure, ils étaient glacés ; dit Siewald. Les voici tièdes au toucher. Ils s’irisent et tremblent… on dirait un collier vivant. Ou une couronne. Plutôt une couronne…

— Pourquoi ?

— Parce que… – Le regard clair du Suédois devint vague. – Je crois que quelqu’un l’a enlevée de son front pour la placer ici.

— Tu l’as vu ?

— Pas exactement. Je montais de la forêt, tu sais. Il y a ce ruisseau qui longe notre clôture. J’ai cru entendre un frisson d’eau.

— C’était une anguille.

— Non. J’ai senti aussi, pendant un moment, un regard – d’une grande profondeur marine. Froid, un peu moqueur. Oh, pas un regard amical ! – Pas celui d’un ennemi non plus. C’était un peu ton expression, quand tu parles des indigènes – un mépris non exempt de pitié. Un instant je crus que tu venais par là.

— J’étais sur mon échelle ! protesta Francis. Tu as rêvé encore ! Personne d’autre ne pouvait se moquer de toi ! Il n’y a pas de Terriens sur la planète Pourpre ! De la pitié – fichtre ! Ce monde est immobile, inoffensif, silencieux !

Comme pour répondre à ses affirmations – une rumeur sourde et vibrante naquit au loin, s’en vint, se déchaîna – courbant les cimes d’arbres, arrachant feuilles et branches, enlevant les lattes des toits… Les deux garçons coururent fermer les portillons des étables et rentrer les robots-non-humanoïdes : c’était la saison des tempêtes qui commençait. Un peu tôt, cette année-ci, songea Lorne, mais après tout, ils connaissaient mal l’orbite de la planète Pourpre. Si tôt, qu’ils n’avaient pas fait de provisions…

Bah ! il y avait toujours une réserve de concentrés pour les Humains et des vitamines pour les bêtes. Ils redoutaient peu de chose pour les champs ensemencés, car les tempêtes ici étaient assez clémentes.

Cependant, celle-ci se prolongea. N’osant quitter leur forteresse barricadée, ni descendre aux champs, les deux garçons s’ennuyaient. Ils avaient épuisé leurs problèmes d’échecs, Siewald n’osait toucher son orchestre, et par conséquent, ils erraient un peu déprimés, à travers leur logis désordonné, et collaient leur front à la baie en plexi. Pendant environ 48 heures (car les montres s’étaient arrêtées avec un ensemble touchant), on ne put savoir s’il faisait jour ou nuit et, entassés au sous-sol, les robots chantaient lugubrement :

Grand, Grand, Grand est le Constructeur !
Il vérifie nos joints,
Il serre nos boulons,
Il nous dispense le carburant et l’huile !

Ce qui était fort méritoire de leur part, car Lorne avait oublié de les huiler.

Les Humains ne souffrirent pas de faim, ni même de l’uniformité de leur régime. Dès le premier soir, en pénétrant sous la véranda, dont il cherchait à bloquer les volets, Siewald montra à Francis une seconde pyramide, faite celle-ci de grands avocats jaunes, de kakis orangés qui suintaient une larme unique de miel, de figues et de mangues – tous les fruits semi-

tropicaux qui ressemblaient à ceux de la terre. Il y avait aussi une jatte de miel – et du lait. Les fruits, aromatiques et doux au toucher, flattaient au moins quatre sens. Les deux jeunes gens hésitèrent un peu… mais en somme, ils avaient déjà consommé ce miel ! Il en seraient quittes pour offrir aux indigènes une licorne de plus.

Et toujours ce parfum, comme celui d'un temple caché !

Pour le reste, le mauvais temps s'éternisait, il progressait même, suivant un certain rythme : une accalmie, un ciel jaune, comme enflammé par un incendie, un silence menaçant, étaient suivis par des trombes, des cataractes, une pyrotechnie éblouissante. Pendant une de ces pauses, cependant, Siewald perçut sous la terrasse une modulation perçante de flûte, Lomé courut à la baie : il n'y avait pas de doute, le petit chèvre-pied était là, assis sur une souche il piaulait lamentablement, et sa main, sa griffe, sa serre – si l'on veut – montrait, se confondant avec la nue orangée, une grande flamme droite qui montait des entrepôts. Suivis de robots extincteurs, les garçons se précipitèrent – ils étaient si pressés qu'ils en oublièrent même de bloquer leur porte.

Le sinistre fut vite maîtrisé, c'était un de ces cas pour lesquels la ferme était le mieux équipée. Mais il fallut déménager les balles de laine et les brebis bêlantes qui logeaient à côté. Tout cela dans la pluie qui avait repris, à torrents, dans le tumulte affreux du vent et l'agitation stérile des robots qui se désaxaient. Lorsqu'ils en terminèrent, les deux colons n'avaient pas un fil de sec, sur eux. Le chèvre-pied avait disparu.

— Ils sont tout de même gentils ; constata Siewald. Ils nous ont prévenus, sans quoi…

— Oui, grommela Lorne, gentils ! Seulement, je ne sais pas s'ils n'ont pas mis eux-mêmes le feu à la baraque ?

Siewald pâlit :

— Cette tornade avait quelque chose d'effroyablement vivant ! Cela m'a rappelé des récits de cyclones, en pleine mer… tu sais, ces cyclones qui dans les histoires de vieux marins tournaient en sens inverse, parce qu'ils étaient terriblement occupés ? Occupés à faire du mal ?…

— Et cela n'est pas tout, conclut Lorne..Excuse-moi, je me suis moqué de toi une fois. Je ne t'ai pas cru… Eh bien tu avais raison : cette fois j'ai senti moi-même comme le poids de ce regard-là. (Comment peut-on sentir un regard ?) Siewald, j'ai l'impression que quelqu'un ici se paie notre tête – mais nous ne nous laisserons pas faire !

Ils rentrèrent – pour trouver tous les volets claquant et la salle du séjour complètement inondée. A la place favorite de Siewald, entre l'orgue électronique et l'évolvotron, se dressa une silhouette à la Nimbus, vêtue d'un scaphandre. Elle se présenta :

— Professeur Brogge. De la Terre.

Puis revenant à ses occupations, ce voyageur se remit à frictionner, dans une mare, un long corps glauque, enveloppé d'écailles et de lys d'eau.

Cet adolescent était si beau qu'il ne devait apparaître que parmi le tonnerre et les éclairs. Mais une gaîne irisée de daurade le revêtait à mi-corps et ses cheveux, couleur de turquoise mourante, bouclaient sur ses tempes en forme de petites cornes. Comme à un naufragé, ses paupières transparentes étaient closes, et peut-être ne respirait-il plus. Le professeur Brogge s'empressait autour de lui avec un flacon de sels et une ceinture de flanelle.

— Je l'ai trouvé noyé dans le petit ruisseau devant votre clôture, déclara le savant. C'est un magnifique spécimen d'Homo Aquaticus – ou

l'aboutissement d'une race humanoïde, issue des sauriens. Mais il semble mort.

— Si vous voulez qu'il revive, jeta Lorne, laissez-moi remplacer vos sels par un peu de gin. Il ne peut pas se noyer : c'est un Ondin.

— Un… quoi ?

— Un lézard de la planète Pourpre, si vous voulez. Un panique, quoi ! Un indigène.

— Je ne crois pas, dit sèchement le professeur qu'il y ait *de vrais indigènes* sur ce globe-ci. Bien sûr, je ne suis envoyé que pour résoudre définitivement ce problème. Mais j'ai mes opinions. Ne me l'abîmez pas, je vous prie ! Ce sera une pièce unique pour nos musées !

Lomé ne l'écoutait pas, il avait introduit entre les dents aiguës le goulot de sa fiasque et l'indigène toussa. Un instant après, il ouvrit ses yeux qui étaient calmes et glauques, comme un fond d'océan, peuplé d'algues et d'étoiles. Il s'assit parmi ses coquillages et ses lys.

— Espace ! s'écria Siewald. C'est son regard !…

Le bel adolescent tourna la tête et sourit au botaniste. Amicalement. Avec tout juste une nuance d'ironie. Presque comme s'il disait : « C'est amusant de faire connaissance dans des circonstances aussi baroques, mais enfin je suis chez moi. » Puis ses vastes prunelles pleines de remous, de coraux, de vagues se fixèrent sur l'évolvotron. « Mais oui, pensa Siewald, c'est cela. L'océan, l'abîme de vie, la genèse universelle contemplant la naissance d'une autre vie. Qui l'ignore. Qui ne lui doit rien. Mais dont l'essence est la même… » Et subitement Siewald eut peur.

Le professeur Brogge, cependant, expliquait sa mission : une fusée allant sur Alphecca dans la Couronne boréale, l'avait déposé sur ce globe peu connu, elle reviendrait le reprendre, dans une semaine. Il se proposait d'étudier la faune de la planète Pourpre. Il ferait clore par là une très ancienne controverse, entre les Anthropomorphistes et les Éclectiques ; ceux-là, supposant que toutes les espèces Intelligentes étaient peu ou prou humanoïdes, ceux-ci défendant la thèse contraire. Le professeur Brogge était un Éclectique : il ne croyait pas au Cosmos peuplé de visages humains. Il s'étonna un peu que les colons ne fussent pas prévenus de son arrivée, et Lorne regarda Siewald avec humeur : bien sûr, avec cet orchestre rugissant, ils oubliaient de prendre leurs informations en stéréo !

Toutefois, Brogge admit de bonne grâce, que son atterrissage s'était bien passé. Il avait touché le sol sur une idyllique colline rose… C'est là que les choses se gâtèrent, car il fut poursuivi par un troupeau de gros chevaux blancs, unicornes, et encadrés par une espèce inconnue de chèvres… Il en blessa une.

— Nos licornes ! souffla Lorne. Attendez je vais vous expliquer… et leurs bergers indigènes. C'est regrettable que vous en ayez touché un. Vous comprenez, ça été d'abord une erreur de croisement ou… On nous a envoyé des cellules de rhinocéros, étiquetées « cheval ». Mais ces petites bêtes ont tellement plu aux gens de par ici, que nous avons fait un élevage, à leur intention.

— Les licornes n'existent pas ! trancha le professeur Brogge. Pas plus que les Ondins. Ce sont là des fables, d'un âge dont la Science a dissipé les Ténèbres. Et si vous continuez à donner aux Porporites ces nominations bizarres, je crois qu'une visite d'une commission des psychiatres s'impose.

— Les Porpo quoi ? demanda Siewald, ahuri.

Mais Brogge n'eut pas le temps de répondre.

L'adolescent vert s'était levé et son pas glissant le porta à l'orgue

électronique. Il l'effleura de ses ongles translucides. Siewald allait s'élancer, quand, une étincelle invisible se communiquant à l'organisme délicat, une mélodie aérienne s'éleva de l'énorme coffre. Des harpes, des flûtes, peut-être des clavecins… C'était impalpable et ténu, c'était le friselis des vagues sur le sable, le frisson des taillis, au printemps terrien, les prés et les chaumes verts, le faible cri de l'hirondelle qui retrouve son nid, et le bourgeon transparent qui éclate sur l'églantine, et le minon du saule qui tombe, tombe, tombe, sans jamais atteindre l'eau.

Les trois Humains avaient levé la tête, d'un même mouvement, et ils restaient sidérés : sous l'effleurement du Lézard, d'Homo Aquaticus, de l'indigène « Porporite » l'orchestre invisible jouait la Terre…

Il dit la source qui naît du rocher moussu, son cristal glacé qui brûle et coupe les doigts, et le ruisseau qui bondit sous les anémones, et le cerisier qui, en une nuit, se couvre d'un impalpable et nuptial brouillard. Il dit le réséda et la chimonanthe nocturne qui délient, à l'ombre, leurs parfums délirants de fleurs cachées, et les poissons d'argent qui jouent à rejoindre la haute mer, et les biches qui dansent sur la feuillée rousse, tandis que s'égorgent, pour leurs beaux yeux, les élans royaux. Il dit encore…

La nuit était tombée dans la pièce, une vraie nuit, la tempête faisait entendre son murmure affaibli. La seule phosphorescence de l'évolvotron illuminait le visage vert, renversé, doux, sauvage et d'une beauté telle que Siewald frémit. L'adolescent eut tout à coup un geste singulier, il porta ses deux mains à ses lèvres, comme pour envoyer un baiser. Puis il bondit. Un volet claqua. Une fenêtre en plexi resta ouverte…

— Je… je suppose, dit le professeur Brogge essuyant son front moite de chaleur, que c'est – pour ces bêtes – la saison des amours. Il y a une espèce d'otarie qui chante…

Brogge mit cette semaine-là la patience des colons à dure épreuve. Il exigea une expédition pour étudier l'habitat des Porporites, et ne voulut pas croire qu'il n'en existait pas. Il réclama une drague, pour chercher des vestiges des villes au fond des lacs et une excavatrice pour fouiller les montagnes. Il gâcha une journée à passer aux ultraviolets les vaches, dont le pelage était devenu rouge clair, se perdit trois fois dans la forêt et força Siewald et Lomé à le rechercher, en plein cyclone. Au surplus, l'ouragan redoublait, le ciel passait par une gamme d'iridescences, les prêles s'envolaient comme d'énormes phalènes pourpres et, vers la fin, le lac Rubis déborda.

Lomé et Siewald commençaient à consolider

leurs murs et à penser qu'ils s'étaient fait des illusions sur la planète Pourpre. Bien sûr, la troisième année est souvent cruciale, les perturbations ont leurs cycles. Ils jetaient des coups d'œil inquiets sur l'évolvotron. On allait voir ce qu'on allait voir : la date de l'éclosion approchait. Le bon côté de la chose, avec les androïdes organiques, est qu'on les stabilise à l'âge voulu. Ils se consolaient en se disant qu'ils n'auraient pas de biberon à donner !

Finalement, ce fut une journée épouvantable. Le professeur et Siewald étaient partis pour les collines, et Lorne dut descendre au lac, avec les robots-constructeurs. La crue attaquait les champs en contrebas, faute d'une intervention, les récoltes de riz étaient perdues et les compagnons avaient un contrat de fourniture avec Alphecca, la planète folle de riz. Lorne plongea donc dans la pluie zébrée d'éclairs violets, au milieu d'un faux crépuscule vacillant et à la tête d'une troupe de machines, chargées de sacs de ciment et de pioches.

Les robots, inconscients de la rouille qui attaquait leurs joints chantaient bravement l'Hymne au Grand Constructeur. Arrivé sur la rive, le Terrien vit qu'une partie de la digue était démolie, et qu'une fougère géante, gisait en travers des caissons. Ses cornets retenant des épaves, des troncs flottants et des détritus formaient un véritable barrage. Tout le domaine allait être inondé !

Lorne envoya deux robots-grues accrocher l'arbre, mais allez donc ! c'étaient des grues terriennes de deux tonnes, sans action sur une plante de carbonifère. Il fit entourer le tronc de chaînes et l'amarra à un tracteur. En pure perte ! Ce robot s'enlisa à mi-chenillettes et se mit à rejoindre doucement le barrage ! Pendant ce temps-là, les robots-constructeurs dont l'orage avait déréglé les connexions commencèrent à déverser directement dans l'eau leur charge de ciment. C'était une belle pagaille ! Lorne se jeta sur le robot-contre-maître, mais celui-ci continuait à tourbillonner dans la poussière, en chantant faux et fort :

Grand, Grand, Grand est le Grand Conducteur !
Et toutes ses actions sont imprévisibles !

C'est à cet instant qu'il reparut, au beau milieu, à mi-corps dans une eau orageuse et trouble. Lui. Le Lézard. L'Ondin. Le roi du Lac. Il paraissait avoir mûri depuis leur première rencontre, il avait maintenant dix-huit ou vingt ans et, dans la phosphorescence rouge de la forêt, son profil fin et cruel était celui d'un dieu. Lorne perçut d'abord comme un frisson glacé… il se retourna. L'inconnu s'approchait de la rive, les nénuphars et les roseaux mouillés lui faisaient une armure, et les gouttes d'eau – les perles – un triple collier. Il riait, et Lorne détestait qu'on se moquât de lui. Il serra les poings et apostropha grossièrement l'hôte des eaux.

Comme s'il l'avait compris, l'Ondin s'arrêta net et son beau visage exprima une si hautaine tristesse que le Terrien en fut troublé. Puis, nonchalamment, il se baissa et, comme si la chose ne demandait aucun effort, il souleva l'énorme tronc d'arbre. Une seconde, Lorne crut qu'il allait couler sous le poids, en effet, il plongea dans l'eau jusqu'aux épaules, puis jusqu'au cou, mais non, il ne coulait pas, il nageait, brisant d'un mouvement égal la surface du lac, et il entraînait avec lui le barrage… La fougère, les épaves et les débris flottants disparurent dans un remous : le lac ici devait être très profond. L'Ondin ne se tourna même pas vers Lorne, et celui-ci revint à la maison, décontenancé. Il avait comme l'impression de s'être, lui, un Humain, humilié devant une bête.

Sous les mimosées du chemin, il rencontra Siewald et Brogge trempés, qui avaient dû renoncer à leur hélicoptère. Cependant le professeur rayonnait : il allait faire son rapport. Il savait maintenant qu'il n'y avait aucune vie supérieure sur la planète Pourpre, juste de petites espèces inoffensives ! Ce globe en friche serait ouvert à une colonisation sur une vaste échelle, mais oui !

— Mais les Porporites… commença Siewald.

— Il n'y a pas de Porporites ! déclara Brogge. Vous avez été abusés par l'anthropomorphisme naturel aux Terriens. Vous êtes restés trop longtemps, seuls, sur un globe désert. Il est courant à l'homme de donner aux forces de la nature, son visage. Les Anciens appelaient la foudre Zeus, et l'eau Neptune. Les ombres de la forêt, mêlées aux ramures des cerfs, enfantèrent les satyres et les dryades. Mais tout cela – il balaya d'un geste large le paysage – n'existe pas et n'a jamais existé !

— Nous leur avons pourtant échangé nos licornes contre du miel ; fit sèchement Siewald. Et il est excellent.

— Des fables, des imaginations, un abus de mémoire affective ! s'obstina le professeur. Votre cas de solitosie est à étudier. Mais vous pouvez vous guérir vous-même, en répétant : « Sur cette planète, comme nulle part, il n'y a ni Éole ni Borée… ».

Comme pour répondre à ses affirmations, une tornade brusque les enveloppa, les souleva du sol.

« Elle était, pensa Siewald, mais oui, vivante ! Il était inutile de lutter. D'ailleurs, elle nous portait dans une bonne direction. »

— Pas de Neptune, pas de Pan, point d'Ondins…

Et des cataractes du ciel, ouvertes sur un lac qui se levait comme une immense muraille pourpre, ponctuaient son discours. –

— Et même pas, ajouta-t-il, s'effondrant sur les degrés de la véranda, car ils étaient – tout de même – parvenus au chalet, même pas de ces pâles divinités modernes, les ouragans auxquels un XXe siècle ignorant donna – on se le demande pourquoi ? – des noms de femmes, ou encore de ces êtres-force ou êtres-énergie qui pullulent dans les romans d'anticipation ! Tout cela, mes amis, n'est qu'un effort inconscient… hum ! de l'humanité, vers une condition meilleure. D'ailleurs, la parole est le propre des hommes et la caractéristique de ces fantômes est d'être sans voix !

— Ce fut à cet instant que devant nous, la vaste baie du chalet s'enflamma, constata Siewald. Ce fut… un déluge électrique. L'écran de l'évolvotron craqua et se fendit en deux. Le professeur fut soulevé et projeté dans les branches du prêle le plus proche, où il resta suspendu, la tête en bas. Lorne et moi, nous nous évanouîmes, je crois.

« Lorsque nous reprîmes nos sens, Elle était là. Non point Laura ni Margarete, rien de ce genre. Parmi les débris de nos machines, une victoire, une statue ailée… Ses épaules et ses frais genoux jaillissaient d'une bleue cascade de cheveux, ses yeux étaient deux lacs d'or fondu et son rire…

« Elle descendit vers nous, s'étirant comme une chatte, ses pieds – des pétales de rose – touchaient à peine le sol. J'eusse voulu baiser ses pas. Lorne était pétrifié.

— Mademoiselle, grinça le professeur Brogge, qui avait du sang à la tête, couvrez-vous de mon waterproof.

Et j'entendis très proche de nos visages, son rire doré, son rire victorieux.

… Ce fut alors que du cœur des cyclones, trombes et phosphorescences, dominant le tumulte des eaux et le chant disparate des robots complètement déréglés, s'éleva une voix harmonieuse, qui l'appelait. Une voix humaine.

— Bien-aimée, disait-elle, comme nous t'avons attendue ! comme je t'ai désirée ! Des millions de siècles d'attente, car c'est un monde très vieux que cette Planète Pourpre où se sont réfugiés tous les exilés dont ne voulait aucune terre. Nous sommes arrivés ici de toutes parts, les ailes brisées et le cœur étreint d'angoisse. Quelques-uns, vaincus, avaient été plongés dans des marais de soufre, d'autres attachés aux bûchers et martyrisés. Les frustes humanités que nous avons pourtant enseignées et comblées de nos bienfaits ignoraient heureusement, qu'en agissant ainsi, ils libéraient la triste chair et nous rendaient au Cosmos natal !

« Sur ce globe perdu, nous avons reconstitué notre monde à nous. Nous avons guéri nos blessures, et vécu à petit bruit, car notre race dure, mais se

renouvelle rarement, et nous étions peu nombreux et si fatigués !

« Il faut des circonstances particulières pour nous insuffler la vie nouvelle. Pourtant des Êtres-Force, des Êtres-Énergie – comme toi – planent dans l'univers, et ils sont l'univers, et l'univers est à eux. Mais que de sortilèges réunis sont dus pour les incarner ! Certaines musiques, et les gammes chromatiques qui leur correspondent, des magies gustatives et le parfum de certaines plantes. Il y faut les aromates minéraux et le benjoin, l'encens et la myrrhe. Il faut le feu secret des gemmes, la pluie en cascades sur nos corps dansants, la foudre dans nos cheveux et les incantations de nos rondes.

« Aujourd'hui que les rites sont parfaits, te voici, ma Bien-Aimée ! Viens prendre possession de ce monde qui t'appartient, viens remettre la force dans nos noms, le feu dans nos veines et rendre à l'univers les dieux évanouis ! Viens, Géa ! Viens, Isis, Proserpine ! Le Grand Pan t'appelle !

Le chœur délirant sous la feuille reprit :

— Venez, venez tous, prendre part au mystère ! Que bénis soient les Terriens qui ont facilité ses premiers pas – difficiles – sur le chemin de l'espace ! Bénédiction sur vous tous ! Bénédiction sur vous tous !

Et les tonnerres se turent, les cyclones s'apaisèrent comme par enchantement. La Lune Rose (la seconde, la plus jolie), montra parmi les nuages échevelés sa face sereine. L'horizon fut envahi d'ombres mouvantes, dansantes, de bois couronnés de nyx, de cous flexibles, chargés de nénuphars. Un piétinement de sabots, le syrinx aigu de l'ægipan scandèrent la marche de l'Épouse. Le professeur Brogge se décrocha de son prêle et tomba à terre. Siewald et Lorne regardaient comme on boirait…

Elle passa devant eux. Elle ne riait plus, son charmant visage triangulaire était grave. Sa chevelure royale symbolisait toutes les plantes et toutes les sèves ; toutes les étoiles dansaient dans la lueur de ses yeux. L'adolescent vert, le Grand Saurien, vint à sa rencontre. Mais avant de quitter la terrasse des Terriens et ce monde un peu simple, leur monde, elle se retourna et dit doucement :

— Merci.

Ce recueil comprend neuf nouvelles

« Composition réalisée en ordinateur par IOTA »

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland – Montrouge – Usine de La Flèche.
ISBN : 2-7024-0581-9

Quatrième de couverture

Deux séries d'images se superposaient : d'abord un gouffre noir, peuplé de lueurs nébuleuses, des spires de feu, des explosions émeraude et pourpre. Une clarté éblouissante crevait la verrière et c'était la face d'un globe géant. Je voyais venir vers moi une autre terre avec ses reliefs aigus, ses pics engivrés et ses cratères nocturnes.

Et ces paysages étaient en même temps un chant et une musique.

Le Masque

Fantastique

Deux séries d'images se superposaient : d'abord un gouffre noir, peuplé de lueurs nébuleuses, des spires de feu, des explosions émeraude et pourpre. Une clarté éblouissante crevait la verrière et c'était la face d'un globe géant. Je voyais venir vers moi une autre terre avec ses reliefs aigus, ses pics engivrés et ses cratères nocturnes.
Et ces paysages étaient en même temps un chant et une musique.

Atelier Pascal Vercken

H. 52/6513/7 — Dépôt légal — Impr. 1452-5 — Edit. 8356 — 1er trim. 1977